


INSIGNIA ACADEMIAE HARVARDIANAE CANTAB: NOV: ANGLIAE
VE RI
TAS
The Gift of
Mary Bryant Brandegee
in Memory of
William Fletcher Weld
HARVARD COLLEGE LIBRARY

Henri Joseph Dulaurens.

LE COMPERE MATHIEU,

OU

LES BIGARRURES DE L'ESPRIT HUMAIN.

Tout ce qui est au-dessus de l'intelligence du Vulgaire, est à ses yeux, ou sacré, ou prophane, ou abominable.

Tome II. pages 3 & 4.

NOUVELLE ÉDITION, revue, corrigée & augmentée.

TOME TROISIEME.



A PARIS,
Chez les Libraires Associés.

M. DCC. XCII.



LE COMPERE MATHIEU; OU LES BIGARRURES DE L'ESPRIT HUMAIN.

CHAPITRE XXVIII.

LORSQUE nous eûmes tiré de notre cabane tout ce qui nous convenoit, nous reprîmes le chemin par lequel nous étions entrés dans le pays : ensuite nous tirâmes à travers une plaine sabloneuse droit à une chaîne de montagnes qui paroissoient à deux ou trois lieues de nous.

Lorsque nous fûmes au pied de ces montagnes, nous jugeâmes qu'elles étoient inhabitées ; c'est pourquoi nous entreprîmes de les passer, & en moins de deux heures nous fûmes de l'autre côté. Alors nous nous arrêtâmes près d'une fontaine qui sortoit d'un rocher, & nous fimes nos

dispositions pour passer la nuit dans cet endroit.

Cette nuit fut moins employée à dormir qu'à réfléchir & raisonner sur ce que nous venions de voir. Le *Compere*, honteux d'avoir été la dupe de ses fausses conjectures, persistoit toujours à vouloir être assommé: le *Révérend* alloit enfin le satisfaire; mais *Vitulos* vint à bout de leur faire entendre raison. . . . . . .

Lorsque le jour fut venu, nous tinmes conseil sur le chemin que nous avions à prendre. Il fut résolu que nous tirerions droit au midi, pour tâcher d'aborder dans quelque contrée du *Mogol*, & passer de là à *Surate*, & de *Surate* en *Europe*.

Nous marchâmes pendant huit jours à travers des pâturages immenses, parsemés de quelques bocages, & entrecoupés de ruisseaux. Au bout de ce temps nous rencontrâmes une *horde* de trois à quatre cents *Tartares*, qui nous régalerent d'abord de quelque pintes de lait, & qui finirent par nous voler nos armes & tout ce que nous avions, malgré la résistance de *Pere Jean*, les reproches du *Compere*, les représentations de *Vitulos*, les cris de *Diégo* & mes pleurs.

Lorsque nous eûmes quitté ces *Tartares*, nous poursuivîmes notre route; mais nous n'avions plus de quoi tirer du gibier pour nous nourrir: notre seule ressource ne consistoit plus que dans les herbes & les racines. Heureusement que nous découvrîmes parmi ces dernieres une espece de raifort qui étoit d'assez bon goût, & très-nourrissant.

De temps en temps nous rencontrions encore quelques *Tartares*, qui nous régaloient comme les autres, & qui nous auroient volé de même, si nous eussions eu encore quelque chose à voler. Enfin, au bout de trois mois de fatigues & de

périls de toutes especes, nous arrivâmes dans le *Magol*.

Il s'agissoit de traverser ce vaste Empire, & de vivre un peu plus à notre aise que nous n'avions fait jusqu'alors; mais nous n'avions pas le sou. *Pere Jean*, qui avoit été notre protecteur, notre appui, notre réconfort en mille occasions, le fut encore dans celle-ci. Il connoissoit parfaitement les simples; il se mit à en chercher de propres contre différentes maladies, & s'annonça pour Médecin dans la premiere ville que nous rencontrâmes. Mais le délabrement de son habit fut la cause que l'on ne se fia pas d'abord à ce qu'il s'efforçoit de faire entendre. A la fin, ayant guéri une femme d'une fiévre maligne, & & un homme d'un mal de jambe jugé incurable, les pratiques lui vinrent en foule, & les présents lui tomberent de toutes parts.

Au bout de quelque séjour dans cet endroit, nous continuâmes notre route de ville en ville, & nous arrivâmes à *Lahor*, où la renommée avoit déjà devancé notre *Esculape*.

A peine fûmes-nous dans cette ville, que les principaux de l'endroit voulurent voir sa *Révéreuce*: c'etoit à qui le fêteroit, à qui l'emploieroit dans les circonstances où son ministere étoit nécessaire. Enfin, au bout de trois mois nous avions pour plus de deux mille écus de bien, tant en argent qu'en bijoux, étoffes, &c.

Nous étions résolus de séjourner au moins un an dans cette ville, lorsqu'un soir le *Révérendissime* ayant goûté d'un pot de confitures qu'on lui avoit envoyé, se trouva tout-à-coup attaqué d'une colique affreuse. Il ne douta point que les Médecins de *Lahor*, jaloux de ses succès, ne l'eussent fait empoisonner. Il eut recours à tous

les remedes imaginables en cette occasion; & grace à l'effet de ces remedes & à la force de son tempérament, il en fut quitte pour le mal.

Cette aventure nous fit partir le lendemain. *Pere Jean* avoit non-seulement le même régal à craindre pour l'avenir, mais aussi les assassins, que MM. de la Médecine n'auroient pas manqué de lui susciter, au défaut de tout autre moyen de se défaire de lui.

A la sortie de *Lahor* nous passâmes par *Nicodar*, par *Syrina*, & nous arrivâmes à *Delhy*, où la science du *Révérend Pere* doubla notre capital. De *Delhy* nous fûmes à *Agra*, où il gagna encore quelque chose. Enfin d'*Agra* nous vînmes en droite ligne à *Surate*, où nous trouvâmes un vaisseau qui nous transporta à *Goa*; & dans cette derniere ville, un autre vaisseau qui partoit dans la quinzaine pour *Lisbonne*.



CHAPITRE XXIX.

Naufrage, & ce qui s'ensuivit.

IL ne nous étoit rien arrivé de remarquable dans notre traversée de *Goa* en *Europe*. Mais lorsque nous fûmes à environ trente lieues de *Lisbonne*, un orage furieux s'éleva au milieu de la nuit, & nous poussa jusques vers la pointe du *cap de saint Vincent*, où notre vaisseau fut brisé en mille piéces. Je ne décrirai point les particularités de ce naufrage: la crainte où j'étois plongé pendant qu'il dura, m'avoit ôté l'usage entier de mes sens: je ne le recouvrai, lorsque je me trouvai dans l'eau, que pour me cramponner à un morceau du grand mât que je rencontrai sous ma main.

Lorsque le jour fut venu, je regardai de toutes parts; je ne découvris que le ciel & la mer qui s'étoit calmée. Toutes les horreurs d'une mort prochaine se présenterent à mon esprit: je pleurois, je me lamentois, j'appellois tous les Saints du paradis à mon secours: enfin le désespoir le plus affreux alloit me saisir, quand j'apperçus un vaisseau *anglois* qui voguoit à toutes voiles vers moi.

Lorsque ce vaisseau fut à portée, l'Equipage m'apperçut, & le Capitaine envoya la chaloupe pour me retirer d'entre les bras de la mort. Je ne fus point si-tôt dans cette chaloupe, que je demandai aux matelots s'ils n'avoient point ramassé quelques autres malheureux qui avoient fait naufrage avec moi. Ils me répondirent que non. A ce mot je ne doutai plus que le *Compere*, le *Révérend*, *Vitulos* & *Diego* ne fussent péris. Ce qui faillit de me faire évanouir de douleur.

Le Capitaine de ce vaisseau prit tous les soins possibles de moi : il me donna deux chemises, un chapeau, & quelques autres nippes dont j'avois besoin. Comme son vaisseau étoit destiné pour *Gibraltar*, il fit faire une quête à son arrivée en cette ville, & au bout de quinze jours je me trouvai au moins 25 à 30 guinées dans la poche. Cete somme suffisoit pour me reconduire en *France*; mais comme ma santé étoit fort délabrée, tant par les peines que j'avois souffertes, que par le souvenir de mes pauvres camarades que je regrettois sans cesse, je résolus de faire quelque séjour en cette ville.

Pendant ce séjour je fis connoissance avec un vieillard *hollandois*, logé dans la même maison que moi, & qui s'étoit sauvé d'*Espagne* à cause de l'*inquisition*. Comme je passois presque toutes les après-dînées chez cet honnête homme, je lui demandai un jour quel démêlé il avoit eu avec les *Inquisiteurs*, & il me répondit en ces termes :

Lorsque j'étois encore en *Hollande*, des personnes de la premiere considération d'*Espagne* me solliciterent plus de cent fois de passer en leur pays, pour y établir quelques manufactures qui y manquoient : mais ma religion qui est celle des *Unitaires*, m'empêcha pendant plus de six ans de me rendre à leurs sollicitations. Enfin les avantages que je voyois à cet établissement, & les promesses d'une tolérance entiere, me déterminerent à quitter ma patrie avec ma famille & mes biens, & d'aller m'établir dans l'endroit où l'on me me desiroit.

En moins de deux ans, poursuivit le vieillard, le ciel avoit tellement béni mon entreprise, que sans compter les ouvriers que j'avois amenés de *Hollande*, j'occupois plus de 200 familles que j'avois trouvées dans la derniere misere, faute d'emploi. Ma douceur naturelle, quelques vertus, mes

bienfaits, m'avoient attiré l'eſtime de tous les honnêtes gens de l'endroit où j'étois établi : ma maiſon, ma table leur étoient ouvertes; & nos converſations ne rouloient que ſur les moyens d'attirer l'abondance dans la contrée.

Un projet de ſociété pour faire fleurir l'agriculture rendit nos entrevues plus fréquentes : alors les dévots me ſoupçonnerent de dogmatiſer ; un orage terrible alloit éclater ſur ma tête & ſur celle de tous mes amis, lorſqu'un honnête homme vint nous avertir de nous ſauver tous à l'inſtant, ſi nous ne voulions point tomber entre les mains de l'Inquiſition. Nous n'eûmes pas le temps de mettre ordre à nos affaires : nous partîmes dans la minute, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Quant à moi, j'arrivai ici avec ma femme & mes deux fils : une fille que j'avois, & qui étoit alors dangéreuſement malade, ne put être tranſportée ; elle fut abandonnée à la garde de Dieu, & depuis ce temps-là je n'ai pu en avoir aucune nouvelle.

Ici les larmes empêcherent le vénérable vieillar de continuer. Lorſqu'elles furent un peu appaiſées, je lui demandai s'il n'y avoit point de moyen de rentrer dans ſes biens. Tout eſt perdu, s'écria-t-il ! la manufacture eſt anéantie : les pauvres gens que je nourriſſois ſont réduits à une miſere affreuſe ; mes amis diſperſés ſont auſſi malheureux que moi ; & s'il m'en reſtoit encore, ils n'oſeroient ouvrir la bouche pour implorer la juſtice & réclamer les droits de l'humanité.

J'avoue que ſi quelque choſe m'a touché dans la vie, ce fut la ſituation de ce vieillard. Lorſqu'il eut fini de parler, je le conſolai le mieux qu'il me fut poſſible, & lui dis tout ce que je crus capable de lui faire naître l'eſpoir de revoir ſa fille un jour & de rentrer dans ſes biens.

CHAPITRE XXX.

Continuation de ma route.

LA vue continuelle d'un homme malheureux que je chérissois, celle de la mer qui mouille les murailles de *Gibraltar*, & qui me rappelloit sans cesse la perte que j'avois faite de mes amis, me déterminerent d'abréger mon séjour & de partir de cette ville.

Après avoir pris congé du vieillard & du Capitaine *anglois*, je partis pour *Madrid*. Comme c'étoit au milieu de l'été, j'eus l'imprudence de marcher un jour par la grande chaleur; je reçus un coup de soleil au moment que j'allois entrer dans *Grenade*; & comme cet accident m'avoit fait perdre connoissance, l'on me transporta dans la ville, où l'on me mit dans les mains d'un Médecin *françois*, qui prit tous les soins possibles de ma personne jusqu'à mon entiere guérison.

Lorsque je fus rétabli, je payai le Médecin, je le remerciai de ses soins, & me disposai à continuer ma route.

La veille de mon départ, je me trouvai en compagnie avec deux *religieux de l'Ordre* de *saint Dominique*. Ces *Révérends Peres* ayant appris que je partois le lendemain, me demanderent pourquoi je ne demeurois point encore quelques jours, pour voir un des plus beaux *Auto-da-Fé* que l'on eût fait depuis long-temps. Je leur répondis que je n'aimois point à repaître mes yeux de ces sortes de spectacles, où l'humanité avoit tant à souffrir.

Il ne s'agit point ici d'humanité, reprit un de ces *Peres*; il ne s'agit que de brûler des hérétiques. Les hérétiques, répartis-je, sont des hommes comme nous : un hérétique souffrant est notre semblable qui souffre.... Monsieur est peut-être hérétique aussi, interrompit le *Religieux*? — Je ne suis point ici pour faire ma confession de foi, répliquai-je : je dirai seulement que je ne sais par quel droit votre Ordre s'arroge le pouvoir en ce Royaume de martyriser les gens pour leurs opinions. — Oh, oh! dit le *Dominicain*, vous ne savez point par quel droit notre Ordre s'arroge ce pouvoir! Eh bien, vous saurez que c'est par un droit qui fait honneur à la raison, à la nature & à la religion. Comme vous me paroissez peu instruit sur cet article, & qu'un petit détail sur la nature de ce droit pourra vous dessiller les yeux, & peut-être faire de vous un bon catholique, écoutez ce que je vais vous dire.

C'est un axiome parmi nous qu'il n'y a qu'une seule religion dans laquelle on puisse se sauver : hors d'icelle, quelque juste que l'homme puisse être, il est en abomination aux yeux de son Créateur; il ne lui plaît qu'autant que ses œuvres se trouvent justifiées par la foi, & que cette foi est soutenue par le culte qu'il exige. L'un & l'autre est la base de la vraie religion : celle-ci est la religion chrétienne.

Comme Dieu connoît la foiblesse de la raison de l'homme, son inconstance naturelle, la corruption de son cœur, & que d'ailleurs il est infiniment jaloux de la pureté de cette foi & du culte qu'il a établi, qu'il en veut l'étendue, la défense & la perpétuité, il a établi sur la terre un ORACLE infaillible de ses décrets éternels, qu'il faut croire sur sa parole, sous peine de réprobation; un INTER-

PRETE irréfragable de sa volonté suprême, qu'on ne peut contredire, sans s'opposer à la Divinité même; un FANAL certain, auquel on doit avoir recours dans les ténebres du doute & de l'ignorance; un CHEF UNIQUE de la Hiérarchie Ecclésiastique, pour *arracher* (1), *perdre*, *dissiper*, *édifier & planter en son nom*, *par sa doctrine*, en un mot, pour faire ici-bas tout ce qu'il juge à propos pour la gloire de Dieu & le bien de la Religion. Or cet Oracle, cet Interprete, ce Fanal, ce Chef est *Notre Saint Pere le Pape de Rome*, *légitime Successeur de saint Pierre*: d'où il s'ensuit que la vraie Religion est la Religion du Pape, & que comme les Payens, les Juifs, les Hérétiques, les prétendus Gens d'esprit ne croient point au Pape, ils sont hors de la vraie Religion & abominables devant Dieu.

Cependant, quoique Dieu ait en abomination les neuf dixiemes de ses enfans qui sont sur la Terre, parce qu'ils sont hors de la vraie Religion, il ne laisse pas de recevoir en grace ceux d'entr'eux qui se rangent dans le giron de l'Eglise, & qui se soumettent aveuglément à sa doctrine & à ses décisions. C'est pourquoi nous n'épargnons ni sermons, ni promesses, ni disputes, ni controverses, soit pour convertir les infideles & les incrédules, soit pour ramener les Hérétiques dans le sentier de la vérité. Mais lorsque la voie de la douceur est inutile, que l'opiniâtreté des ennemis de la Foi est inflexible, ou que quelqu'autre cause physique ou morale s'oppose au progrès de l'Evangile, en vertu de l'autorité que Dieu a donnée à son Vicaire, & dont celui-ci nous a fait part, nous n'hésitons

---

(1) *Bulle de* CLEMENT VIII. Osculta Filii, &c.

point d'avoir recours à la rigueur, à la persécution, à la violence, à la cruauté même, persuadés que tout est permis contre des hommes que Dieu a rejettés de devant sa face : que c'est un œuvre qui lui est agréable de poursuivre jusqu'au moindre de ses ennemis, d'éteindre par la mort leur génération future, & d'arrêter ainsi la propagation de l'erreur.

Mais, *mon Pere*, interrompis-je, est-ce que la Religion Chrétienne s'est établie par ce mélange singulier de douceur & de cruauté ?

Point du tout, mon enfant, reprit le *Dominicain* ; la Religion Chrétienne s'est établie par la piété, la douceur, la prédication, par la vie pure & exemplaire des Apôtres & des premiers Chrétiens. L'Eglise étoit alors trop foible pour joindre la rigueur à la voie de persuasion. Ses Chefs manquoient de politiqne, de crédit, & sur-tout de cette sainte audace, par laquelle leurs successeurs se distinguèrent si noblement dans la suite ; mais lorsque les Chrétiens se virent assez forts par leur nombre, par le courage des Evêques, par l'appui de quelques Grands, ils ne tarderent pas à faire voir que ce zele, qui leur faisoit envisager les supplices avec intrépidité, ne leur manquoit point lorsqu'il s'agissoit, ou de venger le sang de leurs Freres, ou de planter l'Evangile par le fer & par le feu, ainsi que par la prédication.

Le troisieme siecle fut à peine écoulé, que par la plus louable, la plus sainte des représailles, ils égorgerent dans la *Syrie* & la *Palestine* (1), les Magistrats qui avoient sévi contre eux : ils noye-

---

(1) *V. l'Essai sur l'Histoire générale.*

rent la Femme & la Fille de *Maximin*, & firent périr dans les tourmens ses Fils & ses Parens.

Quelque temps après, *saint Cyrille* appuya cette démarche par ses discours & par sa conduite. Il chassa de son autorité les *Novatiens*, & dépouilla leur Evêque de ses revenus (1). A la tête d'un peuple ému, il attaqua les *Juifs* dans leur Sinagogues, les chassa d'*Alexandrie*, & fit piller leurs biens par les Chrétiens: *parce-que*, dit saint Augustin, *tout appartient aux Fideles, les Méchans ne possédant rien en propre* (2).

L'intrépide Patriarche n'en demeura point là: il soutint fort & ferme que l'autorité séculiere est au-dessous de l'autorité ècclésiastique; & pour le prouver, cinq cens Moines entourerent un jour le Gouverneur *Oreste*, qui ne portoit point assez de respect à *Son Eminence*, le blesserent d'un coup de pierre, & l'auroient écrasé, si les Gardes de ce Gouverneur n'eussent arrêté leur fureur. Il est vrai qu'il en coûta la vie à un Moine; mais il fut à l'instant béatifié; & pour appaiser les mânes du Martyr de Jesus-Christ, il ne fallut pas moins que le sang de la célèbre *Hypachie*, que les Chrétiens mirent en pieces aux pieds de leurs Autels (3).

Ce que vous venez d'entendre, mon cher, suffiroit puor vous faire comprendre qu'il est très-permis, & même de nécessité de précepte, de mettre tout en œuvre pour les progrès de la Foi, pour l'extirpation de l'Hérésie, ainsi que pour le

---

(1) *Voyez* BARBEYRAC *dans la Préface de sa Traduction de* Droit de la Nature & des Gens de PUFFENDORF.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

soutien de la puissance, de la grandeur & de la majesté des Ministres du Seigneur ; mais je veux bien vous faire voir que ce zele de la primitive Eglise n'étoit qu'une étincelle, en comparaison de celui qui anima les Fideles dans les siecles postérieurs.

Tandis que les Empereurs, devenus Chrétiens, commencent à persécuter leurs sujets (1) par des Edits plus ou moins rigoureux contre les *Donatistes*, les *Priscillianites*, les *Manichéens*, &c. tandis que l'on s'égorge en Asie (2) & dans vingt autres endroits pour la Consubstantialité du *Verbe*, qu'à Rome les Vicaires de Jesus-Christ emploient toute leur politique & les inspirations d'en-haut, pour affermir le pouvoir & l'autorité que Dieu leur a donnés sur les Royaumes & les Rois de la Terre ; tandis que, par une mission divine & particuliere, *Charlemagne* court massacrer (3) tous les Habitans d'*Eresbourg*, qu'il renverse le Temple d'*Irmenseul*, & qu'il égorge les Prêtres sur les débris de l'Idole, qu'il pénétre jusqu'au *Veser*, qu'il fait main basse sur tout ce qui ose lui résister, qu'il laisse aux Peuples soumis des Missionnaires pour les convertir, & des soldats pour les forcer : tandis qu'il fait tuer quatre mille cinq cens prisonniers pour avoir tenté de recouvrer la liberté qu'il leur avoit ravie, & qu'il sacrifie plus de victimes à sa

---

(1) *Voy. l'Hist. Eccl. du 3. 4. 5. siecle, &c. — l'Hist. Génér. par une Société de gens de lettres. —*

(2) *Ubi sup.* — ANN. MARCEL.

(3) *Voyez l'Histoire d'Allemagne* — MEZERAI, *Hist. de France. — Hist. Ecclesiastique. — Essai sur l'Hist. en général.*

sainte ambition, que tous les Payens qu'il vainquit n'en auroient immolé à leurs Idoles jusqu'au jour du Jugement. Tandis enfin que l'Impératrice *Théodora* poursuit pieusement les *Pauliticns* (1) jusques dans le fond de l'Arménie, qu'elle en fait détruire plus de cent mille, pour venger la Religion & pour remplir ses coffres des dépouilles de ces Hérétiques abominables, je viens à cet heureux temps qui a vu naître les *Croisades*.

Vers la fin du onzieme siécle, l'Europe se trouva de beaucoup trop peuplée. Les inondations des Barbares avoient rempli l'*Angleterre*, la *France*, l'*Espagne*, l'*Italie* & l'*Allemagne* d'un monde infini : la plupart des Monasteres étoient si pauvres, que les Religieux étoient obligés de travailler : les Peuples étoient plongés dans des désordres affreux : la *Terre Sainte* étoit entre les mains des Infideles. Or, pour dépeupler la Terre, enrichir les Moines, réformer les mœurs & recouvrer *Jérusalem*, le Ciel suscita un saint *Hermite*, nommé *Pierre* (2), qui prêcha, de la part de Dieu, la *Croisade* à tous les Fideles, & de la part du Pape, *Indulgence pléniere* à quiconque seconderoit l'entreprise de son corps ou de ses biens.

Deux motifs aussi puissans font effet. Plus de quatre-vingt mille *Croisés* partent de *France* & d'*Allemagne* (3) sous la conduite de l'*Hermite*. L'avant-garde, commandée par *Gautier sans argent*, essaie

(1) *V.* MAIMBOURG. *Hist. des Icon. Liv.* 6. *pag.* 263. *Edit. de Holl.*

(2) *Histoire Ecc.* — MIZERAI *Abrégé chron.* — *Hist. Univ.* — MAIMBOURG, *Hist. des Crois. ad an.* 1095.

(3) *Ubi sup. ad an.* 1096.

son courage en massacrant sur sa route la moitié des *Bulgares*. Le Général suit son Lieutenant : sur le refus qu'on fait en *Hongrie* de lui fournir des vivres, il prend *Malavilla* d'assaut, & en fait passer tous les Habitans au fil da l'épée, punition justement due à un Peuple opiniâtre, qui refusoit de coopérer à une si sainte expédition !

Quinze mille *Allemands* commandés par le Prédicateur *Godeschald* suivirent l'Armée de l'*Hermite*; mais à l'approche de ces nouveaux Apôtres, les *Hongrois* prenant l'alarme, ils tombent à leur tour sur le Prédicateur & ses quinze mille hommes, & les exterminent tous. Deux cens mille autres *Croisés* suivent ces derniers ; ils font main basse sur tous les *Juifs* qu'ils peuvent attraper, contraignent le reste à éventrer leurs femmes, leurs enfans, & à se tuer eux-mêmes de désespoir. Après une si sainte action, le Ciel récompense ces pieux Héros de la couronne du martyre : ils sont assommés sur leur route, ainsi que les trois quarts de ceux qui les avoient précédés.

Cependant l'*Hermite* & *Gautier* arrivent devant *Constantinople* avec le reste de leurs troupes ; & pour faire voir que Dieu s'aide quelquefois de la main des méchans pour l'exécution de ses décrets, une troupe de *bandits* se joint aux Soldats de Jésus-Christ, ils ravagent ensemble les environs de la Ville, ils passent le *Bosphore* ; tout céde, tout plie sous eux : mais le Diable jaloux de leurs exploits, suscite le *Sultan de Bithinie*, qui les défait entiérement.

Sept cens mille autres *Croisés* percent en *Asie* (1). Leurs Chefs réparent le choc de l'*Hermite* : ils

(1) *Ubi sup. ad an.* 1098. & *seqq.*

prennent *Nicée*, *Antioche*, *Edesse*, *Jérusalem*, & font un tel massacre des Infideles, que les vainqueurs mêmes en auroient eu horreur, si ce n'eût été pour la gloire de Dieu.

Au bruit d'un succès si glorieux, deux cens mille autres *croisés* s'assemblent (1). *Hugues de France* repasse en Europe, & se met à leur tête. L'on en tue une partie dans la *Grece*; *Soliman* tombant sur le reste, les taille en pieces, & leur Chef meurt, abandonné dans l'*Asie mineure* : tant il se trouve d'obstacles à faire le bien !

Les *Croisés* affoiblis par leurs victoires, par les maladies, par le temps, par la division de leurs conquêtes, par la discorde de leurs Chefs, par la perte d'*Edesse* (2), sollicitent une seconde *croisade*.

Saint Bernard prêche cette nouvelle entreprise avec tout l'enthousiasme dont il est capable : il déchire son habit, fait des miracles, prophétise, absout, & le zele apostolique ressaisit la *France* & l'*Allemagne*. L'Empereur *Conrard* court en pillant faire exterminer son Armée par le *Sultan d'Icone*. *Louis le jeune* est battu par l'ennemi à *Laodicée*, & déshonoré par sa Femme à *Antioche*. La faim, la misere rechassent les nouveaux *Croisés* en Europe. *Saladin* bat les Chrétiens de l'*Asie* à *Tybériade* (3), prend *Guy de Lusignan*, la vraie Croix, *Jérusalem*. Tout alloit être perdu ! mais par une protection particuliere d'en haut, ce *Saladin* oublie de venger le sang des *Infideles* que les *Chrétiens* avoient

(1) *Ubi sup.*

(2) *Ubi sup. ad. an.* 1140. 1141. 1142. 1143. *& seqq.*

(3) *Ibid. ad. ann.* 1187. 1188. 1189. *&c.*

fait couler en pareille occasion, quatre-vingt-huit ans auparavant.

Cette déplorable nouvelle plonge l'Europe dans la consternation. L'Empereur *Barberousse* jure de venger la Chrétienté. Ce Prince passe en Asie, bat deux fois l'Ennemi, prend *Icone* d'assaut, & va tout rétablir en *Palestine*; mais par un malheur inconcevable, ce grand homme se noye dans le fleuve *Cydnus* (1), & ne laisse après sa mort que sept à huit mille hommes, que son *Fils* rassemble pour les joindre aux débris de l'Armée de *Lusignan*.

Cependant *Philippe-Auguste* & *Richard* arrivent en *Syrie* (2): ils se trouvent à la tête de trois cens mille combattans; ils prennent *Ptolémaïs*, & concertent de pousser plus loin leurs exploits; mais le Démon, qui a toujours intérêt de traverser les plus saintes entreprises, séme la division entre ces deux Princes, & *Philippe* repasse en France: *Richard* bat *Saladin* à *Césarée*, *Saladin* ruine l'Armée de *Richard*; & ce dernier, contraint de retourner en Angleterre, tombe entre les mains de l'Empereur *Henry VI*, son ennemi.

(3) L'ardeur de se croiser ne se ralentit point. Il se forme une Armée de *Héros nouveaux*, qui s'embarquent à *Venise* pour la *Dalmatie*. A leur descente ils prennent *Zara*, au lieu de passer en *Terre Sainte*. *Constantinople*, qui vraisemblablement avoit encouru la colere du Ciel, devient un nouvel objet de leur sainte fureur. Ils escaladent

(1) *Ibid ad an.* 1200.

(2) *Ibid ad eund. an.*

(3) *Ibid ad an.* 1201. 1202. 1203. *&c.*

pillent, brûlent, saccagent cette grande Ville; ils blasphêment, violent, & font main-basse sur tout ce qu'ils rencontrent; ils détruisent les Eglises, brisent les Autels & les images, & précipitent l'Empereur *Mirzuflos* du haut d'une colonne. Pour couronner cet exploit, *Baudouin* de *Flandre* s'empare de la couronne du précipité; puis les *Bulgares* attrapant le nouveau couronné, lui coupent les bras & les jambes, & le jetent aux bêtes féroces.

(1) Tandis que ces choses se passent en Asie, on ne demeure point à rien faire en Europe. Deux Armées de *Croisés* se forment contre les *Albigeois* & les *Maures*. L'une de ces Armées prend *Béziers*, en extermine tous les habitans, ruine ceux de *Carcassonne* s'empare de *Lavaur*, égorge le Seigneur de cette Ville & 80 Chevaliers, noie la Fille du même Seigneur dans un puits, & brûle autour d'elle trois cens *Lavaurois* pour achever le groupe. L'autre ravage tous les pays où elle passe (2), tue cent mille *Maures* dans les plaines de *Tolosa*, met aux fers deux cens mille autres de ces Infideles, & revient chez elle en remerciant Dieu du succès d'une si glorieuse expédition.

(3) La sainte ardeur de se croiser continue; elle passe même jusqu'aux Enfans. Une multitude innombrable d'Ecoliers partent sous la conduite des Moines & des Maîtres d'Ecole. Mais l'esprit-malin pousse les conducteurs à en vendre une par-

---

(1) *Ibid. ad an.* 1208.

(2) *Ad an* 1212.

(3) *Ad eund. an.*

tie aux *Musulmans*, & le reste périt de misère en route.

Les *Croisés* de l'Asie, sortis de l'espece de léthargie où ils étoient depuis quelque temps, prennent *Damiette* & redeviennent en état de pousser leurs conquêtes en *Egypte* (1). Sur ces entrefaites un *Bénédictin* dispute le commandement de l'Armée au *Roi de Jérusalem*; le Prêtre du Seigneur l'emporte sur le Souverain, & enfourne l'Armée entre deux bras du *Nil*, pour la garantir de toute surprise : mais Sultan *Mélédin*, conseillé par Lucifer, y inonde les *Croisés*, les contraint de faire une trêve honteuse & de se retirer en *Phénicie*.

(2) *Saint Louis*, inspiré du même zele, croit mieux faire que ses Prédécesseurs. Il équipe une flotte; il part de *France*, & aborde en *Egypte*. L'intempérance, les débauches & les maladies enlevent la moitié de son Armée; les *Sarrasins* défont le reste *à Massoure*, & le prennent prisonnier avec ses deux Fils. Après ce désastre, il est contraint de rendre la Ville de *Damiette* pour sa rançon, de payer quatre cens mille livres pour les autres prisonniers, & de repasser en France sans avoir rien fait.

(3) Quelques années après, le zele du *S. Roi* se ranime : il s'embarque pour aller convertir le *Roi de Tunis*, & descend vers les ruines de *Cartha-*

---

(1) *Ubi sup. ad an.* 1218, 1219, 1220, 1221, *& seqq.*

(2) *Ad an.* 1250.

(3) *Ad eund. an.*

ge : mais la peste désole son Armée, il en est attaqué lui-même, & meurt par humilité sur un tas de cendres.

Ce déplorable événement, que Dieu a sans doute permis pour des causes à lui connues, oblige les *Croisés* de faire une treve avec le *Prosélite manqué*, & de venir passer l'hiver en *Sicile*.

La campagne suivante ils passent en Asie. Ils prennent *Jaffa*, *Beaufort*, *Nazareth* & *Antioche*; ils font mourir environ dix-sept mille personnes, emmenent plus de cent mille Esclaves. De si glorieux succès font espérer de retablir les choses en ce pays-là; mais le contraire arrive (1) : *Sultan Melecseraph* reprend *Tyr*, *Sidon*, & d'autres Villes; il bat les *Chrétiens* par-tout où il les rencontre, & ruine pour jamais leurs affaires en *Terre Sainte*.

Mais, mon Pere, dis-je au *Dominicain*, puisque Dieu étoit l'Auteur de ces entreprises, pourquoi y périt-il tant de *Croisés*? Pourquoi s'y commit-il tant de désordres? Pourquoi Dieu ne les maintint-il point dans leurs conquêtes?

Quant au premier article, repartit *le Religieux* je réponds que Dieu a permis ces pertes, pour faire voir que l'on ne peut racheter à trop haut prix cette *Terre sainte*, ces lieux sacrés, que son Divin Fils a honorés de sa présence, & arrosés de son sang. Quant au second, je réponds qu'il n'est point d'entreprise si louable, de zele si pur, où il ne se glisse un peu de corruption; telle est la fragilité de la Nature humaine; mais cette corruption & tout ce qui en dépend, n'est qu'une peccadille dans tous les cas où il s'agit de la gloire de

(1) *Ad eund. an.*

Dieu & de l'accomplissement de sa volonté. Enfin, quant à la troisieme question que vous me faites, il est vrai qu'il paroît étonnant que Dieu ne maintint point les *croisés* dans leurs conquêtes; mais les autres avantages qui résulterent de l'entreprise des *croisades* ne cédent en rien à la possession de la *Palestine* entiere. Ecoutez bien.

Notre Saint Pere le Pape étendit sa puissance, affermit son autorité, & agrandit son patrimoine.

Les Princes Chrétiens s'accoutumerent insensiblement au joug qu'il trouva à propos de leur imposer pendant ces saintes guerres.

La haine que tout bon *catholique* doit avoir pour les *Infideles* & les *Hérétiques* s'enracina si fort qu'elle ne s'effacera jamais.

L'ignorance & la simplicité, qui sont les bases de la Vertu, furent portées à leur plus haut point.

Le progrès des Sciences & de la Raison, qui sont les instruments du Diable, fut reculé aussi loin qu'il put l'être.

L'Europe fut purgée de plusieurs millions d'hommes qu'elle avoit de trop.

Les Moines acheterent une partie des terres des *croisés* à vil prix, & eurent celles des autres pour rien.

Ces mêmes *croisés* obtinrent par leur zele l'absolution de leurs péchés.

Enfin la colere du Ciel s'appaisa par les pleurs & les gémissemens de 400 mille Familles pillées, ruinées & abandonnées; par la fumée des Villes qu'on brûla, & des Provinces qu'on ravagea; par les cris des Vierges qu'on viola, & par la mort d'une multitude innombrable de *Juifs*, d'*Infideles* & d'*Hérétiques* qu'on égorgea.

A votre avis, mon cher, ces avantages sont-ils médiocres?

Ce n'est pas tout. les *Croisades* ne furent point le seul moyen que le Ciel suscita pour extirper l'erreur, & accroître le gouvernement de notre Mere la sainte Eglise. Lisez les Histoires, sur-tout celles des huit derniers siécles, vous verrez les ruses pieuses des Papes, la noble ambition des Evêques, le saint enthousiasme des Moines, la docilité évangélique des Princes, le zele apostolique des Peuples concourir à l'envi pour la destruction des ennemis de la Foi. Vous verrez persécuter, piller, tourmenter, pendre, rouer, décoler, tenailler, brûler, massacrer, sans pitié, sans miséricorde, indistinctement d'âge, de sexe & de condition, juridiquement ou sans forme de procès :

Les *Vilgariens* en *Espagne* & en *Italie* (1).

Les Juifs en *France* (2), en *Portugal* (3), & en *Angleterre* (4).

Les *Vaudois* à *Minerbe* (5).

Les *Stadings* en *Allemagne* (6).

Les *Manichéens* en *Champagne* (7).

Les *Albigeois* à *Montsegur* (8).

Les *Bisoques* en *Baviere*, en *Bohême* & en *Autriche* (9).

Les *Flagellans* en *Misnie* (10).

---

(1) *Hist. Eccl. ad an.* 1001.
(2) *Ibid ad an.* 1002.
(3) *Ibid ad an.* 1189.
(4) *Ibid ad an.* 1206.
(5) *Ibid ad an.* 1210.
(6) *Ibid ad an.* 1232, *& suiv.*
(7) *Ibid ad an.* 1239.
(8) *Ibid ad an.* 1243.
(9) *Ibid ad an.* 1315.
(10) *Ibid ad an.* 1414.

Les *Protestans à Strasbourg* (1), à *Volzei* (2), à *Deventer* (3) & en mille autres endroits.

Vous y verrez le Massacre de *Merindol* & de *Cabriere* (4).

Le Massacre de *Calabre* (5).

Le Massacre de *Vassi* (6).

Le Massacre de *saint Barthelemi* (7).

Le Massacre d'*Irlande* (8), & bien d'autres Massacres que je ne prends point la peine de vous rapporter.

Examinez, dis-je, les Fastes de la Catholicité, vous y verrez brûler *Jean Hus & Jérôme de Prague*, en depit du Droit des Gens (9).

Enfermer & piller toute l'*Infanterie Hussite* dans les granges de *Bohmischbroda* (10).

Condamner plus de huit mille Personnes au feu par le Dominicain *Torquemada* (11).

Massacrer plus de quinze millions d'infideles par les *Espagnols* en *Amérique* (12).

Brûler plus de huit cens *Anglois* sous le regne de leur Reine *Marie* (13).

---

(1) *Theat. des Mart. ad an.* 1526.
(2) *Ibid ad an.* 1528.
(3) *Ibid ad an.* 1529.
(4) *Hist. Eccl. ad an.* 1545.
(5) MEZERAI *Abregé Chron. ad an.* 1560.
(6) *Ibid ad an.* 1562.
(7) *Ibid ad an.* 1572.
(8) LAURENT ECHARD, *Histoire d'Angl. ad an.* 1620.

(9) *Histoire Eccl. ad an.* 1415.
(10) *Hist. d'All. ad an.* 1434.
(11) *Hist. Eccl.*
(12) *Hist Univers.*
(13) *Hist. d'Anglet. ad an.* 1553, 58.

Exterminer plus de dix-huit mille personnes sous le gouvernement du Duc d'*Albe* (1)

Poursuivre l'Héréfie jusques dans les sépulchres de ses Sectateurs; troubler les cendres des Rois, flétrir leur mémoire, remplir l'Europe de larmes, d'horreur & de sang pour empêcher la Réformation. En un mot, rassemblez les Faits, comptez plus de *cinquante millions* de Victimes que le zele de Religion a sacrifiées depuis l'établissement du Christianisme jusqu'à ce jour, & ne demandez plus ce qui nous autorise à poursuivre à outrance ceux qui ne pensent pas comme nous.

Ah! mon cher Frere, poursuivit le *Dominicain*, pour peu que votre cœur se prête aux douces influences de la grace, combien ne doit-il point sentir que par de si glorieuses marques, par de si constantes prérogatives, notre sainte Religion l'emporte sur toutes les Religions de la Terre? Si quelques *Infideles*, quelques *Hérétiques* ont voulu quelquefois prouver, soutenir, étendre leurs opinions par de semblables moyens, ils éprouverent bientôt le défaut de ce secours surnaturel & divin qui ne nous manque jamais en telle occasion. Une pitié déplacée, une lâche tolérance, fondées sur des raisons frivoles, succédoient à leur zele; ou succombant eux-mêmes sous le poids de leurs vains efforts, ils prouvoient invinciblement qu'il n'appartient qu'aux seuls *Catholiques* de subjuguer la Terre par telles armes qu'ils jugent à propos.

Mon *Pere*, dis-je au *Dominicain*, si je ne savois que ce que vous venez de me conter s'est passé parmi les Hommes, je croirois que vous m'auriez fait l'abrégé des Annales de l'Enfer. Non,

(1) *Hist. des Pays-bas.*

mon *Pere* : rien au monde ne peut me faire croire que de telles prérogatives honorent la Religion. Il n'y a pas long-temps que j'ai vu un Peuple barbare immoler deux petits Enfans à un Bouc infâme, & j'ai dit qu'une telle action étoit horrible & abominable : si j'avois le malheur de voir sacrifier aujourd'hui autant d'Hérétiques au vrai Dieu, je dirois que ce seroit un sacrifice exécrable.

Mon cher Frere, me dit le *Religieux*, je suis bien fâché que votre cœur demeure insensible aux impulsions de la vérité. Adieu : je prie le Ciel qu'il daigne vous éclairer un jour ; & je vous souhaite un heureux voyage.

Lorsqu'il eut fini ces paroles, il partit avec son Compagnon.

Pour moi, lorsque le soir fut arrivé, je me couchai de bonne heure, afin de partir le lendemain de grand matin.



CHAPITRE XXXI.

Suite des Aventures de Jérôme.

JE dormois d'un profond sommeil, lorsque vers le minuit un bruit soudain m'éveilla : ayant ouvert les yeux je vis entrer trois hommes dans ma chambre, dont l'un m'ordonna de la part du *S. Office* de le suivre à l'instant. Je voulus ouvrir la bouche pour lui demander la raison pourquoi ; mais il me réitéra son ordre d'un ton si ferme, que je pris le parti de m'habiller au plus vîte & de le suivre sans murmurer, jusqu'à ce qu'il m'eût conduit & enfermé dans un des cachots de l'*Inquisition*.

Imaginez-vous un trou de cinq pieds en quarré, sur autant de hauteur, à plus de vingt-cinq pieds sous terre, où il est impossible de distinguer le jour d'avec la nuit, où l'on a pour toute nourriture un peu de pain noir & quelques féves mal cuites, & de l'eau puante ; où quelques brins de paille à demi-pourrie servent d'oreiller & de grabat ; où l'on est quelquefois des mois entiers, même des années sans parler à personne ; où l'on est assommé de coups de nerfs de bœuf, lorsqu'on se plaint un peu trop haut de sa situation : voilà quelle étoit ma nouvelle demeure. Jugez des réflexions que je dus y faire, sur-tout au bout de quelques jours de séjour : jugez si je me ressouvins de mon entretien de la veille.

Après six semaines d'emprisonnement, celui qui avoit coutume de m'apporter mon nécessaire me parla pour la premiere fois, & me conseilla de

demander l'audience des *Révérends Peres Inquisiteurs* : je la demandai dès l'instant même, & elle me fut accordée pour le lendemain. Lorsque je fus devant ces Messieurs, l'un deux me demanda ce que je voulois? Je lui dis que je suppliois *Leurs Révérences* de me faire élargir, ou du moins d'avoir la bonté de me dire pourquoi l'on m'avoit arrêté. L'on ne me répondit rien, & l'on me renvoya au cachot.

Quatre jours après je comparus derechef devant le Sacré Tribunal. L'on me fit la même demande, j'y fis la même réponse, & l'on me renvoya à mon trou. A peine y fus-je rentré que la rage & le désespoir me saisirent à un tel point, que je me frappai de toutes mes forces la tête contre un ancre de fer qui étoit attaché à la muraille : le sang que je sentis ruisseler sur mon visage augmenta ma fureur. Deux semblables coups alloient mettre fin à tous mes maux : mais ayant apperçu que l'ancre étoit cassée par la violence du coup que je m'étois donné, je réfléchis que je pouvois par son moyen me procurer ma délivrance, en me conservant la vie.

Ce morceau de fer ayant la longueur & la force suffisantes pour ce que j'en voulois faire, je me mis à l'ouvrage dès l'instant même ; & en moins de deux jours je vins à bout d'ôter une pierre de la muraille de mon cachot.

La pierre que j'avois ôtée me procura la facilité d'en ôter une seconde ; celle-ci une troisieme ; tellement qu'au bout de six jours la muraille se trouva percée, & le trou assez grand pour y passer. Ce trou donnoit dans un souterrain d'une grandeur prodigieuse, & aussi obscur que le cachot même. Je ne suis pas plutôt dans ce nouvel endroit que je rode, que je tâtonne, que je furette

par-tout ; & je ne rencontre que des cordes, des poulies, des billots, des roues, des chevalets, & autres attirails patibulaires : à la fin je trouve une porte, mais elle étoit trop bien fermée pour que je pusse l'ouvrir : je rode de nouveau ; je découvre une cheminée, je crois mon év sion certaine, l'espoir redouble mes forces, je m'enfourne dans cette cheminée, je m'y cramponne, je me guinde, je parviens au milieu, où, par un malheur inattendu, je rencontre une grille de fer qui s'oppose à ma sortie. Cet obstacle n'abat point mon courage. Je saisis l'ancre, que j'avois eu soin d'emporter avec moi, je parvins à percer la cheminée au-dessous de la grille Ce dernier trou donnoit dans un grenier rempli de grains, & dont le toît communiquoit aux maisons voisines ; mais comme, c'étoit en plein jour, je n'osai hasarder de continuer ma route ; je résolus de descendre dans le souterrain pour y attendre la nuit. Je risquois d'autant moins à prendre ce parti, que quelque temps avant ma sortie du cachot mon pourvoyeur m'avoit apporté ma pitance pour 24 heures, & que je n'avois plus de visite à attendre de lui avant le lendemain matin.

Etant descendu, je ramassai toutes les pierres qui étoient tombées dans le foyer de la cheminée ; je les cachai derriere quelques planches qui étoient contre la muraille, je bouchai, je barricadai le trou que j'avois fait entre mon cachot & le souterrain.

Je finissois à peine cette derniere besogne, que j'entendis du bruit du côté de la porte. M'étant fourré le plus vîte qu'il me fut possible derriere ces mêmes planches où j'avois mis les décombres, la porte s'ouvrit ; & comme ces planches n'étoient pas trop serrées, les premiers objets qui

s'offrirent à ma vue furent deux grands hommes basanés, aux yeux hagards & farouches, tenant un flambeau d'une main, un poignard de l'autre, & ayant deux pistolets à la ceinture. Trois gros Peres *Dominicains* (dont l'un étoit mon *Souhaiteur* de bon voyage) & un *Secrétaire* du *saint Office* qui les suivoit, vinrent s'asseoir autour d'une table couverte d'un tapis noir, sur laquelle étoit un bénitier d'un côté, un Missel de l'autre, & au milieu, un crucifix placé en sautoir sur une épée nue. A ce spectacle épouvantable je me crus perdu sans ressource; l'on pouvoit découvrir le trou que j'avois fait, & me découvrir à mon tour.

Après que ces quatre gros Personnages eurent ri & goguenardé entr'eux environ un demi-quart d'heure, ils se leverent, & réciterent d'un ton mâle & vigoureux le Pseaume *Exurgat Deus*. Pendant cette récitation, les deux hommes aux flambeaux se tinrent debout à côté de la table, & me parurent plus terribles que jamais.

Le Pseaume étoit à peine fini, que j'entendis quelques gémissemens, sans que je sçusse trop de quel côté ils partoient. Un instant après, la porte du souterrain s'ouvrit derechef. Une fille d'environ 17 ans, qui, malgré sa douleur & son abattement, étoit plus belle que le jour, parut au milieu de quatre spectres hideux, vêtus d'une longue robe de treillis noir, ayant sur la tête un capuchon de même étoffe, percé aux endroits des yeux, du nez & de la bouche, en un mot, tel que le portent ces Freres Pénitens que l'on voit dans quelques Villes de *France*, en *Italie* & ailleurs.

Cette créature infortunée s'étant avancée à pas chancelans & les yeux baissés jusqu'auprès de la table, se jetta aux pieds de ses Juges en répandant

un torrent de larmes, & sans pouvoir prononcer une parole. Mais ses soupirs & ses sanglots étant un peu appaisés, elle leur dit en *François*, & d'une voix capable d'attendrir les rochers ; Hélas, *mes Peres* ! qu'allez-vous faire de moi ? N'ai-je point assez souffert depuis un an que je suis ensevelie dans un cachot affreux, où accablée de la plus cruelle misere, où livrée en proie à ma douleur, aux idées les plus tristes, les plus noires...... Levez-vous, ma belle enfant, interrompit un des *Inquisiteurs* ; l'on vous a amenée cette fois devant nous, pour que vous confessiez ingénument tous les crimes dont vous êtes accusée dans votre procès, & que vous méritiez par cet aveu sincere d'éprouver la douceur, la clémence & la charité du saint *Office*.

Eh ! quel aveu, quelle confession puis-je vous faire, reprit la fille ? je vous ai dit tout ce que j'avois à vous dire la premiere fois que je parus devant vous : je vous le répete encore ; je ne crois pas avoir jamais commis aucun crime énorme envers le Dieu que je sers & que j'adore ; je ne crois pas jamais avoir offensé un Pere que j'aime & que j'honore, non plus qu'une Mere tendre & respectable, dont la mémoire me sera toujours en vénération, dont les leçons de sagesse, les exemples de vertu me seront éternellement devant les yeux ; je ne crois point non plus avoir jamais manqué en rien envers mon prochain, à qui j'ai fait tout le bien qui m'étoit possible, & auquel je souhaite tout le bonheur qui puisse m'arriver. Si vous demandez la vérité, vous venez de l'entendre.... Brisons, s'il vous plaît, sur ces lieux communs, interrompit derechef le *Dominicain* ; nous avons les oreilles rebattues de ces sortes de propos : il semble que les trois quarts de ceux qui paroissent

devant nous se soient donné le mot pour nous débiter les mêmes discours. Venons au fait, ma chere enfant : avouez de bonne foi que votre Pere, qui s'est échappé à nos recherches, est un de ces impies qui, méprisant cette quantité prodigieuse, mais respectable, de mystères & d'articles de Foi, que notre Mere la sainte Eglise croit, enseigne & commande de croire, ainsi que toutes les pratiques pieuses & salutaires qu'elle a instituées pour la sanctification de nos ames, se sont ingérés de réduire leur croyance presqu'à rien, & de borner leur morale à la simple observation de la Loi naturelle (1) : de sorte que, sous les apparences trompeuses d'une probité à toute épreuve, d'une tolérance entiere des opinions d'autrui, pour qu'on tolere les leurs ; de même qu'à force de se rendre officieux, complaisans, nécessaires, & de paroître les plus paisibles, les plus fideles & les plus honnêtes de tous les hommes, pour mieux attirer les simples dans leur parti, & par conséquent dans la nasse de Satan, cette maudite engeance à déjà fait une breche considérable au troupeau des Fideles. O race indigne & détestable ! que n'es-tu engloutie dans le fond de l'abîme, avec *Coré*, *Dathan* & *Abiron*, ainsi qu'avec tous les *Payens*, les *Juifs*, les *Hérétiques*, & tous les Sorciers qui

(1) Ces mots ne me laisserent plus douter que cette malheureuse ne fût la fille du vieillard *Hollandois*. Car la plupart des Unitaires de Hollande rejettent non-seulement les mysteres que l'Eglise Romaine adopte, mais encore tout ce qui répugne à la raison humaine, quoique reçu parmi les *Protestans* ; telle est la doctrine du *Péché Originel*, &c. D'ailleurs, si cette fille s'explique en *François*, c'est apparemment qu'elle ignore encore l'*Espagnol*, & que l'Inquisiteur n'entend point le *Hollandois*.

existent sur la terre? Mais, non, subsistez encore, continuez d'être l'objet de la charité, du zele, des travaux & des veilles des Ministres du Seigneur, & nommément du *saint Office*, qui ne cherche que la gloire de Dieu & le salut de vos ames. Ah, ma chere Fille, vous ignorez encore jusqu'où vont ce zele, cette charité, qui nous animent pour le redressement des pauvres fourvoyés!

Ne nous laissez donc point insister davantage sur la confession que l'on exige de vous. Avouez que votre Pere ne vous eût point-sitôt inculqué ses principes abominables, que vous conçûtes un souverain mépris pour la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, & une haine implacable pour la *très-sainte Inquisition*; qu'à l'ombre de ce mépris, de cette haine, le Diable s'est emparé de vous, qu'il vous a séduite par ses illusions, que vous vous êtes donnée à lui, que vous avez usé de maléfices & de sortileges : avouez, dis-je, avouez ces crimes horribles envers l'Eglise & ses Ministres; nommez-nous vos complices; révélez-nous la retraite de votre Pere, ainsi que celle de tous ceux qui lui ressemblent, pour que nous leur ouvrions les yeux sur leurs égaremens, & que nous les retirions du chemin de perdition dans lequel ils sont....., Ah! pour mon Pere, s'écria la fille, sçussé-je mille fois où il est, fût-il le plus criminel de tous les hommes, je n'obéirai sur ce point qu'à la voix de la Nature; cette voix aimable & touchante ne nous criera jamais de vendre notre propre sang. Pour ceux qui ressemblent à ce Pere si cheri, si respectable, j'en connois peu; mais ce sont des personnes sages & vertueuses, qui ne different de vos opinions qu'autant que la raison le leur enseigne, & qu'une conscience éclairée les y oblige; qui font le bien pour l'amour

du bien ; qui, autant qu'ils le peuvent, ne comptent leurs jours que par leurs bienfaits, & que je me garderois bien aussi de vous nommer si je sçavois où ils sont. Au contraire, si la foi la plus pure, la vertu la plus sévere, dont j'ai fait profession toute ma vie, sont récompensées chez vous par des maux pareils à ceux que j'ai soufferts depuis que je suis entre vos mains, & que je souffrirai peut-être encore, je prie le Ciel de les préserver d'une telle récompense. Pour ce qui est du mépris, de la haine que l'on m'accuse d'avoir pour l'Eglise & ses ministres, je puis vous protester dans toute la sincérité de mon ame, que l'un des premiers devoirs que mes parents m'ont enseignés, fut de ne haïr ni mépriser personne, de telle religion qu'il fût ; ce qu'à leur exemple j'ai constamment pratiqué jusqu'à ce jour. Ils m'ont prêché mille fois qu'il n'y avoit que la superstition de méprisable, que le vice de haïssable ; qu'il falloit se borner à déplorer le sort du superstitieux & celui du vicieux, les plaindre l'un & l'autre, les éclairer, s'il étoit possible, les traiter en tout comme nos freres. Et tel est le fruit de l'éducation que j'ai reçue, que malgré les peines que j'ai souffertes depuis que je suis en votre pouvoir, ma patience, & l'espoir que j'ai toujours eu que le temps & la vérité vous feroient un jour ouvrir les yeux sur mon innocence, m'ont tenu lieu de tout ressentiment. Or cette haine, ce mépris, ainsi que ces prétendues illusions du diable & tout ce qui s'ensuit, n'existent que dans le cerveau de ceux qui par foiblesse ou par méchanceté, sont venus vous débiter la plus absurde & la plus sanglante des calomnies... Ma chere enfant, dit l'*Inquisiteur*, vous venez d'avouer, sans y penser, que vous êtes hérétique. Courage : dites-nous en quoi consiste plus particu-

fiérement votre héréfie, & les fuites qu'elle a eues; ne nous obligez point d'avoir recours à la rigueur: avouez, vous dis-je, ou l'on va vous faire fubir la queftion.

Grand Dieu! s'écria cette malheureufe, la queftion! hélas! pourrois-je la fupporter? Ah! *mes Peres*, qui vous a autorifés à tourmenter vos femblables, qui, avec toutes les vertus morales poffibles, ont le malheur de penfer autrement que vous? — Qui nous autorife, répartit l'*Inquifiteur*? l'honneur de la religion; la gloire d'un Dieu vengeur, d'un Dieu terrible, du Dieu des armées...: Arrêtez, s'écria la fille; ce Dieu-là n'eft point mon Dieu: mon Dieu n'eft point terrible; il n'eft pas le Dieu des armées: mon Dieu n'approuve ni ne conduit la perfécution, ni la défolation du genre humain: il hait la difcorde, l'injuftice, la vengeance, la violence, la cruauté, la fureur, & généralement tous ces funeftes fruits de l'ambition, du fanatifme & de l'intérêt. Mon Dieu eft bon; toute la nature me l'annonce ainfi: elle ne retentit pas du nom d'un Dieu terrible qui menace, qui tonne & répand partout fa terreur & l'effroi: elle ne retentit point du nom d'un Dieu cruel & capricieux, qui *s'abreuve* de fang & de pleurs, ou qui s'appaife par des pratiques infenfées & par des grimaces de gueux: elle m'annonce un Dieu qui fait de nous l'objet de fes plus tendres foins, qui nous a prodigué fes largeffes, qui nous a donné une raifon pour nous conduire dans la jouiffance de fes bienfaits: elle m'annonce un Dieu qui aime la douceur, la juftice, la charité, la bienfaifance, & qui exige de nous la pratique de ces vertus; un Dieu qui a pitié de nos foibleffes, qui, s'il nous punit, nous punit en pere; & fi ce Dieu réferve quelque fupplice épouvantable, ce n'eft que pour

les méchants obstinément méchants, & sur-tout pour ces hommes vains & cruels, qui se sont fait un Dieu semblable à eux, c'est-à-dire un monstre composé de l'odieux assemblage de toutes les passions & de tous les vices; un monstre qu'ils mêlent dans tous leurs intérêts, au nom duquel ils s'arrogent le droit affreux de tyranniser les consciences, d'être les fléaux de l'humanité, l'horreur & l'opprobre de la nature.

Juste Ciel! quelle impiéte, s'écria l'*Inquisiteur!* Créature abominable, il n'y a que le démon qui puisse t'avoir inspiré de tels blasphêmes contre les attributs de la Divinité, si solidement établis dans l'Ecriture-sainte, & contre son divin culte, si étroitement prescrits par l'Eglise.... Bourreaux! faites votre devoir: arrachez-lui à force de tourments la confession de sa liaison avec Satan, son maître, les détail de ses autres crimes, & la révélation de ses complices.

L'*Inquisiteur* eut à peine prononcé ces paroles, que deux de ces quatre spectres qui avoient amené cette créature infortunée se mirent à la dépouiller des haillons dont elle étoit couverte: les deux autres préparerent ce qu'il falloit pour cette exécution.

Le profond silence qui régnoit dans ce lugubre lieu pendant ces préparatifs effrayants, la sombre lueur dont il étoit éclairé, les funestes instruments dont il étoit meublé, la douleur, l'accablement de la victime, les regards irrités des Juges, l'air féroce des bourreaux, suspendirent tous mes sens, & faillirent de me faire mourir de frayeur & d'angoisse.

Quand cette malheureuse fut entiérement dépouillée, à la réserve des parties qu'on ne nomme pas, les bourreaux lui lierent les mains derriere le

le dos, y attacherent une corde passée dans une poulie qui étoit à la voûte, & l'éleverent par ce moyen aussi haut qu'ils purent. L'ayant tenue quelque temps ainsi suspendue, ils lâcherent la corde, & elle tomba de toute cette hauteur à un pied de terre ; cette secousse terrible lui disloqua toutes les jointures ; la corde qui lui serroit les poignets lui entra dans la chair jusqu'aux nerfs, & la douleur qu'elle en ressentit lui fit pousser des cris effroyables. Un instant après l'on recommença ce cruel supplice : ses plaintes, ses cris redoublerent ; mais l'on ne put arracher d'elle qu'elle fût sorciere, parce qu'elle ne l'étoit pas ; ni le lieu où son pere s'étoit caché aux poursuites du *S. Office*, ni celui où s'étoient retirés ceux de sa croyance (1), parce qu'elle ne le savoit pas ; parce qu'elle aimoit mieux mourir que d'exposer autrui au même malheur qu'elle.

Il y avoit environ une heure qu'on lui faisoit souffrir des tourments inexprimables, lorsque les forces lui manquant tout-à-coup, elle parut comme morte. Un des *Inquisiteurs* s'étant levé, appliqua sa main infâme sur le sein livide & meurtri de cette malheureuse, & dit, d'un ton de scélérat, *qu'il n'étoit point nécessaire d'appeller le Médecin ; qu'il suffisoit de lui introduire quelques gouttes d'eau de mélisse dans les narines pour lui faire revenir les forces.*

En effet, cette essence lui rendit la connoissance, mais elle demeura étendue par terre, sans pouvoir remuer aucun membre. Alors les *Inquisiteurs* s'étant approchés d'elle, l'un d'eux lui reprocha dans les termes les plus durs, les blasphêmes inouis

---

(1) C'étoit apparemment quelques Ouvriers que son Pere avoit amenés de *Hollande*.

qu'elle avoit vomis contre la Divinité & son saint culte : il ajouta ensuite quelle ne devoit pourtant pas désespérer de la miséricorde de Dieu : il lui prôna le zele & la charité du *S. Office*, qui ne vouloit point la mort du pécheur, mais le salut de son ame, &c. Ce discours, les promesses & les menaces qui le suivirent, ne l'ébranlerent point ; elle n'avoua rien de ce qu'on lui demandoit : mais lorsque cet *Inquisiteur* eut fini de parler, elle dit d'une voix capable d'attendrir les rochers : Hélas ! *mes Peres*, avez-vous renoncé à toute humanité ? ce spectacle douloureux ne vous touche-t-il pas ? Ah ! considérez ces membres disloqués, ce tendre corps meurtri, déchiré, & ayez pitié d'une infortunée étendue à vos pieds, environnée d'horreur & de désespoir : ayez pitié de mon sexe, de ma jeunesse & de mon triste sort !.... Non, barbares, s'écria-t-elle un moment après, vos cœurs ne sont point faits pour être sensibles : je lis dans vos yeux toute la férocité des lions & des tigres furieux. Monstres abominables ! voici mon corps, jetez-vous dessus ; rassasiez-vous du plaisir horrible de le déchirer ; abreuvez-vous de mon sang, assouvissez votre rage exécrable ; je respire encore.... Et vous, ô déplorables victimes qui gémissez dans les cachots affreux dont ces lieux sont remplis, puissent les tourments que j'endure adoucir votre malheureux sort, & vous garantir des maux qu'on vous prépare ! puisse ma mort être le dernier des forfaits de mes bourreaux ! Elle alloit continuer ; mais on la ressaisit de nouveau, on lui entonna plusieurs pintes d'eau dans l'estomach, ensuite on la coucha dans un banc creux, où on la serra d'une si cruelle force qu'elle perdit derechef connoissance.

Lorsqu'elle fut revenue à elle, on lui réitéra les

mêmes propos que la premiere fois, & le tout en vain. Alors on l'approcha d'un grand feu: après lui avoir frotté les pieds avec de l'huile, du lard, & autres matieres pénétrantes, on les lui chauffa d'une si terrible maniere, qu'en moins d'une heure la chair étoit tellement crevassée, que les nerfs & les os paroissoient de toutes parts. De si horribles tourments ne furent pas plus capables de lui arracher une seule plainte: son courage, sa résignation braverent la cruauté des *Inquisiteurs* & l'acharnement de leurs ministres. Enfin, ses forces l'ayant abandonnée pour la troisieme fois, on l'emporta; &, à ce que j'appris par la suite, trois jours après elle fut traînée dans un vil tombereau en la place publique, où, chargée d'imprécations de ses Juges & de l'exécration d'un peuple immense, elle fut brûlée vive, pour apprendre à toute la terre, que si toutes les vertus morales possibles suffisent pour nous faire tolérer, estimer, honorer les peuples les plus barbares, elles passent pour des crimes énormes chez une nation qui fait gloire de professer une religion établie par un homme divin, qui ne prêchoit que la douceur & la charité, & qui mourut sur une croix en pouvant de son souffle anéantir ses bourreaux.

Lorsque je me vis seul, je ne pus m'empêcher de m'écrier en moi-même: O les abominables scélérats que ces *Inquisiteurs*! Tout ce qu'on m'avoit conté de leurs cruautés, de leurs fureurs, n'approche point de ce que je viens de voir. Je m'étois imaginé que la prudence suffisoit à un homme pour vivre tranquille & heureux au milieu de la société, quelque dépravée qu'elle fût; mais je vois tout le contraire.... Le sacrifice horrible que j'ai vu faire de deux enfants à un bouc infect, étoit du moins l'effet d'un culte mal entendu, de

la superstition d'un peuple enseveli dans les plus épaisses ténebres de l'ignorance; mais ce qui vient de se passer devant mes yeux n'a d'autre motif qu'une fureur diabolique, n'a d'autre objet que la satisfaction exécrable d'assouvir sa rage de meurtre & de sang.... Quoi! les Prêtres d'un Dieu de vérité, d'un Dieu de paix & de miséricorde, non contents de repaître de mensonges & d'impostures l'esprit d'un peuple auquel ils doivent leur aisance & leur opulence; non contents de leurs querelles intestines & de la haine implacable qu'ils portent au-dehors à tous ceux qui ne pensent pas comme eux ou qui les ont offensés; ces Prêtres méchants & cruels se sont érigés des tribunaux où ils jugent sans raison, sans pitié & sans miséricorde, tous ceux dont ils ont juré la perte; & descendant de ces tribunaux odieux ils montent à l'autel, où les mains ensanglantées du meurtre de leurs freres, ils osent offrir des sacrifices à l'Eternel!.... Grand Dieu! si tu as des raisons pour permettre de tels forfaits, accorde-moi du moins de n'en point être la victime.



CHAPITRE XXXII.

Suite de mes Aventures.

J'Eus à peine fini ces réflexions que je regrimpai au plus vîte dans la cheminée, & j'entrai dans le grenier que j'avois découvert. Comme il étoit soir, je passai par une lucarne, je courus de toit en toit, & je ne m'arrêtai que là où l'interruption de ces toits m'empêcha d'aller plus loin. Alors je ne sus que devenir : je n'osois descendre dans aucune maison, de crainte d'être vendu. L'*Inquisition* est si cruelle, que si elle venoit à savoir qu'un *Espagnol* eût osé favoriser l'évasion d'un de ses prisonniers, un tel homme seroit sûr d'être brûlé vif pour prix de sa charité. Cependant je franchis le pas : je me mis à descendre dans une de ces maisons, résolu d'assommer de mon ancre, que je tenois toujours, le premier qui s'opposeroit à mon évasion.

Je fus à peine au second étage, qu'une servante qui faisoit un lit dans une chambre, m'apperçut sur l'escalier. A mon accoutrement, qui étoit une robe de toile noire, à ma barbe longue, à mon visage exténué, à mes yeux étincelants de crainte, de colere, & de désespoir, cette fille me prit pour le diable : elle poussa un cri épouvantable, & tomba à la renverse. Ce cri fit monter le maître de la maison, qui faillit de s'évanouir à son tour lorsqu'il me vit : mais je le rassurai ; je m'approchai de lui, & je le reconnus pour le Médecin françois qui m'avoit guéri du coup de soleil.

Cet honnête homme m'ayant reconnu à son

tour, me sauta au cou, m'embrassa & m'arrosa de ses larmes. Etant descendus dans son cabinet, je lui contai généralement tout ce qui m'étoit arrivé depuis que je l'avois quitté. Il me plaignit de cœur; mais il me blâma fort de l'imprudence que j'avois eue de parler aux *Dominicains* avec aussi peu de retenue que j'avois fait la veille de mon emprisonnement. Comment, me dit-il, un homme de votre âge a ignoré jusqu'à ce ce jour à quel danger l'on s'expose dans ce pays, lorsqu'on s'avise de blâmer la conduite & la façon de penser des Ecclésiastiques? Soyez plus prudent à l'avenir vis-à-vis de ces gens-là, non-seulement en *Espagne*, mais encore dans tous les pays où vous pourrez vous trouver.

Je savois, lui répondis-je, que les Ecclésiastiques sont très-dangereux en ce pays; mais je ne les croyois pas tels que je les connois aujourd'hui: pour ailleurs, ils sont beaucoup moins à craindre: ils piaillent, ils tempêtent, ils tourmentent les gens, mais ils ne les metent point à la torture; ils ne les brûlent pas.

S'ils ne les brûlent pas, ce n'est pas leur faute, reprit le Médecin: qu'on leur donne carte blanche, l'on verra beau jeu: qu'on leur permette demain d'établir l'*inquisition* par-tout où elle n'est pas, dans deux mois les bûchers seront allumés aux quatre coins de l'Europe. Le germe de la cruauté & de la fureur n'en existe pas moins dans leur ame, quoiqu'il n'y paroisse pas; il ne leur manque qu'une entiere liberté pour que ce germe se développe, pour qu'il prenne un accroissement subit & prodigieux, pour qu'il devienne capable d'embraser tout l'univers.

Non contents du mal que certains d'entre eux ont fait sur la terre, ils ont craint que la posté-

rité sacerdotale ne dégénérât ; ils lui ont transmis leurs fureurs avec leurs écrits. Entr'autres, un *Nicolas Eymeric* (1) a eu l'audace détestable d'avancer dans son *Directorium Inquisitorum*, que non-seulement les hommes privés, mais que les Princes & les Rois peuvent être jugés secrettement par l'*Inquisition*, sans être entendus, & ensuite être mis à mort par le fer ou par le poison. Un autre scélérat nomme *Penna*, a orné ce Livre exécrable de Commentaires non moins horribles, & les éditions d'un tel Livre se sont multipliées à la face de l'*Europe*.

Votre *Dominicain* a vraisemblablement prétendu relever les fastes de la Prêtraille des premiers siécles, en étalant les prouesses de *S. Cyrille* ; mais il a passé le plus beau de l'histoire. Je ne parle point des brouilleries du Pape *Victor* avec *saint Irénée* & autres, pour la célébration de la Pâque (2), ni de celles du Pape *Etienne* avec *saint Cyprien* (3) ; ni de la mort de *Priscillien* & de ses *Sectateurs*, causée par des *Evêques Espagnols* (4) ; ni des violences de *Théophile* d'*Alexandrie*, de l'orgueil des Prêtres des *Gaules* (5), &c. cela nous

(1) Ce *Nicolas Eymeric* étoit un *Dominicain* natif de *Gironne*. Il fut Inquisiteur général sous le Pape *Innocent* VI ; puis Chapelain de *Grégoire* XI. & Juge des causes d'héréfies. Son *Directorium Inquisitorum* fut imprimé successivement à *Barcelonne*, à *Rome*, à *Venise*, &c. les Editions les plus complettes sont celles où se trouvent les Commentaires.

(2) EUSEB. *Hist. Eccl. Lib. V. Cap.* 23 & *seqq.*

(3) Vie de *S. Cyprien* par LE CLERC, Biblioth. Univers. Tome XII. p. 351 & suiv.

(4) SULP. SEVER. *Hist. Sac. Lib.* II.

(5) ID. *Dialog.* I, *Cap.* XXI.

meneroit trop loin; il me suffit de vous rapporter quelques passages qui pourront servir de *pendant* à ce que le bon *Pere* vous a débité.

» L'an 305, dit M. *Fleuri*, (1) il s'assembla onze » ou douze Evêques à *Cirthe*, où ils se reprocherent » des crimes énormes. La plupart avoient livré » les Ecritures aux Payéns pour éviter la persé- » cution, pendant qu'un grand nombre de sim- » ples fideles l'avoient soufferte constamment : » d'autres les avoient eux-mêmes jetées au feu. » Un *Purpurius* de *Limate* ayant été accusé d'a- » voir fait mourir les deux enfans de sa Sœur, » au lieu de s'excuser, il dit hardiment : *pour moi* » *j'ai tué & je tue ceux qui sont contre moi. Ne m'o-* » *bligez pas d'en dire davantage ; vous savez que* » *je ne me soucie de personne.* Dès qu'il y eut des » Empereurs Chrétiens, les plaisirs commence- » rent à s'introduire dans l'Eglise, & l'on ne » voyoit parmi les Ecclésiastiques qu'inimitié & » que division ; & parce que les Evêques étoient » riches & considérés, on se servoit de toutes for- » tes de voies pour parvenir à l'Episcopat ; & » quand on y étoit parvenu, l'on prenoit une au- » torité tyrannique. Ces désordres augmenterent » toujours, jusqu'à ce qu'ils vinssent au comble » où on les a vu, comme le savant Archevêque » Irlandois *Usserius* le montre par un grand nom- » bre de passages d'Auteurs célebres, qui nous » ont laissé des peintures affreuses de la corrup- » tion de leurs siécles.

» Les Sectes des *Nestoriens* & *Eutychiens*, dit » un autre Auteur (2), nées en partie de l'oisi-

---

(1) *Hist. Eccl.*

(2) Dissertations Historiques, &c. imprimées à

» veté & de la superstition, & en partie des haines particulieres, de l'envie & de la malignité des Ecclésiastiques, mirent la derniere main à l'intolérance en matiere de Religion. Il est vrai qu'elle étoit déjà née (1), cette intolérance; mais elle n'avoit pas encore exercé sa tyrannie avec toute la cruauté dont elle a été accompagnée depuis le malheureux siécle où l'on se divisa pour des opinions, *desquelles il auroit été aisé de convenir, si l'esprit du Christianisme avoit présidé dans les Assemblées des Ecclésiastiques.* Depuis ce temps-là on ne vit en *Orient* que proscriptions, que massacres, que fureurs. *Je passe sous silence*, dit un Evêque du V. siécle, persecuté pour le *Nestorianisme*, *les chaînes, les cachots, les confiscations, les notes d'infamie, ces massacres dignes de compassion, dont l'énormité est telle, que ceux-mêmes qui ont le malheur d'en être les témoins ont peine à les croire véritables* (2). Cela alla toujours depuis en augmentant. L'Empereur *Justinien* ne voulut pas avoir moins de zele que les Prélats du V. & du VI. siécle. *Il ne croyoit pas*, dit Procope (3), *commettre un homicide, quand ceux qu'il condamnoit à mort*

'*Amsterdam* en 1707. page 8. 9. — Voyez, pour le V. siecle, les passages D'ISIDORE DE DAMIETTE, cités dans les *Epit. Eccl. & Crit.* de M. LE CLERC, page 167, & *suivant.* 4 Edit.

(1) Voyez AMM. MARCELL. *Lib.* XXII. *Cap. V.* page 327. Edit. GRONOV.

(2) ETHERIUS, *Tyanorum Episcp. inter Opera Theodoreti*, *Tome V. page* 688 & 689.

(3) PROCOPE, *Anecd. Cap* XIII.

» *faisoient profession d'une autre Religion que la*
» *sienne*. L'Univers vit commettre dans ces mal-
» heureux siécles des cruautés effroyables. On
» soutenoit des siéges dans les Monasteres; on se
» battoit dans les Conciles, on entroit à main ar-
» mée dans les Eglises (1), on traitoit avec la der-
» niere cruauté tous ceux que l'on soupçonnoit
» de favoriser *des opinions*, *qui souvent n'étoient*
» *entendues de personne*, *non pas même de ceux qui*
» *les defendoient avec le plus d'entêtement & d'opi-*
» *niâtreté*.

Après le VI. siécle, les Papes, les Evêques & tous les Ecclésiastiques en général devinrent encore pires que ceux qui les avoient précédés; l'ignorance, l'imposture, la superstition, le fanatisme, les persécutions, les cruautés de toute espece, augmenterent de siécle en siécle, & l'Enfer infecta l'Eglise de tant d'abominations (2), que les cheveux me dressent d'horreur quand j'y pense.

---

(1) EUTICHII *Annales*, *page* 155.

(2) *Voyez* les Mém. Annal. & autres Monum. de l'Hist. Eccl. Ils sont remplis de faits qui confirment ce que le Médecin avance ici. *S. Bernard* même, tout Abbé qu'il étoit, ne peut s'empêcher de découvrir l'infamie des Eccl. de son temps. *Curritur passim ad sacros ordines* dit-il, *& reverenda ipsis quoque spiritibus angelicis ministeria homines apprehendunt sine reverentia, sine consideratione, in quibus pessima fortè appareat intra parietes abominatio, si, juxta Ezechielis prophetiam, parietem fodiamus, ut in domo Dei videamus horrendum. Si quidem post fornicationes, post adulteria, post incestus, ne ipsæ quidem, apud aliquos: ignominiæ passiones, & turpitudinis opera desunt. Utinam non fierent, quæ usque adeo non conveniunt. Utinam nec Apostolum hoc scribere*,

Le Médecin alloit continuer, mais je lui témoignai tant d'inquiétudes qu'il prit le parti de se taire. Il ajouta seulement que j'eusse à me tranquilliser, qu'il se faisoit fort de me tirer d'embarras.

Après qu'il m'eut fait prendre quelque rafraîchissement, il me rasa la barbe, il me coupa les cheveux en rond, & me fit une couronne de Prêtre; puis il me donna un habit & un manteau noirs; sa domestique me fit un petit colet; & il me dit que c'étoit dans cet équipage qu'il vouloit que je partisse le lendemain matin à l'ouverture des portes de la ville.

L'heure de mon départ étant arrivée, il me donna cinquante *Piastres*, & me pria de lui écrire lorsque je serois en lieu de sûreté. Je le remerciai mille fois des bontés qu'il avoit pour moi, nous nous dîmes *adieu*, & je partis.

(*Rom.* I. 28.) *nec nos dicere oporteret, ut nec dicentibus crederetur, quod humanum aliquando occupaverit animum tam abominanda cupido. Numquid non olim Civitates illæ spurcitiæ hujus matres divino prædemnatæ judicio, & incendio sunt deletæ! numquid non ipsam, utpote consciam tantæ confusionis tellurem absumsit ignis, sulphur, & spiritus procellarum? quis reædificavit urbes flagitii? quis turpitudinis mœnia dilatavit? quis extendit propagines virulentas? væ! væ! Inimicus hominum sulphure illius incendii reliquias infelices circumquaque dispersit; execrabili illo cinere Ecclesiæ corpus aspersit: & ipsorum quoque Ministrorum ejus nonnullos, sanie fœtidissima, spurcissimaque respersit. Ingrediuntur cum hac macula Templum Dei viventis, inhabitant cum hac macula, Templum sanctum Domini polluentes, judicium multiplex accepturi, quod & tam gravissimas conscientias gerunt, & nihilominùs se ingerunt in sanctuarium Dei*. Sermo ad Cler. de Contemt. Mundi, sive de Pers. sustinenda. *cap.* XXXIX.

CHAPITRE XXXIII.

Suite de mes Aventures.

ETANT forti de la Ville, je rencontrai un Muletier qui avoit amené deux Officiers d'*Antiquera* à *Grenade*. Je fis marché avec cet homme, je montai fur une de fes mules, & en quatre jours il me transporta à *Cadix*.

Au moment que j'entrai dans cette ville, j'appris qu'il y avoit un vaiffeau qui alloit mettre à la voile pour *Londres*. A cette nouvelle je cherchai le Capitaine, & je reconnus le galant homme qui m'avoit fauvé la vie après mon naufrage, & qui m'avoit fi généreufement traité à *Gibraltar*. Je n'eus point le loifir de lui faire grand compliment, je lui dis feulement que puifqu'il avoit eu la bonté de me fauver la vie une fois, il falloit qu'il me la fauvât une feconde; en un mot, que l'*Inquifition* étoit à ma pourfuite. Cet honnête homme ne perdit point de temps à me demander quel étoit le fujet de mon démêlé avec l'*Inquifition*; il chercha les moyens de me déguifer, il me fit paffer à fon bord, deux heures après il leva l'ancre & partit.

Lorfque nous fûmes en pleine mer, je contai à mon Libérateur ce qui m'étoit arrivé à *Grenade*. Ce récit le toucha; mais celui de ce que j'avois vu dans le fouterrain lui fit dreffer les cheveux.

Lorfque j'eus fini ce récit; je lui dis que mon premier deffein étoit de me retirer en *France*; mais que mes dernieres aventures m'avoient

fait concevoir une telle averſion pour les pays où le *Catholiciſme* étoit la Religion dominante, que j'avois juré de n'y remettre jamais le pied.

Le Capitaine approuva ma réſolution, & me demanda en même-temps dans quel pays j'avois deſſein de me fixer dorénavant? Dans votre pays, lui répondis-je : dans ce pays opulent & heureux, où l'on dit que la liberté régne autant qu'il eſt poſſible qu'elle régne parmi une Nation policée; dans ce pays où tout particulier poſſéde paiſiblement ce qu'il a; où un homme raiſonnable peut dire ce qu'il penſe; où un chacun peut aller au ciel par le chemin qu'il lui plaît.

L'opulence & la liberté ne ſont point ſi grandes dans mon pays que vous le croyez, reprit le Capitaine. Une Nation qui a plus de douze cens millions d'écus de dette (1); qui ſe plaint ſans ceſſe que ſes reſſources ſont épuiſées; à qui l'étendue de ſes domaines coûte des ſommes immenſes, en la dépeuplant tous les jours; chez qui les Artiſans s'attroupent trois ou quatre fois l'an, en criant *du travail, ou du pain*! une telle Nation n'eſt point riche.

Une Nation qui s'écraſe elle-même par ſes propres forces; que des diviſions inteſtines déchirent continuellement; chez qui les ſuffrages des citoyens ſont à l'enchere; chez qui l'on ne voit que des édits réforme ou d'amélioriſſement, & tout aller de mal en pis; une telle Nation n'eſt point heureuſe.

Une Nation chez qui une vérité très-indifférente dans un temps, devient dans un autre la cau-

(1) C'eſt-à-dire plus de 150 Millions de *Livres ſterlings*.

& de mille procédés tyranniques contre son Auteur, celle de la perte de ses biens, de sa liberté, de sa vie même, chez qui les événemens ordinaires, & qui ne dépendent point de nous, sont punis de mort, &c. une telle Nation n'est point libre.

L'opulence, la liberté, le bonheur de ma chere Nation, ne sont donc que des êtres chimériques, dont mes compatriotes se glorifient à tort. Cette liberté sur-tout qu'ils font sonner si haut, n'est qu'une espece d'ivresse frénétique qui les agite & les tourmente ; n'est qu'un vain fantôme dont la tyrannie est aux yeux d'un homme qui pense, souvent plus réelle & plus dure que celle du despote le plus absolu.

Quant à la Liberté de conscience que vous prétendez régner dans ma Patrie, je vous dirai qu'il en est là comme ailleurs. La *Religion dominante y domine* ; c'est tout dire. Quant aux autres, indépendamment des petites vexations, & du mépris que l'on y essuie de la part de ceux qui sont à la tête du parti le plus fort, ceux qui en font profession sont comme dans tous les pays : leurs Prêtres ou leurs Ministres sont vains, hypocrites, tracassiers, turbulents, opiniâtres, absolus & vindicatifs : l'ignorance & l'imposture y tracent le sentier que la multitude doit tenir, les préjugés la guident & l'autorité l'entraîne.

En un mot, quant à ce qui regarde la Religion, l'homme est chez nous, comme par-tout ailleurs, le plus sot, ou le plus furieux de tous les animaux ; ou, si vous l'aimez mieux, il est le jouet des passions

de ceuxqui le guident. Bridé par la superstition (1), épouvanté de l'avenir (2), il rampe en tremblant aux pieds de ceux qui le sauvent ou le damnent à leur gré ; c'est un dogue enchaîné, qui se laisse battre ou flatter par son maître, & qui ne connoît sa force & son courage que pour s'élancer avec furie sur ceux contre lesquels il est lâché (3).

Jugez par cette esquisse, continua le Capitaine, si ma chere Nation a lieu de se glorifier de ses avantages & de ses prérogatives, & de mépriser souverainement tous ceux que le hasard a fait naître ailleurs que chez elle. Cependant, si vous vous determinez à vous fixer à *Londres*, ou dans quelque autre ville d'*Angleterre*, vous pouvez compter sur tous les services qui dépendront de moi.

Je remerciai le Capitaine, & lui dis qu'il falloit bien que je me fixasse quelque part ; que puisque ma destinée étoit de vivre parmi les hom-

---

(1) *Nulla res multitudinem efficacius regit quam superstitio.* TIT. LIV. de *Numa*, Lib I.

(2) *Faciunt animos humiles formidine Divûm,*
Depressosque premunt ad terram......
LUCRET. de Rer. Nat.

(3) Tel est l'art de régir les crédules humains,
Qui fermes dans le pli que leur donnent nos mains,
Aveugles instruments de celui qui les guide,
Avec un esprit foible ont un cœur intrépide ;
Qu'au nom de la Patrie on rend séditieux ;
Qu'on mene au sacrilége avec le nom des Dieux.

mes, & qu'ils étoient par-tout plus ou moins foibles, sots & méchants, je devois bien me résoudre à les supporter tels qu'ils étoient ; mais que j'aimerois mieux mourir que de demeurer dans un pays où l'on faisoit des *Auto-da-Fé*.



CHAPITRE XXXIV.

Suite de mes Aventures.

LORSQUE nous fûmes arrivés à *Londres*, le Capitaine *Anglois* me força d'accepter quelques *guinées*, & me réitera ses offres de service: je le remerciai mille fois de sa générosité, & nous nous quittâmes.

Après que j'eus trouvé un logement, mon premier soin fut de donner de mes nouvelles au Médecin: mais comme je craignois que ma lettre ne fût interceptée, je n'osai y faire mention de la tendre & sincere reconnoissance dont j'étois pénétré à son égard. Je lui écrivis comme un parent qui seroit charmé d'apprendre de ses nouvelles, & rien de plus; il lui suffisoit de savoir que j'étois en lieu de sûreté; il n'avoit pas besoin que je lui exprimasse les sentiments de mon cœur, après le service qu'il m'avoit rendu; il me connoissoit assez pour en juger.

Il me tarda long-temps d'apprendre si ma lettre étoit arrivée à bon port; & encore plus de savoir si la générosité de mon ami ne lui avoit point été funeste. Enfin je reçus de ses nouvelles. Il m'exprimoit la joie extrême qu'il ressentoit de me voir hors des mains de mes ennemis. Il m'apprenoit que l'on avoit fait des recherches extraordinaires après moi; que l'on avoit visité toutes les maisons du voisinage de l'*Inquisition*; que l'on avoit fait faire serment à tous les habitans de ces maisons pour tirer d'eux quelque connoissance de mon évasion;

que sa servante & lui en avoient été du nombre, & qu'ils avoient juré l'un & l'autre qu'ils ne savoient ce qu'on leur vouloit dire. Enfin, il ajoutoit que le surlendemain de mon départ, l'on avoit brûlé la malheureuse créature que j'avois vu si cruellement tourmenter dans le souterrain, ainsi que 22 autres personnes de tout sexe, de tout âge, de toute condition; sans compter ceux qui furent fouettés & condamnés à une prison perpétuelle, ou aux galeres pour toute leur vie.

Quoique le Capitaine m'eût promis de me rendre tous les services qui dépendroient de lui, si je me déterminois à demeurer à *Londres*, je ne sçus d'abord si je devois me fixer dans cette ville ou ailleurs : tantôt je voulois aller demeurer à la campagne, tantôt dans quelque bourgade du Nord de l'*Angleterre*, & par-tout je trouvois les mêmes difficultés pour subsister : j'avois l'ame trop haute pour me résoudre à chercher une condition, & je ne possédois aucun talent, je ne savois aucnn métier.

Cela seul auroit fait le malheur de ma vie; mais le souvenir de mes aventures passées, mes réflexions continuelles sur la vie humaine, mettoient le comble à mes maux. » Est-il possible, m'écriois-je quelquefois, que je sois né homme, que je sois né pour être aussi malheureux que je le suis? J'ai passé ma jeunesse aux études, & malgré toutes les peines que j'ai prises, malgré le fouet qu'on me donnoit réguliérement toutes les semaines, je suis sorti du Collége aussi sot que j'y étois entré. Je m'étois mis dans la tête que les ignorans ont toujours tort, & je crus que les savans avoient toujours raison : mon *Compere* étoit de ces derniers; je suivis ses conseils, sa personne; je menai avec lui une vie errante & infortunée, jusqu'à

ce qu'après avoir vu sa Philosophie échouer dans les Déserts de la grande *Tartarie*, je vins faire naufrage avec lui & mes autres compagnons sur les côtes de l'*Espagne occidentale*.

Ayant eu le bonheur d'échapper de ce naufrage, je crus que le destin, las de me poursuivre, alloit mettre fin à mes maux : je pris le parti de me retirer dans ma patrie, d'y aller vivre & mourir dans la Religion de mes Peres ; mais j'éprouvai en route que les Ministres de cette Religion sont dans certains endroits des tyrans exécrables ; un honnête homme m'apprit ensuite qu'ils étoient ailleurs des imposteurs odieux, & toujours prêts à devenir tels que ceux que j'ai vu tourmenter si cruellement les innocens ; il m'apprit enfin que le pays que je croyois être le plus heureux pays de la terre, ne valoit pas mieux que les autres..... O mon *Compere*, mon *Compere* ! vous aviez bien raison de dire que les Sociétés civilisées étoient le réceptacle de toutes les erreurs, de tous les vices & de tous les maux : c'est bien dommage que vous en ayez conclu qu'il en étoit tout autrement chez les sauvages « !

Cependant comme il falloit que je vécusse dans cet état de société, quelque dépravé qu'il fût, je résolus de chercher les moyens d'y vivre le moins malheureux qu'il me seroit possible ; & comme je demeurois dans une chambre voisine de celle d'un *Vieillard François*, vivant isolé, paisible, dont l'occupation journaliere étoit de copier de la musique, & pour lequel j'avois conçu beaucoup d'estime, quoique je ne lui eusse parlé que deux ou trois fois, je fus un jour trouver cet homme, je lui contai mes aventures, je lui exposai mes chagrins, mes soucils, & il me tint le discours suivant.

CHAPITRE XXXV.

Discours du Vieillard François.

MON ami, je n'ai point tant voyagé que vous, & les malheurs que j'ai essuyés dans le printemps de ma vie ne sont pas moins nombreux ni moins cruels que les vôtres : mais ces malheurs m'ont appris à vivre aujourd'hui aussi tranquille, aussi heureux que l'homme puisse l'être. J'ai appris par eux que l'on n'étoit malheureux dans la société, qu'autant qu'on tenoit à elle par son état; par sa condition & par ses opinions.

Je ne suis point né assez riche pour tenir à cette société par mon rang, par les charges & les emplois. Je suis le fils d'un simple artisan qui me fit étudier, croyant faire de moi, ou un Prêtre, ou un Médecin, ou un Avocat; mais lorsque je fus en âge de discerner la nature de ces états, je ne me trouvai point dans la disposition de les embrasser l'un ou l'autre, & je quittai les études. Alors je résolus d'apprendre le métier de Bonnetier, & je me mis chez un maître. Au bout de sept ans d'apprentissage & de patience de toute espece, je fis mon chef-d'œuvre : il fut trouvé que je savois faire passablement un bonnet, & que j'étois digne d'être reçu maître Bonnetier, si j'avois le moyen de donner huit cents *francs* au Corps du métier.

Je n'avois pas huit cents francs; mais je faisois l'amour à une fille qui avoit précisément cette somme. J'épousai donc cette fille; je courus porter sa dot aux Jurés du Corps, & je me mis à faire des bonnets.

J'aurois vraisemblablement gagné ma vie à ce métier; mais la Capitation, la Gabelle, l'Industrie, & mille autres impôts dont on est accablé en France, emportoient un quart de mon gain; les procès du Corps en absorboient un autre quart; ma femme bûvoit la moitié du reste; de sorte que j'étois heureux si, au bout de l'année, je n'avois pas été deux ou trois mois en prison pour mes dettes, & si je n'avois point été réduit à jeûner autant de temps chez moi.

Au bout de trois ans ma femme vint à mourir. Tout pauvre que j'étois, j'en trouvai une autre qui m'apporta trois cents écus comptant, & environ la même somme en prétention. Six mois après, cette prétention que je ne pouvois avoir sans procès, avoit absorbé les trois cents écus, & je me trouvai aussi misérable qu'auparavant. Pour surcroît de malheur ma femme devint dévote, acariâtre, pigrièche, & finit par s'enfuir avec le Prêtre qui la dirigeoit. Enfin je tombai malade: comme je n'avois rien, l'on me transporta à l'hôpital, & l'on envoya mes enfants mendier. Je serois vraisemblablement mort dans ce lieu de misere & de désolation, si un parent charitable, qui me trouva expirant dans un lit, où il y avoit un homme auquel on venoit de couper la jambe, un autre qui avoit une fiévre pourprée, & un troisieme qui étoit décédé la veille, ne m'en eût retiré.

Lorsque je fus guéri mon parent, qui n'étoit pas trop riche lui-même, me donna quelqu'argent, me promit de m'aider lorsqu'il le pourroit: je repris mes enfants & me remis à travailler. Mais je perdis bientôt ce digne parent. Comme il étoit huguenot, il s'avisa un jour de conduire un Ministre à une assemblée qui s'étoit faite dans un bois: le Curé le sut, le dénonça à la Prévôté; il fut pris avec

le Miniſtre : celui-ci fut pendu, & lui envoyé aux galeres. Quelque temps après un de mes enfants mourut : comme j'étois fort pauvre, le même Curé ne voulut point l'enterrer sans être payé d'avance : je fis mon poſſible pour trouver de quoi payer le Prêtre du Seigneur ; mais perſonne ne me voulut rien prêter. Alors, comme le cadavre de mon enfant, qui étoit mort depuis quatre jours, commençoit à puer, je pris le parti de l'enterrer moi-même. Cette affaire irrita l'homme d'Egliſe ; il me fit ajourner, décreter & empriſonner ; ſi bien que pour éviter les ſuites de ſa colere, je forçai la priſon, je me ſauvai dans ce pays-ci, où je renonçai à tout ce qui pouvoit m'attacher à la ſociété, & faire mon malheur.

Préſentement mes enfants ſont devenus grands & travaillent pour eux : je n'ai ni maître ni valet, ni amis ni ennemis ; je fais un métier qui n'eſt ſujet à aucuns droits, à aucuns réglements ; je ne crains ni les Sergents, ni les Huiſſiers, ni les piailleries des créanciers : je ſuis mon Evêque, mon Curé, mon Directeur : mon Dieu eſt le Dieu de toute la terre, mon cœur eſt ſon temple ; & mon eſpoir après cette vie eſt celui d'un homme de bien.

Comme j'ai du travail de reſte, continua le *Vieillard*, je peux vous en fournir : il ne vous faut point embarraſſer de ce que vous ne ſavez point la muſique ; l'uſage fait tout : en moins d'un mois vous ſerez en état de gagner votre vie, ſi vous voulez vous appliquer.

J'accepte la propoſition, répondis-je à cet homme ; j'embraſſe votre maniere de vivre, & même votre façon de penſer ſur la Religion, à condition toutefois qu'elle ne s'éloigne point de ce qu'il plut à Dieu nous révéler. Je me ſuis long-temps écarté des voies du Chriſtianiſme, & je ne m'en

suis pas trouvé mieux. Si j'ai essuyé des persécutions de la part de ceux qui s'en disent les Ministres, je ne m'en prendrai jamais à lui : en un mot, je veux dorénavant vivre & mourir dans la profession pure & sincere de la Religion chrétienne, mais sans dépendre de qui que ce soit.

C'est dans l'indépendance & dans sa pureté, interrompit le *Vieillard*, que vous voulez professer le Christianisme ? Sans doute. Mais cette profession consiste dans la foi & dans les œuvres. Quant au premier point, si vous admettez la doctrine du *péché originel*, la divinité de Jesus-Christ, la présence réelle, la transsubstantiation, les prieres pour les morts, les sacrements, la cérémonie dans le culte, &c. vous serez *Catholique romain* ou *Catholique grec*.

Si vous rejetez une certaine partie de ces dogmes, vous serez *Luthérien* ou *Calviniste*, &c.

Si vous les rejetez tous, vous serez *Socinien*, ou tel autre Sectaire qui, se disant Chrétien, fixe sa croyance à certains points, sans rien croire des choses susdites.

Or être *Catholique romain*, *Catholique grec*, *Luthérien*, *Calviniste*, *Socinien*, &c. n'est point être Chrétien indépendant ; car les uns & les autres sont assujettis à une certaine formule de foi plus ou moins rigoureuse.

D'un autre côté, si en rejetant ou adoptant ce qu'il vous plaira de la doctrine de tous ces gens-là, & en y ajoutant de vous-même ce que vous jugerez à propos, vous vous formez une croyance particuliere & différente de leurs formules, vous serez alors un Chrétien d'une espece nouvelle, qui aura eu le don de voir plus clair que tous les autres. Mais je ne crois point que vous vous flattiez de posséder tant de lumieres.

Mon ami, dis-je au *Vieillard*, je m'apperçois que vous vous jouez de mon ignorace. Je vois clair comme le jour que ce que vous me débitez-là n'eſt qu'un tas de ſophiſmes abſurdes par leſquels vous prétendez m'embarraſſer. Vous avez parfaitement réuſſi ; car je ne ſuis point en état vous répondre : tout ce que j'ai à vous dire eſt, que je crois que la croyance en la *révélation* eſt néceſſaire pour être ſauvé, ainſi que la pratique de tout ce qu'elle preſcrit. Si je n'ai point préſentement aſſez de lumieres, aſſez de force pour me conformer exactement à ce dernier point, j'eſpere que Dieu m'en accordera ſuffiſamment par la ſuite.

Je loue votre zele reprit le *Vieillard* ; j'aime à voir les gens dans la diſpoſition de faire le bien : mais votre zele n'eſt point auſſi éclairé que je le deſirerois ; & ſi vous voulez revenir demain matin, je vous ferai part des raiſons qui m'ont décidé à prendre les ſentiments où je ſuis ; & peut-être ferez-vous content. L'envie que j'avois de recouvrer la tranquillité que j'avois perdue, l'eſpérance que ce que me diroit ce *Vieillard* pourroit y contribuer, me déterminerent à accepter ſa propoſition, & je lui promis bien de ne pas manquer d'entrer chez lui le lendemain de bonne heure.



CHAPITRE XXXVI.

Suite du Discours du Vieillard.

LE lendemain je retournai chez mon voisin. Après avoir parlé quelque temps de choses indifférentes, il revint sur la matiere dont il m'avoit parlé la veille, & me dit :

» Je vous ai conté que les malheurs de ma vie m'avoient fait prendre la résolution de renoncer, autant quil me seroit possible, à tout ce qui pouvoit m'attacher à la société, soit par état ou par opinion. Il me fut très-aisé de remplir le premier point : quant au second, j'y rencontrai de plus grandes difficultés : il ne s'agissoit pas moins que d'acquérir assez de connoissances, assez de force sur moi-même pour me défaire de mes préjugés, sur-tout de ceux qui regardoient la Religion où j'ai été élevé.

Je commençai d'abord par examiner les points les plus épineux de cette Religion, tels que la doctrine du *péché originel*, de la *présence réelle*, de la *transsubstantiation*, &c. Je lus & relus la Bible entiere, ainsi que les plus fameux Auteurs qui traitent de ces matieres ; & je rejettai généralement tout ce qui s'appelle *mystere*, tout ce qui répugne à la droite raison & à l'équité.

Voici comme je raisonnai sur chacun de ces dogmes. Alors le *Vieillard* les prit l'un après l'autre, exposa les autorités sur lesquelles on les appuie, & discuta ces autorités avec la plus grande exactitude. Je ne rapporterai point toutes ses hypotheses, tous les raisonnements qu'il fit ; cela

feroit trop long. D'ailleurs, beaucoup de mes Lecteurs pourroient être effrayés de la hardiesse de ses sentiments. Je le fus moi-même au point que lorsqu'étant rentré dans ma chambre je me mis à y réfléchir, je ne fus que penser de ce *Vieillard*. Cet homme, dis-je en moi-même, m'a témoigné d'abord la meilleure volonté du monde à m'apprendre à gagner du pain : voilà qui est bien du côté du corps ; mais il me paroît qu'il voudroit me plonger dans le trouble & l'embarras du côté de l'esprit. Ce qu'il vient de me débiter n'est qu'un tas de paradoxes révoltants, qui certainement n'attireroient point de louanges à leur auteur, s'il s'avisoit de les répandre dans le Public ; & si c'est sa vraie maniere de penser, il n'est rien moins qu'aussi tranquille dans son intérieur qu'il le paroît au-dehors. Je me suis laissé aller, je ne sais par quelle foiblesse, aux illusions de la philosophie du *Compere*, & je sais combien de fois la voix de la religion s'est fait entendre au fond de mon ame, & y porta les remords & l'effroi. Le *Compere* même, tout infatué qu'il étoit de ses principes, ne fut point exempt d'entendre cette voix. S'il vivoit encore, & qu'il voulût dire la vérité, il ne me démentiroit pas. Que l'on dise, si l'on veut, *que les préjugés de l'enfance ne s'effacent jamais, que ce sont des tyrans qui nous font sentir leur pouvoir jusqu'à la mort* ; il ne me semblera pas moins qu'il n'y a que la vérité qui réclame ses droits avec autant de force & de constance que je l'ai éprouvé. En un mot, j'ai senti qu'un homme qui avoit une fois été chrétien, ne pouvoit impunément cesser de l'être. Je veux donc le redevenir en dépit de tout : non pas toutefois de la maniere dont tels ou tels le font ; mais d'une maniere raisonnable, & telle qu'il plaira à Dieu de me la mon-

trer ; & quoi que le *Vieillard* me dise, je sais à quoi m'en tenir : l'expérience du passé est le bouclier dont je veux couvrir dorénavant ma foible raison des attaques de l'erreur. Il m'a promis de nous montrer le moyen de gagner du pain ; qu'il me tienne parole, & je ne lui demande pas autre chose.

Il me la tint effectivement, & je me mis à travailler avec lui Je le laissai penser à sa fantaisie, & je pensai à la mienne. Mais cette nouvelle association ne dura gueres : j'avois à peine été trois mois avec lui qu'il mourut. Heureusement pour moi que je savois mon métier, & que ses pratiques me demeurerent.

Il ne manquoit donc rien à mon bonheur : je travaillois une partie de la journée, & je donnois le reste à la lecture, à la méditation ou aux réflexions. La promenade des champs étoit ordinairement destinée à ce dernier genre. Un jour que je me promenois le long de la *Tamise*, je me mis à repasser dans ma tête les différents événements de ma vie. Lorsque j'en fus au naufrage où j'avois perdu mes anciens amis, je ne pus m'empêcher de m'attendrir sur leur sort. » Mon cher *Compere*, m'écriai-je tout haut, vous n'avez jamais connu de vrai bonheur ! Hélas ! si vous viviez encore, & que je pusse vous faire part du mien, je le ferois de tout mon cœur ; mais vous « . . . . .

J'en étois là lorsque j'entendis quelque bruit derriere moi : je me retournai . . . . Ciel ! que vis-je ? . . . . Je vis le *Révérendissime Pere Jean de Domfront*, qui rioit de toutes ses forces de m'entendre parler seul.

CHAPITRE XXXVII.

Récit des aventures de Pere Jean après le naufrage, &c.

J'EUS à peine reconnu le *Révérend* que je me jettai à son cou, & je l'embrassai plus de cent fois. — Quoi ! c'est vous, m'écriai-je ! par quel bonheur.... ah ! mon cher *Pere Jean* ! seroit-il possible?.... où est mon *Compere* ?..... où est *Vitulos* ?..... où est *Diego* ? — Ils sont tous les trois ici, me répondit-il. Menez-moi au plus vîte où ils sont, repris-je : quoi ! vous vivez encore ! ,... Ah, mon cher *Pere Jean* ! contez-moi, je vous prie, par quel hasard vous êtes échappé de ce naufrage effroyable, d'où je ne me suis tiré que par une espece de miracle.

Tu sauras, répondit *Pere Jean*, que lorsque le vaisseau fût en danger de se briser, je montai deux futailles sur le pont, je les bouchai bien, je coulai à l'entour quelques cordes à nœuds ; je dis au *Compere* & à *Vitulos* que si nous venions à faire naufrage, de saisir chacun une de ces cordes avec moi, & de nous abandonner à tout ce qu'il plairoit à dame Fortune faire de nous. Pour toi, la frayeur t'avoit mis dans un état à n'entendre aucune raison ; *Diego* étoit étendu sur le plancher, sans mouvement, sans connoissance, & dans le même cas où tu le vis après le coup de tonnerre de *Senlis*. C'est pourquoi nous vous laissâmes là l'un & l'autre, nous nous tînmes près de nos futailles, & lorsque le vaisseau se brisa, nous nous trouvâmes en état de pouvoir nous soutenir sur l'eau jus-

qu'au lendemain, que des Pêcheurs de la côte nous recueillirent & nous menerent à terre.

Comme j'avois eu soin de ne pas oublier le reste de notre argent, & que dans le trouble que la tempête occasionnoit, j'avois escamoté au Capitaine une boëte remplie de perles & de diamans, je regardai ce naufrage comme un bonheur pour nous. Je te regrettai pourtant, ainsi que l'ami *Diego*; mais je me consolai en buvant quelques coups à votre intention. — Et le *Compere*, interrompis-je? — Le *Compere*, poursuivit *Pere Jean*, parut très-sensible à ta perte, ainsi qu'à celle de l'*Espagnol*; mais ma trouvaille ne le toucha gueres. Ce naufrage l'avoit mis d'une humeur insupportable : une aventure assez fâcheuse qui nous arriva peu de temps après acheva de lui tourner la tête; il devint d'une misantropie aussi farouche que celle de *Timon* l'*Athénien*; il accusa les hommes de méchanceté, le Ciel d'injustice, & finit par devenir *Manichéen*..... Quoi! le *Compere* est devenu *Manichéen*.... Oui, *Manichéen*; & très-*Manichéen*. Mais écoute le reste de notre histoire.

Comme je ne trouvai point à propos de me défaire de mes bijoux en *Espagne* & en *Portugal*, je formai le dessein de passer en *Angleterre*. Je communiquai ma résolution à mon *Neveu* & à *Vitulos*: le premier me dit de faire à ma fantaisie; le second trouva que j'avois raison : là-dessus nous tirâmes droit à *Lisbonne*, où nous trouvâmes un vaisseau *Hollandois* qui nous transporta à *Londres*.

Lorsque nous fûmes arrivés en cette ville, j'essayai, ainsi que *Vitulos*, de faire entendre raison au *Compere*; mais nous perdîmes nos peines : le *Compere* nous dit qu'il étoit Misantrophe & *Ma-*

Ecléhtre, qu'il vouloit demeurer tel, & qu'il romproit avec nous si nous lui parlions davantage sur ce point. Tu le trouveras dans cette opinion, & occupé à faire un livre où il prétend démontrer que les hommes, tant sauvages que policés, sont des sots, des injustes, des enragés; & que le Diable a autant à dire que le bon Dieu dans le gouvernement de l'Univers. Quant à *Diego*, il est aujourd'hui plus fou qu'il n'a jamais été. Je le retrouvai par le plus grand hasard du monde. Comme je me promenois un jour à *Hyde-Parck*, je vis un tas de monde attroupé: je voulus savoir ce que c'étoit; j'approchai, & j'apperçus au milieu de la foule le Seigneur *Diego* qui faisoit un Sermon sur le dernier Jugement. Il étoit dans un état à faire pitié; il étoit presque nud, il avoit la barbe d'un pouce de long, les yeux enfoncés, & le visage exténué de misere. Cet état me toucha : je fendis la presse pour l'emmener; il me reconnut, & se mit à faire des exclamations terribles & des grimaces si effroyables, que la plupart du monde qui l'écoutoit crut qu'il étoit possédé de plus de soixante-quinze mille Diables. La foule qui étoit déjà assez forte, s'accrut dans un instant si prodigieusement, que je fus plus de deux heures avant de pouvoir le retirer de là. Enfin je l'en retirai; je le fis monter dans le premier *Fiacre* que je trouvai, & je l'emmenai à notre logis. Lorsqu'il apperçut le *Compere* & *Vitulos*, ses exclamations redoublerent, & ne finirent que très long-temps après. Quand il fut un peu appaisé, je lui demandai par quel moyen il étoit échappé du naufrage : il me dit que *S. Nicolas* & *S. Guillaume*, auxquels il s'étoit recommandé pendant la tempête, l'avoient soutenu sur les eaux jusqu'à ce qu'un vaisseau *Anglois* le recueillit & le conduisit à *Portsmouth*; & que

ces Saints lui avoient révélé en même temps que le monde devoit finir bientôt.

Voyant que je ne pouvois en tirer d'autres raisons, je le laissai tranquille, & je lui défendis de sortir jusqu'à ce qu'il fût habillé plus proprement. Lorsqu'il fut en état de paroître, je lui fis promettre de ne plus prêcher, & je le laissai aller par la ville; &, à ses visions près, il nous sert très-affectueusement, & fait assez bien les commissions dont on le charge.

Pere Jean finissoit de parler, lorsque nous arrivâmes à son logement. Le lecteur me dispensera de lui décrire la joie que je ressentis de revoir mon cher *Compere* & mes anciens camarades; elle fut inexprimable, & celle de mon *Compere* ne fut pas moindre. — Ah, mon cher *Jérôme!* s'écria-t-il, en me voyant, si tous les hommes te ressembloient..... mais! .... — il alloit continuer, mais les cris de joie & le tintamare de *Diego* l'en empêcherent: il se passa plus d'une demi-heure avant que nous puissions nous faire entendre.

La scene de l'*Espagnol* étant finie, nous nous dîmes tout ce que l'on peut se dire en pareille occasion; après quoi je contai ce qui m'étoit arrivé depuis le naufrage.

Mon récit acheva d'irriter le *Compere* contre le genre humain. Il avoit cru jusqu'alors que tout ce qui existe étoit un composé de *bien* & de *mal*; il se persuada pour le coup que *tout étoit mal*: *Vitulos* fut presque de son sentiment; *Diego* ne douta plus que la fin du monde n'approchât (1); le *Réveren-*

(1) Un Dévot plus raisonnable que l'*Espagnol*, auroit trouvé que le procédé des *Inquisiteurs* envers son Confrere *Jérôme*, étoit une action louable & sainte;

dissime jura qu'il étriperoit autant de Moines qu'il en rencontreroit ; pour moi, quelque sujet que j'eusse de me plaindre, je trouvai que le *Compere* & *Pere Jean* outroient les choses. Je ne disconvenois point qu'il y eût beaucoup de *mal* dans le monde ; mais j'étois bien éloigné de croire que *tout fût mal*, & que le *mal* qui existe dans l'Univers procédât d'un mauvais Principe, égal au bon. A l'égard de *Pere Jean*, je lui dis que quand il étriperoit tous les *Moines* de la terre, la persécution des *Gens d'Eglise* n'en iroit pas moins son train ; que l'histoire de tous les temps prouve que résister à leurs violences est les irriter ; que le plus court étoit d'éviter d'avoir quelque chose à démêler avec eux. Mais tout ce que je pus dire là-dessus fut inutile ; l'*Oncle* & le *Neveu* persisterent dans leurs opinions.

---

mais il étoit parvenu à un tel point de folie, qu'il ne distinguoit plus les bonnes actions d'avec les mauvaises.



CHAPITRE XXXVIII.

Raisonnement sur l'opinion du Compere.

LE propre jour de ma réunion à mes anciens amis, je quittai le logement que j'avois pris : mais je ne cessai point pour cela de copier de la musique, pour gagner de quoi fournir ma part à la dépense du ménage; j'étois devenu trop scrupuleux pour me servir du produit de la boëte que sa *Révérence* avoit escamotée au Capitaine Portugais avant le naufrage. Mais lorsqu'après toutes les informations possibles que je fis faire à *Lisbonne*, je fus certain que personne d'autre que nous n'étoit échappé de ce naufrage, j'usai sans scrupule de la bourse commune, & je ne travaillai plus que pour m'amuser.

Tous mes souhaits auroient été satisfaits, si j'eusse vu mon cher *Compere* plus raisonnable, ou du moins s'il eût renoncé à la manie qui le tenoit de divulguer son Manichéisme & ses autres sentimens par le Livre auquel il travailloit. Un jour que son esprit bourru s'étoit un peu adouci, j'employai tous les raisonnemens dont j'étois capable, pour lui prouver que quand il auroit cent fois plus de mal sur la Terre, l'on ne pourroit en conclure que l'Univers ne fût souverainement gouverné par un Etre bon, sage, & tout puissant. J'ajoutai que son opinion à cet égard n'étoit fondée que sur une prévention aveugle, & nourrie par son humeur atrabilaire; qu'il devoit savoir par sa propre expérience combien l'on devoit faire peu de

fondement sur ces opinions outrées, qui ne nous paroissent réelles qu'autant qu'elles flattent nos préjugés & nos passions, & jusqu'à ce que l'expérience & des connoissances ultérieures viennent à faire tomber le bandeau qui nous offusquoit la vue. Enfin je le priai de se souvenir que puisqu'il haïssoit les hommes pour leur méchanceté, il devoit éviter d'être méchant à son tour; & que c'étoit l'être en effet, que de répandre dans le public des opinions qui n'avoient aucun fondement solide & réel, & qui pouvoient entraîner après elles les plus grands maux.

Le *Compere*, peu accoutumé à m'entendre raisonner de la sorte, me demanda depuis quand je m'ingérois de faire le raisonneur? Depuis, lui répondis-je, que je me suis apperçu que dix ans de vos leçons ne m'avoient rendu ni plus savant, ni plus heureux; depuis que j'ai vu qu'un homme qui a assez de lumieres, assez de pouvoir sur soi-même, pour secouer le joug des préjugés de l'enfance, & assez de prudence pour ne pas se laisser éblouir par les sophismes des Philosophes du siécle, n'a de maximes à suivre que celles qu'approuve le sens commun, n'a de route à tenir que celle que lui prescrivent l'amour-propre, la justice & la modération. Laissons le monde tel qu'il est & les hommes tels qu'ils sont: n'ouvrons les yeux que pour voir si nos opinions nous sont utiles, raisonnables, & demeurons-en là. Le vrai bonheur ne consiste pas dans les spéculations creuses, qui ne servent qu'à nourrir notre inquiétude & nous tourmenter: le vrai bonheur consiste à être à soi, & non à ses idées; à être son propre maître, & non l'esclave de soi-même.

Je sais aussi bien que vous que les hommes sont généralement méchans. Je n'ignore pas non plus

que le monde est rempli de maux : mon expérience en est garant ; mais dois-je pour cela haïr opiniâtrément tous les hommes? Non : la haine est un serpent qui ronge le cœur qui l'enfante. Dois-je me mettre dans la tête qu'un principe malfaisant se plaît à troubler l'ordre établi dans l'Univers? Non : cette opinion ne feroit que troubler mon repos, qu'accroître mes maux, & les choses n'en iroient pas moins leur train.

Bornons-nous donc à avoir de l'aversion pour les méchants, & non de la haine ; & prenons garde en même temps de confondre les bons avec eux. Ayons en horreur les persécuteurs & les tyrans, mais ne les haïssons pas. L'horreur & l'aversion sont en ce cas des sentiments naturels & raisonnables ; & la haine est toujours une passion aveugle & outrée, qui nous mine & nous dévore, tandis que ceux qui en sont les objets se moquent de nous. Plaignons les superstitieux & les ignorans, mais ne les méprisons pas. Le mépris est fait pour l'erreur & le ridicule : un sentiment plus humain doit être réservé pour ceux qui en sont atteints (1).

Bornons-nous encore à savoir que le *mal* existe, & n'étendons point nos regards plus loin : son origine est environnée de ténebres impénétrables à la raison humaine. Il y a de la témérité, ou pour mieux dire de la folie, à prétendre en savoir plus que les autres sur ce point, & sur-tout à penser

---

(1) *Recta volens animus, sapiens, & amator honesti,*
Quosdam odio dignos judicat esse suo :
Nec tamen hos toto depellit fœdere, gnarus
Naturam Errantum dividere à vitiis.
BILLIUS, Anth. Sac.

comme vous faites. Que diriez-vous ſi, après avoir publié vos opinions, vous veniez à vous app r evoir que vous vous êtes trompé ſur cet article comme ſur celui de la perfection des Sauvages? Ne vous blâmeriez-vous pas de votre témérité? Vous feriez plus; vous ne vous pardonneriez jamais d'avoir joint une erreur de cette eſpece à celles dont les hommes ſont infectés.

Par la ventrebleu, dit *Pere Jean*, l'ami *Jérôme* vient de raiſonner comme la raiſon même. La vie eſt trop courte & trop précieuſe pour la paſſer dans la haine & l'amertume, dans des déclamations & des jérémiades continuelles ſur la méchanceté des hommes, & ſur les maux dont l'univers eſt rempli. Pour moi, je me moque de tous ceux qui ne méritent pas mon eſtime, & rien de plus. Il eſt vrai que j'ai juré d'étriper tous les Moines qui me tomberont dorénavant entre les mains; mais c'eſt de la façon dont on extermine ces reptiles dangereux dont le ſouffle empoiſonne l'air, & dont la piquure tue l'homme. D'ailleurs, je borne mon étude & mes recherches aux ſeuls plaiſirs de la vie. Un flacon de vin bannit chez moi le ſouvenir de deux ans de diete & d'un ſiecle de mélancolie. Un bon repas, un bon lit, & un tendron de quinze ans, m'apprennent que s'il y a du mal dans le monde, il y a auſſi quelque bien, & que la moindre doſe de celui-ci défraie au centuple de celui-là. En un mot, je me moque de tout ce qui s'appelle ſcience. Savoir jouir eſt tout ce que je fais. C'eſt bien aſſez. Deux ans d'expérience devroient deſſiller les yeux à un galant homme ſur l'article des opinions, qui ne ſont fondées que ſur des conjectures.

Mon neveu a donc tort de prendre pour des réalités toutes les idées qui lui paſſent par la tête.

Nos facultés intellectuelles sont bornées ainsi que nos facultés corporelles : l'expérience nous apprend à quoi nous devrions nous en tenir. Nos yeux sont faits pour distinguer certains objets, pour voir à une certaine distance, & rien de plus, rien au-delà. Pourquoi? parce qu'il n'étoit point nécessaire que nous vissions plus loin. Il en est de même de nos autres sens.

Un homme peut porter un fardeau, peut soutenir la fatigue, peut courir, sauter, voltiger mieux qu'un autre : il peut exceller par-dessus tous les autres dans un art; mais sa force, son adresse sont bornées fort près du point où sa supériorité le distingue des autres; & s'il a pour quatre sols de bon sens, il sera le premier à s'appercevoir qu'il ne peut aller plus loin. Pourquoi donc les seuls raisonneurs prétendent-ils outre-passer les bornes de l'intelligence humaine? Sont-ils les seuls qui ignorent quelle est leur condition? Ne savent-ils pas que les idées que nous nous formons des choses purement abstraites à notre égard, sont trop imparfaites pour servir de fondement à la découverte de l'origine, de la nature de ces choses.

Lorsque je vois un sauteur de la foire sauter par-dessus une pique de douze pieds, plantée au milieu d'un théâtre, je dis qu'un tel saut est l'action la plus hardie, la plus adroite de tous les Sauteurs de la terre; mais lorsque je compare la distance qu'il y a entre la pointe de cette pique & le soleil, ce Sauteur n'est plus à mes yeux qu'un vermisseau rampant sur un tas de boue.

Lorsque j'entends un Orateur renommé débiter d'un ton emphatique quelque discours sur l'origine du mal, je dis qu'il est un habile homme; qu'il sait se concilier l'attention de ses auditeurs, leur plaire, les persuader même; mais lorsque je compare

pare la matiere qu'il traite à l'imperfection du petit nombre d'idées qu'il a de cette matiere, à l'impossibilité d'en acquérir davantage, je regarde cet Orateur comme une grenouille qui croâsse dans un marais fangeux.

Le nombre des vérités dont l'intelligence est à notre portée, est extrêmement petit, & ces vérités sont extrêmement simples; mais elles nous suffisent. Celles qui sont au-dessus de notre conception ne sont point faites pour nous. Ceux qui entreprennent de les démontrer sont des fous ou des imposteurs, qui éblouissent la multitude par un tas de sophismes absurdes; & les idiots qui les écoutent ressemblent, comme dit *Horace*, à une troupe de voyageurs que la nuit a surpris en passant dans une forêt: ils marchent sur la foi d'un guide qui les égare, l'un à droite, l'autre à gauche; ils prennent tous diverses routes: chacun croit suivre la bonne; & plus il le croit, plus il s'écarte: quoique tous leurs égaremens soient différents, ils n'ont pourtant tous qu'une même cause; c'est que leur guide les a trompés, & que la nuit les empêche de se redresser (1).

---

(1).... *Velut sylvis, ubi passim.*
Palantes error certo de tramite pellit,
Ille sinistrosum, hic dextrosum abit: unus utrique
Error, sed variis illudit partibus....

Lib. II. Sat. III.

CHAPITRE XXXIX.

Raisonnement de Vitulos, *sur ce qui a été dit dans le Chapitre précédent.*

LORSQUE *Pere Jean* eut fini de parler, *Vitulos* reprit la parole, & dit que nous avions raison l'un & l'autre, & que le *Compere* avoit tort, sur-tout à l'égard de son *Manichéisme*. Quand même, lui dit il, vous auriez réellement découvert qu'un dogme aussi funeste seroit fondé, s'il vous restoit l'ombre du sens commun & de la prudence, vous deviez le cacher plutôt que de le divulguer. Le monde est tellement constitué, qu'il est des vérités très-peu importantes en elles-mêmes, dont l'exposition seroit mille fois plus nuisible au genre humain, que l'erreur où il est à leur égard : à plus forte raison une vérité de cette espece, si c'en étoit une, devroit être ensevelie pour jamais dans les ténebres les plus épaisses. L'erreur & la superstition ont engendré des désordres, des fureurs & des cruautés inouis : il est des circonstances où la vérité en engendreroit de même, si elle se présentoit où elle n'a que faire.

Il y a mille & mille personnes sages qui s'apperçoivent des erreurs dont le peuple est imbu, sur-tout à l'égard de la religion ; mais aucune d'elles n'entreprendra jamais de le désabuser, à moins qu'il ne soit suffisamment préparé à voir le jour, & que cette vue ne puisse donner lieu à aucun accident funeste. Ce n'est pas que la vérité entraîne naturellement après elle aucune suite dangereuse : les maux qui résultent de son exposition

ne viennent que de la nature des sujets auxquels elle est exposée (1). Il y a des circonstances où il est très-dangereux de se servir d'une chose, quoiqu'excellente en elle-même. Le vin est de sa nature bienfaisant ; il ranime les forces & réjouit le cœur de *Pierre*, tandis qu'il enivre le cœur de *Jean* & le rend furieux. D'où viennent des effets si différents? des différentes constitutions de *Pierre* & de *Jean*, & non de la nature du vin La nature du vin est d'animer & d'échauffer : il est de la nature de *Jean* d'entrer en furie lorsqu'il est échauffé ; voilà tout le mystere. Un homme de bon sens, qui connoîtroit le tempérament de *Jean*, se garderoit bien de lui donner autre chose à boire que de l'eau.

Non-seulement l'amour de l'ordre doit nous faire abstenir de débiter des vérités dangereuses à la multitude, mais l'amour de nous-mêmes doit nous porter aussi à être très-réservés sur cet article : nous le savons par expérience. Lorsque nous fûmes convaincus d'avoir battu monnoie en *Russie*, nous dîmes aux Juges commis pour nous examiner, que *nous n'avions fait que suivre en cela la*

(1) Quand la vérité se présente à l'homme ; son esclair l'estonne, son esclat l'atterre ; ce n'est point de sa faute, car elle est très-belle, très-aimable, & très-convenable à l'homme, & peut-on d'elle dire encore mieux que de la vertu & sagesse, que si elle se pouvoit bien voir, elle raviroit & embraseroit tout le monde en son amour. Mais c'est la foiblesse de l'homme qui ne peut recevoir & porter une telle splendeur, voire l'offense. Et celui qui la lui présente est souvent tenu pour ennemi, *veritas odium parit.* C'est acte d'hostilité, que de lui montrer ce qu'il aime & cherche tant. L'homme est fort à desirer, & foible à recevoir. CHARRON, *de la Sagesse*, Liv. I. Chap. IV.

droit naturel ; & il eſt certain qu'il n'y a rien de plus naturel que le pouvoir de donner telle forme & tel poids que l'on juge à propos à un morceau d'or ou d'argent, & de lui attribuer la valeur que l'on veut. D'ailleurs, ce qui eſt naturel eſt imprefcriptible. Mais les gens à qui nous avions affaire ne penſoient point de même ſur ce point. » Le droit poſitif, ſelon eux, a dans certains cas » anéanti le droit naturel : les Souverains ſe ſont » arrogé celui de battre monnoie, & tous ceux » qui y portent atteinte doivent être punis. « Nous devions donc prudemment nous borner à demander pardon de notre prétendue faute, & rien de plus. L'on eſt aſſez indulgent dans ce pays-là : l'on ſe ſeroit contenté de nous appliquer quelques coups de bâton ſur la plante des pieds, & l'on ne nous auroit point envoyé piocher dans les mines de la *Sibérie*, d'où l'on ne ſort pas toujours auſſi facilement que nous avons fait.

Enfin, pour revenir au ſujet dont il eſt queſtion, s'il eſt de la prudence de taire quelquefois certaines vérités, il le ſera toujours de ne point répandre une opinion auſſi abſurde, auſſi dangereuſe que celle dont le *Compere* eſt actuellement infatué. Il feroit bien à l'avenir de penſer pour lui & de ſe taire, & nous ne ferions point mal d'en faire autant.

Voilà ce qui s'appelle raiſonner, dit *Pere Jean*. Pour moi, je laiſſe dorénavant les hommes dans leurs opinions, bonnes ou mauvaiſes : qu'ils ſe trompent ou qu'ils ne ſe trompent pas, c'eſt leur affaire, & non la mienne. Quand je me rappelle les différents événements de notre vie, je vois que la moitié des perſécutions que nous avons eſſuyées vinrent autant d'avoir parlé contre les opinions reçues, que d'avoir agi contre les loix que les

hommes ont établies. Mais l'on ne devient avisé que par l'expérience. J'avoue que les hommes sont justes & méchants : mais la société est tellement constituée, qu'ils doivent être tels. Il est vrai que l'univers est un composé de bien & de mal; mais un homme de bon sens doit plutôt s'occuper à tirer le meilleur parti possible de la vie, que de s'embarrasser de ce qui ne le regarde pas. Çà, buvons un coup.



CHAPITRE XL.

Continuation du même sujet.

Nous crûmes d'abord que le *Compere* alloit répondre en détail à tout ce que nous venions de lui débiter : mais il se contenta de nous dire que nous étions des ignorants, & qu'il persisteroit dans ses opinions jusqu'à ce qu'on lui eût démontré le contraire par des raisons incontestables, & non par un tas de lieux communs qui ne convenoient que dans la bouche des pédants, & non à des gens qui faisoient profession d'être philosophes.

J'aimois mon *Compere*, mais son propos me piqua : je ne pus m'empêcher de répliquer qu'il n'y avoit point tant de pédantisme qu'il se l'imaginoit dans ce qu'on venoit de lui dire ; que je lui accordois très-volontiers que les hommes en général étoient des méchants, des scélérats ; mais que je n'avouerois jamais que l'Univers fût mal gouverné.

Il est vrai, continuai-je, que les efforts que j'ai faits jusqu'aujourd'hui pour accorder l'existence du *mal* avec la toute-puissance, la sagesse & la bonté de l'Être qui gouverne l'Univers, ont été vains ; mais cela dépendit de mon peu de lumieres, ou plutôt de ce que je m'y suis mal pris ; car les plus importantes découvertes n'ont pas toujours été faites par les plus savants.

Je te défierai bien de faire celle-ci, interrompit le *Compere*. Cela se peut, repris-je .... mais il me vient une idée .... si mon cher *Compere*

vouloit me donner vingt-quatre heures pour penser là-deſſus, je lui démontrerois peut-être que ſon défi n'eſt point ſi fondé qu'il le croit.

Le *Compere* m'accorda par pitié les vingt-quatre heures que je lui demandois; & perſonne au monde ne fut plus étonné que *Pere Jean* & *Vitulos*, lorſqu'ils me virent accepter ce défi.



CHAPITRE XLI.

Continuation du même sujet.

J'EMPLOYAI ces vingt-quatre heures à éclaircir l'idée qui m'étoit venue sur le sujet de notre dispute ; & lorsque le moment de la conférence fut arrivé, je parlai en ces termes :

Il me semble, mes chers amis, que si l'on venoit à bout de définir la nature de la liberté de Dieu, ainsi que la nature de la liberté de l'homme, l'on pourroit rendre raison de l'origine du mal qui existe dans l'Univers, tant dans le physique que dans le moral.

C'est ce que je vais essayer de faire.

La liberté de Dieu ne peut consister dans ce que les Théologiens appellent *Indifférence de contradiction*, c'est-à-dire, dans le *pouvoir d'agir* ou *de ne pas agir ;* une telle liberté supposeroit en Dieu, ou de l'ignorance, ou de l'irrésolution, ou le pouvoir de choisir deux moyens différents dans l'exécution d'une chose, ou celui de se déterminer indifféremment pour l'une ou l'autre de deux choses opposées. La liberté de Dieu consiste donc en ce qu'*il fait ce qu'il lui plaît :* or il n'y a jamais dans ce qu'il fait, que le *meilleur qui lui plaît.*

Que l'on ne dise pas que si Dieu se détermine nécessairement il n'est pas libre ; car je demanderois si un Être infiniment puissant n'est pas infiniment indépendant. Que l'on ne dise pas non plus qu'un Être infiniment puissant a la liberté de choisir plusieurs moyens dans l'exercice de sa puissan-

ce, ou de faire une chose, ou de ne la faire pas; car je repliquerois qu'un Etre infiniment bon, infiniment sage, se détermine nécessairement pour le meilleur moyen dans l'exécution de ce qu'il doit faire; & que lorsqu'une chose n'existe point, il se détermine nécessairement à produire cette chose, s'il est meilleur qu'elle existe; ou à la laisser dans le néant, s'il est meilleur qu'elle n'existe pas.

Poursuivons.

Lorsque l'Univers étoit encore dans le néant, l'Univers n'avoit rien en soi qui déterminât Dieu d'une maniere absolue à lui donner l'existence. Il faut donc considérer le *pouvoir* dont il s'agit ici, du côté de l'agent, & non du côté de l'objet.

Dieu a résolu de toute éternité de créer le monde *tel qu'il est*; les *Decrets* de Dieu sont invariables; donc Dieu n'avoit pas le pouvoir de ne pas créer le monde; & cependant on ne peut nier qu'il ne fût parfaitement libre en le créant: par conséquent l'*Indifférence de contradiction* n'est point de l'essence de la *liberté*.

Que l'on ne dise pas que Dieu ayant été libre de faire ou de ne pas faire ce *Décret*, il s'ensuit qu'il pouvoit fort bien se dispenser de créer le Monde, qui est l'effet de ce *Décret*. Car si l'on ne peut supposer un instant qui ait précédé ce *Décret*, on ne peut supposer un instant où Dieu ait eu le *Pouvoir* en question, l'existence de ce *Décret* anéantissant nécessairement ce *Pouvoir* dans un Etre immuable: or la supposition d'un instant détruiroit l'éternité du *Décret*, l'immutabilité de Dieu, & par conséquent Dieu lui-même.

Faisant abstraction du *Décret* par lequel Dieu s'est déterminé à créer le monde, ce *pouvoir* de le créer ou de ne le pas créer n'a pu se trouver en

lui. Un tel *pouvoir* considéré du côté de l'agent est toujours l'effet de son ignorance ; imperfection qui ne peut se trouver que dans la créature. Si *Jean* a le pouvoir de faire ou de ne pas faire telle action, c'est qu'il ignore ce qui lui est plus avantageux dans cette occasion, d'agir ou de ne pas agir. Que l'ignorance de *Jean* se dissipe, le parti qu'il découvrira être le plus à son avantage sera celui qu'il suivra infailliblement, sans conserver le moindre pouvoir réel pour son opposé. Combien à plus forte raison Dieu, dont les connoissances sont sans bornes, suivra-t-il toujours infailliblement dans ses productions la régle que lui prescrivent ses perfections infinies.

La *liberté* de Dieu cesseroit d'être infiniment parfaite, si, pour agir, il devoit examiner les objets de son action, choisir celui qui lui plaît le plus, sans qu'aucun motif le déterminât nécessairement à ce choix, & si après avoir choisi, il lui restoit encore le moindre pouvoir de changer de résolution. Car, sans parler de l'incompatibilité d'une telle *liberté* en lui, avec ses *Décrets éternels* & son immutabilité, cet examen supposeroit en Dieu un défaut de connoissance suffisante ; ce choix, sans aucun *motif déterminant*, seroit plutôt l'effet d'un destin aveugle que d'un Être infiniment sage ; & ce pouvoir de révoquer son choix, ou seroit chimérique, ou, s'il étoit réel, marqueroit que l'Intelligence infiniment parfaite pourroit rejetter un bon projet, pour en suivre un qui ne le seroit pas.

Il résulte de ce que je viens de dire que Dieu, en vertu d'un *Décret* aussi éternel que lui, ne pouvoit ne pas créer le monde, ni ne pas le créer *tel qu'il est* : il résulte encore que le monde *tel qu'il est*, est *le meilleur des mondes possibles*, parce qu'il est l'effet d'une cause infiniment parfaite. Le *mal*

qui existe dans le monde est donc l'effet des limites naturelles de la Création : & cet effet étoit nécessaire, parce que l'Univers ne pouvoit être aussi bon que la *cause* : il ne pouvoit être aussi parfait que l'*Être existant par soi* (1).

Si ce que tu dis est vrai, interrompit *Pere Jean*, voilà l'origine du mal, tant *physique* que *moral*, toute trouvée ; mais il s'ensuivroit que ce *mal* seroit nécessaire ; & que les hommes ne seroient injustes & méchans, que parce que leur injustice & leur méchanceté seroient des effets des limites naturelles de la Création.

Si le *Révérendissime* se donne la peine d'écouter un moment, repris-je, il verra que quoiqu'il fût de la nature de l'homme d'être imparfait, il est de sa nature aussi d'être meilleur qu'il n'est. La nature de l'homme est comprise dans les limites de la Création : il est vrai ; mais l'homme ne laisse pas pour cela d'être *libre* dans ce qu'il fait. Ce n'est donc pas justement à cause de l'effet de ces limi-

(1) Si du plan général du monde, qui est très-bien ordonné & très-utile, il en résulte quelques inconvénients, c'est qu'ils se sont rencontrés à la suite de l'ouvrage, sans qu'ils ayent été dans le dessein primitif & dans le but de la Providence. Par exemple, quand la Nature a formé le corps humain, l'excellence & l'utilité de l'ouvrage demandoit que la tête fût composée d'un tissu d'ossements minces & déliés ; mais par-là il en résultoit l'incommodité de ne pouvoir résister aux coups. Il en est de même de la vertu : l'action directe de la nature y tend & la fait naître, mais par une espece de concomitance, elle a produit par contre-coup les vices.

CHRYSIP. *de Provident.* in Aulugel. *Lib* V. *Chap.* III.

tes, s'il n'est point toujours aussi bon qu'il devroit l'être, s'il ne fait pas tout le bien qu'il devroit faire; mais avant d'aller plus loin, disons un mot de la liberté de l'homme.

J'ai démontré que la liberté de Dieu ne consiste point dans le choix d'*agir* ou de *ne pas agir* : or la liberté de l'homme est de même nature que celle de Dieu. L'homme est toujours déterminé à agir d'une certaine façon; il n'y a de différence entre la liberté de Dieu & celle de l'homme, qu'en ce que la premiere s'exerce constamment sur le *meilleur*, & que celle de l'homme s'exerce sur tout ce qu'il prend pour le *meilleur*; mais, soit que l'homme exerce sa liberté sur le *bien réel* ou sur le *bien apparent*, il ne laisse pas d'être *libre*, puisque dans l'un & l'autre cas il *fait ce qui lui plaît* : *faire ce qu'il nous plaît* est un acte de liberté. Voilà quelle est la liberté de l'homme.

Puisque la liberté de l'homme consiste en ce qu'il *fait ce qu'il lui plaît*, il s'ensuit qu'il peut être regardé à juste titre comme l'auteur de ses actions, quoiqu'il ne soit point celui des principes de ses déterminations : en agissant, il use avec *plaisir*, avec *connoissance* du *pouvoir d'agir*, & ses actions peuvent lui être imputées *en partie*, comme à la cause immédiate qui les produit. Voici comment.

Les déterminations de chaque être ont leurs avantages & leurs inconvéniens; une maniere d'*être* exclud une autre maniere d'*être*, une propriété suppose une autre propriété; un arrangement, un autre arrangement; une force n'est pas une autre force, ni un dégré un autre dégré. Dieu a vu la combinaison de tout cela, & l'univers est la solution d'un problême digne de sa sagesse infinie. En un mot, Dieu agit par les causes secondes; il

a voulu que ces causes produisissent leurs effets, & que ces effets devinssent causes à leur tour. Rien n'est plus vrai que cela, & je ne suis pas le premier qui l'ai dit.

Or, comme Dieu donne aux hommes des sens & une raison pour connoître la nature des causes secondes qui les environnent, leurs rapports, leurs effets, les rapports & les effets de ceux-ci à leur tour, &c. l'on peut dire que c'est sur la *connoissance de l'ordre établi dans ces causes, & dans tout ce qui en dépend*, que doit être en partie fondée la prudence de chaque Individu humain, ainsi que les différentes vertus qui peuvent le conduire au bonheur le plus parfait dont il est susceptible en ce monde.

Par exemple :

Nous connoissons que le feu brûle & que le froid glace ; cette connoissance nous porte à éviter leurs effets naturels, & à chercher dans leur usage combiné un moyen propre à nous mettre à l'abri de leurs impressions nuisibles, ou trop sensibles.

Nous connoissons qu'une diete outrée nous exténue, que l'intempérance nous rend malade ; cette connoissance nous porte à prendre justement la nourriture nécessaire pour nous conserver les forces & la santé.

Nous savons que la brutalité, la rigueur, la violence, nous attirent des ennemis ; cette expérience nous avertit d'être doux, humains, généreux, afin de vivre en paix, & d'acquérir l'amour & l'estime de tout le monde.

Nous savons qu'en violant les loix établies parmi les hommes, nous courons risque d'être punis ; cette connoissance nous porte à observer ces loix ; parce que la satisfaction qu'apporte une telle observation est préferable au châtiment qui suit leur

violation, à la crainte même qui accompagne ordinairement cette violation.

Mais la fougue du tempérament, le défaut d'éducation, l'habitude, le préjugé, &c. concourent tous les jours à faire que *Pierre* juge faussement des causes & de leurs effets, & par conséquent à le rendre malheureux ou méchant, tandis que *Paul*, qui est né d'un tempérament modéré, qui a eu une excellente éducation, de bons exemples à imiter, juge plus clairement des causes & de leurs effets, & devient plus heureux ou moins méchant que *Pierre*. D'où vient donc la différence des affections de *Pierre* & de *Paul*? . . . Elle vient de différentes circonstances qui ne dépendent originairement, ni du fait de *Pierre*, ni de celui de *Paul*; mais qui dérivent d'un enchaînement de causes & d'effets; & cet enchaînement tient au Système général. Mais *Pierre* & *Paul* n'en sont pas moins librement ce qu'ils sont.

Il résulte non seulement de ce que je viens de dire, que l'effet des limites naturelles de la Création rend l'homme imparfait; que les circonstances où il se trouve le rendent plus ou moins heureux ou malheureux (1); mais il résulte encore que le bien ou le mal que l'homme fait, que le bonheur ou le malheur qu'il éprouve doivent lui être imputés, en raison du pouvoir qu'il aura eu de prévenir, d'éviter, de rompre ou d'affoiblir *à temps*, le concours de circonstances qui le déterminent. Car le tempérament, le défaut d'éducation, l'habitude, les préjugés, &c. de même que les limites naturelles de la Création, ne *necessitent* point *Pierre* à être plus mauvais ou plus malheu-

(1) L'on se souviendra qu'il ne s'agit ici que du bien & du mal considérés dans le moral.

reux que *Paul* ; mais ces choses concourent seulement à le rendre *tel*, c'est-à-dire, à faire naître des circonstances suffisantes pour le *nécessiter* à être *tel*. La liberté que chaque homme raisonnable a toujours de réfléchir *plus ou moins*, avant que les causes ou les motifs de sa détermination deviennent irrésistibles, ne dépend pas moins de l'enchaînement de causes & d'effets dont j'ai parlé tout-à-l'heure, & ne tient pas moins au système général, que les circonstances susdites. Il faut distinguer deux choses en l'homme : sa *nature* en général, & la *nature* des causes éloignées & des causes prochaines des déterminations de chaque individu humain. C'est souvent par le peu de connoissances que l'on a de ces choses, ou par le peu d'attention que l'on y fait, que l'on définit mal la liberté de l'homme, & que l'on juge encore plus mal des principes & de la moralité de ses actions....

Je veux devenir sorcier si je t'entends, interrompit *Pere Jean*. Si cela est, repris-je, je vais tâcher de me faire comprendre par quelque comparaison. Quoique cette méthode soit peu propre à donner une idée nette & distincte de ce que l'on veut démontrer, elle ne laisse pas d'être d'un grand secours à un homme qui n'a pas la faculté de s'énoncer avec toute la clarté possible, & de mettre un auditeur sur la voie de concevoir ce qu'on lui dit.

Si l'on suppose qu'il y ait un fleuve qui coule d'un bout de la terre à l'autre, que tous les hommes doivent passer ce fleuve, & qu'il y ait pour cet effet des ponts plus ou moins dangereux, établis de distance en distance, je dis 1°. que la chûte & la mort de ceux qui se noient dans ce fleuve en le passant, ne peuvent jamais être imputées à Dieu, parce que le passage de ce fleuve sur de tels ponts entroit dans le systême général ; parce que

cette chûte n'est en elle-même qu'un effet des loix de la gravité des corps vers un centre; loix établies dès le commencement, & tenant à la constitution du seul univers possible, dont l'existence étoit nécessaire; parce que cette mort n'est en elle-même que l'effet d'une autre loi établie aussi dès le commencement, qui est celle dont il résulte qu'une suppression totale de la respiration chez l'homme lui cause la mort. Je dis 2°. que cette chûte & cette mort ne doivent pas toujours être imputées à ceux qui se noient; & que lorsque cette imputation a lieu, elle a ses dégrés. Voici comment.

Si les ponts établis pour passer ce fleuve sont tous originairement défectueux, ou percés en différens endroits, il sera de l'intérêt de tous les hommes de n'entreprendre ce passage qu'en plein jour, & non la nuit: quels que soient les motifs qui les poussent à passer pendant les ténebres, la conservation de leur vie doit l'emporter sur-tout. Mais si les motifs qui poussent tous les hommes à passer pendant les ténebres l'emportent chez quelques-uns, & qu'ils se noyent, leur mort leur sera imputée; non point parce qu'en passant ils n'auront fait que suivre ce qui leur paroissoit actuellement le *meilleur*, mais parce qu'ils auront fait choix de ce prétendu-*meilleur*, dans le temps que le sentiment intérieur que tout homme raisonnable a en soi étoit assez puissant pour leur faire appercevoir le rapport du risque qu'ils couroient à passer le fleuve pendant les ténebres, au risque de le passer en plein jour; ou plutôt, leur mort leur sera imputée, parce qu'antérieurement à tout cela, ils n'auront pas suffisamment usé du pouvoir qu'ils auront eu de se rendre capables de juger de ces rapports.

J'ai dit que la mort de ces hommes qui se noient leur seroit imputée plus ou moins, ou point du tout.

Par exemple :

Ceux qui auront connu ou qui auront été dans le cas de connoître quelques ponts moins mauvais, moins dangereux que ceux qu'ils auront choisis par préférence, seront plus coupables de leur mort que ceux qui n'auront point eu cette connoissance, ou qui auront manqué des moyens de l'acquérir.

Ceux qui auront su ou pu savoir que presque tous ceux qui avoient passé le fleuve pendant les ténebres étoient péris, & qu'aucun de ceux qui l'avoient passé pendant le jour n'avoit eu ce malheur, seront plus coupables de leur mort que ceux qui, n'ayant eu ni pu avoir cette connoissance, auront cru qu'il pouvoit en périr quelques-uns pendant le jour, quoiqu'il en pérît davantage pendant la nuit.

Ceux qui auront su ou pu savoir qu'en sachant nager, l'on pouvoit souvent éviter la mort après être tombé dans le fleuve, & qui auront négligé d'apprendre à nager, le pouvant faire, seront plus coupables de leur mort que ceux qui n'auront connu ni pu connoître ce moyen de se conserver la vie, & qui n'auront point été à même de l'apprendre, &c.

Ces circonstances, & mille autres semblables, aggravent donc ou diminuent l'imputation que l'on peut faire à ces hommes de leur mort ; cette imputation s'anéantit même entiérement à l'égard de quelques-uns, si le choix du pont, du moment de leur passage, les connoissances & les moyens de passer sûrement leur ont manqué. Et s'il est absurde de conclure que tous les hommes qui se noient, en ce cas, sont *homicides* d'eux-mêmes,

il l'eſt bien davantage de ſoutenir que tous les hommes en général ſoient tels. Tout ce que l'on peut dire, eſt que tous les hommes ayant un fleuve à paſſer, il eſt du pouvoir de la plupart de le paſſer heureuſement, & de néceſſité que le reſte, tels que les aveugles, ſans ſecours & ſans conducteur, s'y noient; que ſi dans le plus grand nombre, quelques-uns n'uſent pas de ce pouvoir & périſſent, ceux-là ſont plus ou moins coupables de leur mort, tandis que ces derniers ne le peuvent être de la leur.

Le pont dont je viens de parler eſt le *cours* de la vie humaine, *conſidéré* dans les *circonſtances* où chaque homme ſe trouve naturellement; & le *mal* qu'il fait eſt le fleuve où il eſt tombé. Et comme (à la réſerve d'un petit nombre) tout homme eſt plus ou moins le maître de prévoir, d'éviter, de varier, de modifier les effets de ces *circonſtances*, ou de s'y abandonner, tout homme eſt auſſi cenſé plus ou moins coupable du *mal* qu'il fait. Mais comme il y a des hommes auſſi bons que la nature humaine le comporte, & qu'il y en a qui, par défaut de connoiſſances & de moyens néceſſaires, font le *mal* malgré eux, ou plutôt ſans ſavoir & ſans pouvoir ſavoir ce qu'ils font, l'on ne peut dire que les hommes ſoient généralement méchans; mais l'on doit dire qu'en général il eſt de la nature de l'homme d'aimer le *bien*; & que s'il y a des hommes véritablement méchans, ce n'eſt que par le mauvais uſage qu'ils font de leur volonté lorſqu'il s'agit de choiſir & de ſe déterminer; ou ſi l'on veut, ce n'eſt que dans *le peu d'attention* qu'ils ont d'affoiblir à temps les raiſons qui peuvent les porter au mal par la ſuite; dans *le peu de ſoin* qu'ils prennent d'étudier les principes de leurs actions, & d'acquérir la faculté de ſe déterminer dans tous

les cas moraux sur des *raisons distinctes*.

Il est aisé de concevoir par tout ce que je viens de dire, que mon cher *Compere* se trompe grandement lorsqu'il prétend que le *mal* qui existe dans l'Univers provient d'un mauvais principe, ou plutôt que tout est mal, & que tous les hommes sont des scélérats : son amour-propre ne se trouveroit-il pas blessé par une assertion si téméraire ? Mon *Compere* ignoreroit-il qu'il a soutenu tant de fois que l'homme apporte en naissant les germes de la justice & de l'équité au fond de son ame ? qu'il n'y avoit que la multitude & la variété des connoissances qu'il acquéroit, qui étouffoient ce germe ? ...

Je t'ai dit aussi, interrompit le *Compere*, qu'il ne falloit point s'étonner de me voir nier dans un temps ce que j'avois affirmé dans un autre ; & que ce qui paroissoit une contradiction en moi étoit une marque d'un nouveau dégré de connoissance que j'avois acquis.

Je me souviens de cela, repris-je ; mais je n'aurois jamais cru que mon *Compere* en fût venu au point de rejetter les principes de la Morale, ou plutôt de nier la réalité de la Morale même ; car c'est en venir là que de prétendre que *tout est mal* dans le monde, & que tous les hommes sont méchans de leur nature. Mais qui ne voit que cette opinion est d'une absurdité insoutenable ? Pour la détruire de fond en comble, il n'y a qu'à consulter la raison & la conscience (1). Rien ne démontre mieux qu'elles, que nous avons des de-

---

(1) Pour prouver le Principe le plus universel des Loix de la Nature, dit un sçavant homme *, il n'y a

* M. MERIAN.

voirs à remplir, & pour cet effet des régles à suivre. Il y a une raison commune qui prend connoissance de nos actions : il est des devoirs com-

---

qu'à remarquer le point de réunion où aboutissent toutes nos actions, tous nos penchans, & tous nos desirs. C'est incontestablement au bonheur, ou à la perfection de notre Etre. Là tendent généralement le crime & la vertu : le dernier des scélérats se propose ce but, comme le plus honnête homme ; la différence n'est que dans le succès, qui dépend du choix des moyens. Si le premier se trompe & se perd, c'est qu'il prend le faux bien pour le bien véritable, & l'apparence de la perfection pour la perfection elle même.

» *Donnez-vous, & aux autres hommes, toute la perfection qui est en votre pouvoir*, c'est là premiere des loix, la maxime fondamentale du Code naturel, & d'où dérivent tous nos devoirs envers Dieu, envers le Prochain, envers nous-mêmes.

» On peut encore prouver ce principe par la nature de la liberté humaine. Un Etre libre ne peut se déterminer que sur des motifs, & ces motifs sont une perfection qu'il voit, ou qu'il croit voir dans l'objet qu'il choisit. L'obligation n'est qu'une nécessité morale d'agir selon les meilleurs motifs. Ainsi tout Etre libre est obligé de rédiger sa conduite à la plus grande perfection de l'Univers, qui est de tous les motifs le plus noble & le plus excellent.

» Enfin cette loi s'accorde avec la volonté divine, & avec le but de la création. La Suprême Intelligence ne fait que ce qu'il y a de mieux à faire, & se propose toujours pour fin la plus grande perfection de son ouvrage ; ce qui prouve très-manifestement qu'elle aime que les intelligences créées se conforment à ses vues, & concourent à l'exécution de ce plan si magnifique. Cette obligation est d'autant plus pressante, qu'elle n'est pas fondée sur un pouvoir arbitraire, ni sur le droit de propriété, mais sur une sagesse qui ne s'écarte jamais des regles éternelles de la perfection, & qui, sans nous enchaîner par une crainte physique, ne veut que nous obliger d'une maniere

muns, & les maximes qui exposent ces devoirs sont les Loix naturelles.

---

assortie à notre nature; car les peines mêmes & les recompenses, qui sont la sanction de la Loi naturelle, ne sont que des motifs.

Les préceptes universels de la morale pratique, en tant qu'ils se bornent à régler les sentiments & les affections de notre ame, sont de la certitude la plus complette & la plus convaincante. Telles sont ces maximes : *aimez la vertu : soumettez vos passions à l'empire de la raison*, & les autres qui leur ressemblent.

Il n'en est pas de même de ces préceptes particuliers qui supposent un cas donné, & se rapportent aux diverses circonstances où nous nous trouvons; circonstances souvent très compliquées, & que le moindre incident varie. Ici la certitude décroît; & à mesure que les circonstances se divisent & se subdivisent, elle descend par toute l'échelle des probabilités.

Dans ces sortes de rencontres, on ne peut régler sa conduite sur un principe infaillible. On a rarement le pouvoir, & encore moins le loisir d'entrer dans de longues discussions, & d'aller jusqu'aux premieres sources de ses devoirs. Ce seroit négliger nos devoirs mêmes, que de raisonner & de démontrer lorqu'il faut agir.

» Quel est donc ici notre guide? C'est la conscience; c'est ce sens interne, ce goût spirituel qui nous donne une vue immédiate de la vérité morale, & nous met du premier coup au terme où la raison ne se traîne que par des gradations lentes. C'est ici l'*assentiment du cœur*, comme la *conviction* est l'*assentiment* de l'esprit, & il ne faut pas croire qu'il soit vague & indéterminé. Il opere selon des principes invariables que l'usage nous a rendus familiers, & qui se sont convertis, pour ainsi dire, en notre substance; sans cet *assentiment*, la science des mœurs n'est qu'une science morte, une stérile théorie. C'est lui qui fait germer & fructifier les semences de la vertu; c'est de cette source vive que l'on voit émaner toutes les belles & toutes les grandes actions.

CHAPITRE XLII.

Suite de mon Discours au Compere.

J'AI dit que l'homme avoit naturellement la faculté de distinguer & d'affoiblir *à temps* les raisons qui peuvent le porter au *mal*. Cela étant, qui peut douter que la bonne éducation ne pefectionne cette faculté, & que la mauvaise ne la détériore? Bonne éducation corrige le tempérament, les préjugés, & éclaircit l'entendement. La bonne éducation est un surcroît de moyens donné aux hommes pour faire le *bien*. Dieu ne nous demande rien au-delà de la somme & de la valeur de ces moyens; mais il en exige absolument l'emploi. Nous serons jugés sur ce que nous aurons fait & dû faire, & non pas sur ce que nous n'aurons pu faire.

Puisque la bonne éducation éclaircit l'entendement, qu'elle corrige les mauvaises affections, & qu'il y a différents dégrés de bonne éducation, il est avantageux aux hommes de connoître le plus parfait de ces dégrés, & par conséquent de le chercher. Comme toutes les loix humaines, tous les systêmes de Morale que nous avons, que nous formons, contiennent une infinité d'imperfections, voyons si les *Livres saints* ne sont point la source où l'on puisse puiser le meilleur genre d'éducation.

Aucune Histoire, aucun systême de morale ne nous donne une idée plus parfaite plus sublime de la Divinité, que l'*Ecriture*. Tout ce qu'elle contient nous peint la puissance, la majesté, l'intel-

ligence, la bonté, la justice de l'Être Suprême, son amour pour les créatures, la dignité, la grandeur & la perfection de ses ouvrages. Elle nous donne une idée claire & distincte de nos devoirs, & des regles que nous avons à suivre pour les remplir. Elle fait plus, elle nous fournit tous les motifs & les moyens possibles pour nous porter au *bien*. C'est une source de lumieres, de secours & de consolations. Tous les vices y sont peints dans leur laideur, toutes les vertus dans leur beauté. Rien ne peut mieux faire le bonheur d'un homme de bien que la foi en ce qu'elle annonce, que la pratique de ce qu'elle prescrit. Eh! qui peut faire supporter les infirmités, les infortunes avec plus de courage & de résignation, que la croyance en un Dieu rémunérateur, que la perspective consolante d'un bonheur infini? Quel motif plus pressant pour nous porter à la perfection, que la certitude de plaire à ce Dieu juste & bon, si nous faisons le bien, & celle d'une punition certaine, si nous faisons le mal? Punition juste, & dont nous ne devons pas nous plaindre, parce qu'elle est une suite naturelle du crime, & que le crime est une action à laquelle nous nous déterminons volontairement (1). Les *Livres saints* contiennent donc le meilleur genre d'éducation.

---

(1) que l'on ne dise pas que la certitude des peines & des récompenses après cette vie n'est point démontrée; car l'on pourroit répondre qu'elle l'est même mathématiquement; & que quand elle ne le seroit pas, il suffit que ces peines & ces récompenses soient possibles, pour qu'elles deviennent un des plus puissants motifs de nos déterminations au *Bien*.

Quùm ergo hæc sit conditio futurorum, dit ARNOBE,

Si ces *Livres* sont dans une espece d'avilissement aux yeux des Philosophes du siecle, ou plutôt, si la Religion Chrétienne est décriée, est attaquée

---

ut teneri & comprehendi nullius possint anticipationis attactu, nonne purior ratio est ex duobus incertis, & in ambigua expectatione pendentibus, id potius credere, quod aliquas spes ferat, quam omnino quod nullas? In illo enim periculi nihil est, si quod dicitur imminere, cassum fiat & vacuum: in hoc damnum est maximum, id est salutis amissio, si quum tempus advenerit, aperiatur non fuisse mendacium. Advers. Gentes, Lib II. *pag.* 44, *Edit. Lugd. Bat.* 1651.

» L'avenir étant de telle nature, qu'on ne sçauroit en percer l'obscurité, ni s'en saisir, pour ainsi dire, par aucune connoissance anticipée, le bon sens le plus pur ne veut-il pas que de deux choses également incertaines, on croit plutôt celle qui fait espérer quelque bien, que celle qui n'en fait espérer aucun? En effet, quand même le mal dont on nous menace se trouveroit sans effet, on ne risque rien: au lieu que l'on s'expose à un très-grand danger, c'est-à-dire, au hasard de se perdre, si dans le temps marqué on vient à être convaincu par une triste expérience, qu'on n'avoit pas voulu nous alarmer sans sujet «.

C'est sur ce raisonnement d'*Arnobe* que *M. Paschal* a fondé le fameux argument qui se trouve au *Liv.* VII. de ses *Pensées*, & dont voici la substance dans ce passage de *Locke*.

» Les récompenses & les peines d'une autre vie, que Dieu a établies pour donner plus de force à ses Loix, sont d'une assez grande importance pour déterminer notre choix, contre tous les biens ou tous les maux de cette vie, lors même qu'on ne considere le bonheur ou le malheur à venir que comme possible; de quoi personne ne peut douter. Quiconque, dis-je, conviendra qu'un bonheur excellent & infini est une suite possible de la bonne vie qu'on aura menée sur la terre, & un état opposé de

de toutes parts, ce n'est point que cette Religion soit en elle-même ridicule & nuisible, ce n'est point qu'elle ne soit utile & respectable; mais c'est

---

la récompense possible d'une conduite déréglée; un tel homme doit nécessairement avouer qu'il juge très mal, s'il ne conclut pas de-là qu'une bonne vie jointe à l'espérance d'une éternelle félicité qui peut arriver, est préférable à une mauvaise vie, accompagnée de la crainte d'une misere affreuse, dans laquelle il est fort possible que le Méchant se trouve un jour enveloppé, ou pour le moins, de l'épouvantable & incertaine espérance d'être annihilé. Tout cela est de la derniere évidence, supposé même que les gens de bien n'eussent que des maux à essuyer dans ce monde, & que les méchans y jouissent d'une perpétuelle félicité; ce qui pour l'ordinaire prend un tour si opposé, que les méchans n'ont pas grand sujet de se glorifier de la différence de leur état, par rapport même aux biens dont ils jouissent actuellement: ou plutôt qu'à bien considérer toutes choses, ils sont, à mon avis, les plus mal partagés, même dans cette vie. Mais lorsqu'on met en balance un bonheur infini avec une infinie misere, si le pis qui puisse arriver à l'homme de bien, supposé qu'il se trompe, est le plus grand avantage que le méchant puisse obtenir, au cas qu'il vienne à rencontrer juste; qui est l'homme qui veut en courir le hasard, s'il n'a tout-à-fait perdu l'esprit? Qui pourroit, dis-je, être assez fou pour résoudre en soi-même de s'exposer à un danger possible d'être infiniment malheureux, en sorte qu'il n'y ait rien à gagner pour lui que le pur néant, s'il vient à échapper à ce danger? L'homme de bien, au contraire, hasarde le néant contre un bonheur infini dont il doit jouir au cas que le succès suive son attente. Si son espérance se trouve bien fondée, il est éternellement heureux; & s'il se trompe, il n'est pas malheureux; il ne sent rien. D'un autre côté, si le méchant a raison, il n'est pas heureux; & s'il se trompe, il est infiniment misérable. N'est-ce pas un des plus

que la plupart de ceux qui la professent ont de tout temps été fourbes; cruels & sanguinaires; c'est qu'ils ont altéré la pureté de la Religion, & l'ont déshonorée.

Si les Chrétiens avoient connu véritablement l'esprit de cette Religion auguste, chacun d'eux se seroit plus appliqué à pratiquer ce que l'*Ecriture* enseigne, qu'à y chercher ce qu'elle ne contient pas, qu'à expliquer ce qu'il ne comprenoit pas, qu'à forcer les autres à recevoir ses visions.

L'ambition du Chrétien se seroit bornée à la charité envers ses semblables, qui n'étoient pas Chrétiens. Il auroit dit à un Payen: *Mon Frere, il est possible que tu sois heureux*; *mais il est certain que tu ne peux atteindre à un bonheur parfait qu'en embrassant le Christianisme*; il auroit établi ses preuves sur les Faits, & ces Faits n'auroient consisté que dans la vie pure & exemplaire des Chrétiens. Si le Payen avoit témoigné quelque envie de posséder un tel bonheur, il lui auroit alors fait connoître qu'il *n'y a qu'un Dieu*; *que ce Dieu est jus-*

---

visibles déréglements d'esprit où les hommes puissent tomber, que de ne pas voir du premier coup d'œil quel parti doit être préféré dans cette rencontre? LOCKE, *Essai Philosop. Chap.* XXI. §. 70. de la seconde Edit. de M. de *Coste*.

Si non content de ce passage, le Lecteur desire en voir d'autres sur ce point, il pourra consulter la *Pneumatologie de* LE CLERC, *Chap.* IX. §. II. & *suiv.* — LA BRUYERE, *Caracteres & Mœurs* de ce Siecle, là où il traite des esprits forts. — *L'ébauche de la Religion naturelle par* WOLLASTON, sur la fin de l'Ouvrage —— BAYLE, Art. *Pascal. R.* I. — item GROTIUS, *de Jure Belli & Pacis, Lib.* II. *Cap.* XXIV. §. 5. — PUFFENDORF, *de Jure Nat. & Gent. Lib.* I. *Cap.* III. §. 7.

te, bon & tout-puissant; qu'en vertu de sa toute-puissance, il a créé le Ciel & la Terre; qu'en vertu de sa justice, il aime l'Ordre; qu'en vertu de sa bonté, il aime notre bonheur, & que pour que nous puissions parvenir au plus haut dégré du bonheur, il avoit révélé des motifs qui nous y portent & des moyens qui nous y conduisent, & que la révélation de ces motifs & de ces moyens étoit contenue dans l'Ecriture. Si ces raisons n'avoient pu porter le Payen à embrasser le Christianisme, le Chrétien auroit dit au Payen : *Mon Frere, puisque tu ne veux pas être Chrétien, sois mon Ami comme je suis le tien. Que la différence de nos opinions n'altere jamais entre nous l'obligation des devoirs que tous les hommes se doivent réciproquement. Si tu es malade, si tu es pauvre, si tu as besoin de conseil dans tes affaires, parle, tu me trouveras toujours disposé à te rendre tous les services que je pourrai.* Un Chrétien voyant un autre Chrétien agir dans les principes différens de l'esprit de la Religion, auroit pris un temps dicté par sa prudence, & lui auroit dit avec douceur : *Mon Frere, Dieu, notre Pere commun, nous a donné l'Evangile pour éclairer notre entendement, pour nous rendre maîtres de nos affections, pour ne laisser à notre volonté que des desirs légitimes; mais vous vous refusez à la Lumiere qui vous a été donnée, vous vous livrez à vos affections, vous desirez, vous faites votre malheur, vous allez faire celui des autres, en troublant l'Ordre & la Paix. Rentrez en vous-même; soyez chaste, sobre, humain, désintéressé, généreux, bienfaisant, pacifique, & vous trouverez un bonheur réel; vous ferez celui des autres.* Si cet homme n'eût point voulu écouter des conseils si raisonnables, le Chrétien lui auroit fait le même compliment qu'au Payen, & l'auroit laissé tranquille.

Mais par un malheur déplorable, les Chrétiens n'ont point agi, & n'agiront, je crois, jamais de la sorte. Au lieu de trouver dans les *Livres saints* la source de la charité, de la paix & de l'union ; ils y ont cherché celle de la haine & de la discorde ; au lieu de professer la Religion telle que Dieu la leur avoit donnée, telle que Jesus-Christ l'avoit enseignée, ils en ont altéré la pureté, ils l'ont rendue méconnoissable ; chaque Secte y a ajouté, substitué ou retranché, selon ses caprices ou ses intérêts. Ceux dont le devoir étoit d'enseigner au Peuple une Morale pure & simple, ou lui ont enseigné des absurdités abstraites, ou ils l'ont occupé de divisions, de querelles nées du sein de l'ignorance, de l'orgueil, de l'inquiétude & de l'oisiveté ; ou ils ont recherché les honneurs & les richesses, & se sont abandonnés à une mollesse honteuse, à des débauches infâmes, & les Esprits-forts ont dit : *Ces gens-là ne prêchent point une Doctrine raisonnable : leurs propos, leurs mœurs, leurs actions, tout annonce en eux qu'ils ne sont rien moins que ce qu'ils disent être ; les hommes qu'ils instruisent sont ignorans & méchans ; il en est de même dans toutes les Religions de la Terre : donc il n'y a aucune Religion qui soit l'ouvrage de Dieu ; donc la Religion n'est point nécessaire ; car si elle étoit nécessaire, Dieu en auroit donné une aux hommes ; on la connoîtroit aux mœurs, à la doctrine de ceux qui l'enseigneroient, & aux œuvres de ceux qui la professeroient.*

O Chrétiens ! quand serez-vous ce que vous devriez être ? O Ministres du Très-Haut, ou vous qui vous dites tels ! quand est-ce que vous serez doux, humbles, pacifiques comme Jesus-Christ a été ? Quand est-ce que vous n'abuserez plus de votre ministere, pour aveugler vos Freres, de

votre autorité pour les faire servir de marchepied à votre ambition, de jouet à vos caprices, d'instrument à votre haine? Quand est-ce que vous ressemblerez à Jesus-Christ, & vos ouailles à ses *Apôtres*?

O Philosophes du siécle! jusqu'à quand prendrez-vous l'ombre pour le corps? jusqu'à quand jugerez-vous de l'arbre par l'écorce?... Jusqu'à quand crierez-vous que les alimens les plus sains sont nuisibles, parce que la plûpart des hommes ruinent leur santé & abrégent leurs jours par leur usage?.... Ne savez-vous pas que si les Chrétiens sont méchans, cela ne vient point de la Religion, mais de l'abus qu'ils en font? Ne savez-vous pas que si la Religion est altérée, sa source ne l'est point? l'Ecriture est là; Dieu nous l'a donnée; & quoi qu'on en dise, elle n'est ni ne peut être corrompue. Si des hommes de mauvaise foi y ont ajouté quelques mots, si d'autres en ont retranché quelques paroles, ils n'ont point touché au fond; l'Ecriture est telle que Dieu a voulu qu'elle fût; la Doctrine qu'elle contient est en son entier; les motifs qui doivent nous porter à la perfection nous y sont présentés avec toute la clarté possible; les moyens qui doivent nous conduire à la félicité le sont de même; que demandons-nous davantage?

Ne soyons point Chrétiens, parce que *tels* ou *tels* le sont; mais soyons le, parce qu'il est raisonnable de l'être. Ne soyons pas Chrétiens de la maniere dont *tels* ou *tels* le font; mais soyons Chrétiens comme on doit l'être. Ouvrons l'Evangile: Jesus-Christ nous y parle dans les termes qu'il a parlé lorsqu'il étoit sur la terre; nous sommes doués de la raison, ainsi que les Apôtres & les Disciples qui l'écoutoient, nous le comprendrons

comme ils l'ont compris, nous ferons Chrétiens comme ils l'ont été. Apportons dans cette lecture toutes les bonnes dispositions possibles, la bonne foi, la bonne intention, le discernement, & chacun de nous y trouvera ce qui sera propre à le rendre vertueux, à le rendre heureux. Notre bonheur, notre perfection ont été le but de la mission de Jesus-Christ; l'objet de cette mission sera rempli en un Chrétien, toutes les fois qu'on le verra agir de la maniere dont l'Evangile l'enseigne.

Quant à notre Foi, qu'elle soit simple & raisonnable. Elle sera telle, si nous la bornons à *l'assentiment* que la raison donne au *moyen* & à la *fin évangélique*. Le mérite de la Foi ne consiste pas à *croire*, mais à *rechercher ce qu'il faut croire*. Il ne dépend pas de nous de voir *blanc* ce qui est *noir*; mais il dépend de nous de distinguer le *blanc* du *noir*....

Mais pour confirmer ce que j'avance, disons un mot des vertus d'un vrai Chrétien.

Un vrai Chrétien est humble : l'Evangile lui a appris qu'il n'est qu'un foible vermisseau qui rampe sur la Terre, & que tous les hommes sont ses freres & ses égaux; mais l'Evangile lui a appris en même temps qu'il est destiné à aimer, à servir Dieu; qu'il est capable de parvenir à une félicité éternelle & bienheureuse. De si glorieuses prérogatives relevent la dignité de son être, & font de son humilité un état mitoyen entre l'orgueil & la bassesse; un état qui n'excite ni la haine, ni le mépris. Il n'y a que l'Evangile qui apprenne à être humble ainsi.

Un vrai Chrétien est chaste : il ne séduit ni ne débauche la femme ou la fille de son prochain.

Il ſait que l'amitié, la fidélité, la confiance, ſont les nœuds les plus forts de la paix du mariage; que les époux qui vivent dans la méſintelligence, dans le déſordre, ſont peu propres à donner des ſujets vertueux à l'Etat; que les mauvais exemples des peres ont ſouvent rendu les enfants vicieux; que ceux-ci en ont rendu d'autres, ainſi à l'infini, tant un mal eſt fécond dans la production d'autres maux. Il ſait en outre qu'une fille une fois ſéduite eſt déshonorée; qu'une fille déshonorée eſt indigne de devenir la femme d'un honnête homme, peu diſpoſée à faire une épouſe fidele, & peu propre à élever des enfants dans la vertu. Il ſait enfin qu'une fille une fois ſéduite, ſe laiſſe facilement ſéduire une ſeconde fois; que de la ſéduction au libertinage il n'y a qu'un pas, & que le libertinage du ſexe eſt la cauſe d'une grande partie des maux qui régnent dans la ſociété.

Un vrai Chrétien eſt ſobre, parce qu'il ſait que la gourmandiſe abrége une vie qui n'appartient qu'à Dieu, à la patrie, à ſa famille; qu'elle irrite les deſirs, qu'elle multiplie les beſoins, qu'elle augmente la dépenſe, qu'elle cauſe la ruine de la fortune d'un homme; & qu'un homme une fois ruiné par la gourmandiſe, a le plus ſouvent recours à des moyens illicites, au crime même, pour ſatisfaire à cette paſſion. D'ailleurs, il ſait que la gourmandiſe & l'ivrognerie, en nous ruinant de corps & de biens, détériorent le ſentiment, abrutiſſent l'eſprit, & nous rendent peu propres & même incapables de remplir les devoirs de chrétien, de citoyen, de pere & d'ami. L'ivrognerie, ſur-tout, peut nous plonger dans les plus grands malheurs.

Un vrai chrétien eſt déſintéreſſé, généreux, humain, bienfaiſant, pacifique. Il eſt déſintéreſſé,

parce que dans tout ce qu'il fait il recherche autant les intérêts de son prochain que les siens propres. Il est généreux, parce qu'il ne fait rien qu'avec cette franchise cette droiture, cette grandeur d'ame qui caractérisent un parfait honnête homme. Il est humain, parce qu'il excuse les foiblesses, qu'il supporte les défauts de son prochain, qu'il compatit à ses peines, à sa misere, qu'il le soulage autant qu'il le peut. Il est bienfaisant, parce qu'il fait tout le bien qu'il lui est possible de faire, sans autre motif humain que la satisfaction de faire du bien. Il est pacifique, parce qu'il hait les haines, les animosités, les querelles, & tous les moyens qui les font naître; parce qu'il tâche de conserver l'union entre les hommes, & à éteindre la discorde par-tout où elle se trouve. Enfin le vrai Chrétien est le pere, le frere, l'ami de tous les hommes, & le meilleur citoyen d'un Etat.

Mais, dira-t-on, *un Athée peut être tout cela*..... Je n'entreprends point de discuter s'il est possible qu'un Athée puisse être tout cela: je dirai simplement qu'il manque à l'Athée les trois plus puissants motifs qui portent le Chrétien à être tel que je viens de le décrire; que l'Athée ne peut avoir tout au plus que quelques vertus morales, qu'il devra à son tempérament, à l'amour propre, à l'exemple, &c. Mais le vrai Chrétien reconnoît un Dieu, un Créateur, un Pere, auquel il doit tout ce qu'il est, tout ce qu'il possede; un Dieu juste, bon, bienfaisant. Or ce Chrétien pénétré d'amour, de respect & de reconnoissance, se conformera, autant qu'il le pourra, aux volontés d'un tel Maître. Le vrai Chrétien sait qu'il a une ame immortelle, à laquelle il est réservé une éternité bienheureuse, s'il fait le bien dans ce monde: or, l'amour qu'il a naturellement pour son

bonheur le porte à faire ses efforts pour y parvenir. Le vrai Chrétien sait qu'il sera puni, s'il ne se conforme pas à l'ordre, s'il refuse de faire le bien : or, la crainte des peines le portera à faire son possible pour les éviter.

Quels motifs plus puissants peuvent porter un homme à la perfection que l'amour de Dieu, que l'espoir d'une félicité infinie, que la crainte d'une réprobation éternelle ? Que sont le tempérament, l'éducation, l'habitude, en comparaison de trois motifs aussi puissants ? Quelle est la perfection de l'Athée au prix de celle du vrai Chrétien ? Quel est le nombre d'Athées vertueux, en comparaison de tous les vrais Chrétiens qui sont essentiellement tels ? Que peut-on attendre d'un Athée qui méconnoît Dieu, tandis que tout ce qui l'environne annonce son existence ?

O Athées audacieux & téméraires, que la rencontre d'un vermisseau a mille fois confondus, abandonnez une métaphysique insensée ; arrêtez-vous à la certitude des choses, & n'allez pas plus loin ! sachez distinguer en Dieu sa nature de ses attributs, que les faits vous annoncent : n'entreprenez point de pénétrer jusques dans cette nature : cessez de chercher la raison de la Raison même ; ne vous informez pas de ce que *faisoit l'Eternel avant qu'il créât, de quelle maniere il a tiré l'Univers du néant ; quelle est la nature de sa durée ; comment il apperçoit la succession* (1) : arrêtez-vous où la raison refuse de vous suivre ; apprenez que les preuves qui établissent la nécessité d'une premiere cause, ne sont point affoiblies par l'obscurité impénétrable qui environne l'essence de cette cause : contentez-vous de voir clairement que le monde est

(1) Traité de Psychol. Chap. LV.

successif, & qu'une progression infinie de causes est absurde : calculez, & vous apprendrez que chaque cause individuelle, ayant sa cause hors de soi, la *somme* de toutes ces causes, quelque infinie qu'on la suppose, a nécessairement sa cause hors de soi. Ecoutez dans les sentiments de l'admiration la plus vive cette voix majestueuse, qui répond à toutes les Intelligences : *Je suis celui qui suis*. Bornez-vous à apprendre de la contemplation des faits, que l'*Être existant par soi* est nécessairement puissant, sage & bon. Attendez de ses Attributs divins les sources intarissables de votre bonheur ; conformez-vous à l'ordre ; ouvrez les Livres Saints, vous y trouverez des motifs & des moyens qui vous porteront à vous conformer à l'ordre. Vous (1) apprendrez que cet ordre comporte que le sort qui vous attend dans l'autre vie, soit une

---

(1) Non-seulement des moyens ordinaires, mais encore extraordinaires ; tels sont les cantiques de louange & les actions de grace, hommages naturels que la Créature doit à son Créateur; telle est la Priere qui est destinée à rappeller aux hommes des besoins raisonnables (*) & le souvenir d'un Pere Commun, *Psych.* CCLIX.

(*) *Orandum est, ut sit mens sana in corpore sano.*
Fortem posce animam & mortis terrore carentem,
Qui spatium vitæ extremum inter munera ponat
Naturæ, qui ferre queat quoscunque labores,
Nesciat irrasci, cupiat nihil, & potiores
Herculis ærumnas credat, sævosque labores,
Et Venere, & cœnis, & plumis Sardanapali.

JUV. Sat. X.

ſuite naturelle du *bien* ou du *mal* que vous aurez fait dans celle-ci....

J'avois été juſqu'ici tellement occupé de la matiere que je traitois, que je n'avois pas pris garde à ce qui s'étoit paſſé autour de moi: mais lorſque je voulus faire une petite pauſe pour reprendre haleine, je m'apperçus que ſi la vérité ne fait pas toujours impreſſion ſur l'eſprit de ceux auxquels on la prêche, cela vient ſouvent de la réthorique du Prédicateur. *Pere Jean*, ennuyé de m'entendre, s'étoit enivré; *Vitulos* s'étoit endormi, & le *Compere* étoit diſparu: il ne reſtoit plus que *Diego*, qui me regardoit avec deux grands yeux & la bouche béante.



CHAPITRE XLIII.

Discours de Diego, *&c.*

MON camarade *Diego* voyant que je ne parlois plus, ouvrit la bouche à son tour, & parla en ces termes :

Quoique je n'aye rien compris au discours de mon cher ami *Jérôme*, je ne laisse point d'affirmer que ce discours contient des choses comparables à tout ce que j'ai entendu dire de plus admirable par défunt mon doux maître, l'illustre Prélat *Tongarini*, que Dieu absolve ainsi que nous, quand nous serons morts. L'*indifférence de contradiction*, sur-tout les *motifs déterminants*, les *ponts*, le *fleuve & ceux qui s'y noient*, les *aveugles sans secours*, l'*effet des circonstances*, *&c.* m'ont plu au souverain dégré ; & je ne sais par quelle fatalité le redoutable *Pere Jean* s'est amusé à boire, au lieu d'écouter. Je ne sais pour quelle raison son confrere *Vitulos* s'est endormi plutôt que de veiller ; & j'ignore pourquoi mon cher maître s'est enfui plutôt que de demeurer.

L'intrépide *Pere Jean* ne devoit-il pas savoir que si c'est un *péché mortel* de se souler, c'en est au moins *deux*, si cela arrive quand on entend prêcher? » Comme la trop grande abondance de » pluie dissout la terre, la rend boueuse, la met » hors d'état de recevoir aucune culture, *dit le* » *grand saint Augustin* (1) ; de même, lorsque no-

(1) *Corpora nostra terrena sunt : quomodo pluvia nimium*

» tre corps eſt inondé ou trempé par le vin, il de-
» vient incapable de recevoir aucune ſemence ſpi-
» rituelle, & de produire aucun fruit pour la
» nourriture de l'ame. Si les hommes ne ſouhai-
» tent que la quantité de pluies néceſſaires à la
» culture & à la fertilité de leurs champs, à plus
» forte raiſon devroient-ils ſe borner à ne boire
» qu'autant que le beſoin l'exige, de crainte que
» la terre de leur corps ne ſe transforme en marais,
» & ne produiſe que des vers & des ſerpents; c'eſt-
» à-dire des vices, au lieu des fruits ſalutaires
» des bonnes œuvres. L'on ne peut mieux compa-
» rer les ivrognes qu'à ces lieux marécageux où
» l'on ne voit que des couleuvres, des ſang-ſues,
» des grenouilles, des crapauds, des lézards, des
» crocodiles & des eſcargots, mille fois plus

---

grandis & diuturna ſi fuerit, terra confunditur, & in lutum reſolvitur, ut nulla in ea cultura poſſit fieri: ſic & caro noſtra, quando abundantiori potu fuerit inebriata, nec ſpiritualem culturam accipere, nec fructus animæ neceſſarios poterit exhibere. Et ideo, quomodo omnes homines ſufficientem pluviam in agris ſuis accipere deſiderant, ut & culturam valeant exercere, & de fructuum ubertate gaudere: Ita & in agro corporis hinc tantum deberent bibere, quod oportet, ne nimia ebrietate, ipſa corporis terra, velut in paludem converſa magis vermes & ſerpentes vitiorum generare, quam fructus bonorum operum poſſit afferre. Omnes enim ebrioſi tales ſunt, quales paludes, videntur ſerpentes, ſanguiſugæ, naſcuntur ranæ, & diverſa genera vermium, quæ magis horrorem poſſunt generare, quam aliquid quod ad victum proficiat, exhibere herbæ, quæ in ipſis paludibus vel circa ripas earum naſci ſolent, nihil utilitatis habere videntur, in tantum, ut annis ſingulis incendio concrementur, ita quod de ebrietate naſcitur, igni præparatur. Sermon. XXIII. De vitanda Ebrietate.

» horribles que mangeables : & comme les herbes » qui croissent dans ces marais ne sont propres qu'à » être brûlées, de même les fruits produits par » l'ivrognerie seront jetés au feu, & vraisembla- » blement les ivrognes aussi «. O très-vénérable *Pere Jean*! si *S. Alexis* ne vous retire de ce vice auquel vous êtes un peu trop enclin, vous périrez un jour ou l'autre comme *Holopherne* : si quelque *Judith* ne vous coupe point le cou, le *Diable* vous le tordra & vous vous trouverez tout-d'un-coup en enfer avec *Pantagruël* & *Gargantua*.

Le très-érudit Pere *Vitulos* s'est endormi. Ignoroit-il que le sommeil est le piége que le Diable tend aux hommes pour les empêcher d'écouter la vérité & faire le bien? Si l'on doute de ce que je dis, que l'on jette un coup d'œil sur l'histoire de tous les temps ; l'on verra des Rois dormir sur le trône (1), tandis que des harpies impitoyables (2) dépouilloient leurs sujets, tandis que des sangsues insatiables se gorgeoient du sang du peuple

---

(1) *Quare si in terris dominantur Sardanapali,*
Si diadema tenent Asini sub imagine Regum,
Si tutela ovium cura est commissa luporum,
Non est culpa Dei Summi, sed Dæmonii hujus
Quem nos Fortunam, quem etiam Plutona vocamus.

PALING. in Scorp. page 176.

(2) *Pline* dit que le coffre-fort d'un Partisan est un réceptacle de dépouilles des citoyens, & de proies ensanglantées : *Spoliarum civium, cruentarumque prædarum receptaculum.* Paneg. Traj.

(1), & que des tyrans de toute espece le tourmentoient (2).

L'on verra des Généraux dormir à la barbe d'un ennemi qui veilloit, & qui se disposoit à profiter d'un moment favorable pour égorger les trois quarts de leur Armée.

L'on verra des Juges dormir à l'Audience, tandis qu'on y plaidoit des causes, d'où dépendoient souvent la fortune des veuves & des orphelins, & la vie de l'innocent.

L'on verra des Pasteurs dormir à la Cour, tandis que Satan parcouroit leur Diocese & leur escamotoit leurs ouailles.

L'on verra les Religieux dormir au Chœur, au lieu de chanter les louanges de celui qui veille & qui ne dort jamais.

L'on verra les Femmes du monde dormir dans les Eglises, pendant l'Office divin, pendant les prédications, fût-ce *Saint-François* même qui prêchât?

Mais ces Gens-là dormoient-ils toujours?.... Non.

Ces Princes s'éveilloient pour prêter l'oreille à la voix de la flatterie, de l'imposture, & de la volupté.

Ces Généraux s'éveilloient au son de l'argent qu'ils tiroient du pillage & des contributions.

---

(1) L'argent est la vie & le sang des Peuples, dit un ancien Poëte Comique.

(2) On leur a enlevé leurs bœufs, dit *Tacite*, leurs champs: il ne leur reste plus que leurs corps, qu'on emploie à une servitude odieuse. *Boves ipsos, mox agros: postremo corpora servitio tradent.* Ann. Lib. IV.

Ces Evêques s'éveilloient à la voix du fanatisme & de la discorde, ou à la nouvelle de quelque bénéfice vacant dont ils n'avoient que faire.

Ces Magistrats s'éveilloient à la voix d'une belle femme qui plaidoit à tort contre un honnête homme qui avoit droit, ou au son des écus d'un riche fripon qui vouloit engloutir l'héritage d'un pauvre qui n'avoit rien.

Ces Moines s'éveilloient au son des pots & des verres, à l'odeur d'un bon plat, aux accens amoureux de quelque tourterelle de Sion, ou à la voix mourante de quelque usurier qui vouloit rendre à Dieu ce qu'il avoit pris aux hommes (1).

---

(1) Comme c'est vraisemblablement la derniere fois que l'on parlera des Moines dans cet Ouvrage, le lecteur ne sera peut-être point fâché que l'on joigne ici le reste des petits vers que *Palingene* a fait à leur honneur, & que l'on n'a point eu occasion de rapporter ailleurs.

Quoque magis fallant vulgus, se addicere sacris
Haud dubitant, & templa colunt, divûmque ministri
Censentur: varias leges, habitusque capessunt
Insuetos, raso sperantes vertice cælum:
Insani fugiunt mundum, immundumque sequuntur:
Et cum se ventri dedant, mollique quieti,
(Quæ duo nequitiæ sunt nutrimenta) pudici ut
Credantur, tectis condunt sua furta latebris,
Et satagunt nigram vitiis obtendere noctem.

PALIG. in Canc. pag. 55.

Les Femmes du monde s'éveilloient au fausset aigre de la satyre, aux sifflemens aigus de la ca-

Sed tua præcipuè non intret limina quisquam
Frater, vel monachus, vel quavis lege sacerdos:
Hos fuge: pestis enim nulla hac immanior: hi sunt
Fæx hominum, fons stultitiæ, sentina malorum,
Agnorum sub pelle lupi, mercede colentes
Non pietate Deûm: falsa sub imagine recti
Decipiunt stolidos; ac religionis in umbra
Mille actus vetitos, & mille piacula condunt.
Raptores, mœchi, puerorum corruptores,
Luxuriæ atque gulæ famuli, cælestia vendunt.
Heu quas non nugas, quæ non miracula fingunt,
Ut vulgus fallant, optataque præmia carpant!
Inde superstitio, & ludibria plurima manant:
Quæ Dii, si sapiunt, rident; renuuntque videre.
Non pretio, sed amore, Deum vir justus adorat.
Deme autem lucrum, superos & sacra negabunt.
Ergo sibi, non cælicolis, hæc turba ministrat,
Utilitas facit esse deos: qua nempe remota,
Templa ruent, nec erunt aræ, nec Jupiter ullus.

ID. in Leon. pag. 88.

. . . . utrum Monachos. . . .
Divitiis deceat privari, & partibus illis
Quas auferre solet cristatis villica gallis,
Quum sint lascivi nimium, nimiumque superbi,
Et spernant omnes, & turpia multa licenter

lomnie, ou aux tendres cajoleries d'un paladin de Cythere.

De forte que de l'une ou de l'autre maniere le Diable n'y perdoit rien.

O Sommeil dangereux & funeste ! que tu as causé de maux dans le monde ! O *Vitulos*, mon cher *Vitulos* ! pourquoi dormez-vous maintenant, que vous devriez être éveillé ? Pourquoi veillez-vous quelquefois, lorsque vous devriez dormir ?

Mais laissons-là le *Révérendissime* ivre & son *Confrere* qui dort : venons à mon doux Maître, à ce Philosophe incomparable, dont la Philosophie, semblable au Soleil, est toujours lumineuse & rayonnante, quoiqu'elle soit parsemée de taches ; & toujours admirable, quoiqu'elle ait souvent ses éclipses.

Pourquoi mon Maître est-il disparu dans le temps que mon confrere *Jerôme* étoit au plus beau de son discours ! Seroit-ce par mépris, ou par honte d'entendre sortir des vérités d'une bouche, qui jusqu'à ce jour n'avoit débité que des sottises ? Une piece d'or perdroit-elle de son prix pour sortir d'un sac qui n'auroit jamais renfermé que des babioles ? Une perle seroit-elle moins précieuse aux yeux d'un Lapidaire, parcequ'il l'auroit trouvée sur un fumier ? Mon cher Maître ignoreroit-il que le Ciel se sert quelquefois de la bouche des

---

Committant, senis exemplo qui præsidet illis.
Proh pudor ! hos tolerare potest Ecclesia porcos,
Dumtaxat ventri, Veneri, somnoque vacantes ?

ID. in sagitt. pag. 124.

foibles & des idiots pour annoncer la vérité aux hommes, pour les avertir de leurs devoirs ou des dangers qui les menacent? N'auroit-il pas entendu parler d'un *saint Fursey*, qui moralisa dans le ventre de sa mere; d'un *saint Canaguera*, qui expliqua *Baruch* & *Ezéchiel* en venant au monde; d'un *saint Pilagori*, qui defendit la cause du Pape, n'ayant encore que neuf mois; d'un *saint Guinolin*, qui se mit à courir à la sortie du ventre de sa mere, en criant que la maison alloit tomber..... Non seulement la bouche des simples a souvent été l'organe de la vérité, mais celle des animaux a servi quelquefois au même usage. Depuis l'Ane de *Balaam* jusqu'au Chat de *sainte Pétronille*, il y a mille exemples qui confirment ce que je dis. Les Payens meme ont eu leurs bêtes qui parloient. Qui est-ce qui n'a pas lu l'Histoire des Vaches du Mont *Olympe*, du Bélier de *Phrixus*, & du Cheval d'*Achille*? Qui est-ce qui ignore l'aventure du Bœuf de *Rome*, du Chien de *Tarquin*, de la Corneille de *Suetone*, des Chevres de *Mutius*, & des Anguilles de *Marc* de *Trébisonde*?... Mon doux Maître a donc eu tort de disparoître: il devoit demeurer jusqu'à la fin du sermon de son *Compere Jérôme*, & profiter de ses leçons, s'il les eût trouvées raisonnables. Mais l'orgueil & la présomption sont l'écueil du Sage, dit *Lopès* de *Cuença*, & je ne voudrois pas jurer que la Sagesse de mon cher Maître n'y échouât un jour ou l'autre.

O mon Maître! mon cher Maître! prenez exemple sur la chûte de *Satan*, qui est tombé du faîte de la gloire dans le puits de l'abyme, comme dit *saint Pierre* (1), parce qu'il n'a écouté que ce que

---

(1) II. Epit. Ch II. v. 4.

sa vanité & son orgueil lui inspirerent. Cependant *Satan* étoit pour le moins aussi grand Philosophe que vous, mon doux Maître ; il étoit le plus sage, le plus parfait, le plus beau de tous les Anges, & il est aujourd'hui la plus ignorante, la plus imparfaite, la plus vilaine de toutes les créatures. Sa sagesse s'est convertie en malice, ses perfections en imperfections, & sa beauté en laideur : il est devenu l'antagoniste de la vérité, le prototype de tous les vices & l'ennemi des honnêtes gens, ainsi qu'il l'a fait voir en plusieurs rencontres, & notamment en colaphisant *saint Paul*, pour l'empêcher de faire le bien (1).

Mais, mon cher *Jerôme*, si le *Redoutable* s'est enivré, si *Vitulos* s'est endormi, si mon doux *Maître* s'est enfui, au lieu de t'écouter, n'y auroit-il pas un peu de ta faute ? Tu leur as débité des choses admirables à la vérité, mais tu ne les as pas appuyées d'aucune autorité, & les autorités sont d'un grand poids, comme tu le sais, pour faire recevoir ce que l'on veut persuader. Depuis quelque-temps tu es devenu sçavant comme un Docteur de *Salamanque* ; il ne t'auroit rien coûté à citer par-ci par-là les *saints Peres*, ces lumieres du monde, ces colonnes de la Foi & de la pureté de la morale, de même qu'un *Emmanuel Sa*, un *Suarès*, un *Lessius*, un *Mariana*, un *Santarel*, un *Escobar*, & autres grands hommes sortis du sein de l'*Ordre* de mon Compatriote *Inigo* de *Guiposcoa*, le plus grand serviteur de Dieu qui ait paru depuis la création d'*Adam* jusqu'aujourd'hui, & qui paroîtra peut-être jusqu'au jour du Jugement.

Mon cher *Diego*, dis-je à l'*Espagnol*, des vérités telles que celles que j'ai débitées n'ont besoin

(2) II. Corinth. Chap. XII. v. 17.

d'aucun appui ; leur importance & leur clarté suffisent pour les faire écouter & recevoir. D'ailleurs, je ne suis point devenu si savant que tu le crois ; je ne suis devenu que plus raisonnable que je ne l'étois. Je n'ai lu, ni les *Saints Peres*, ni les *Grands Hommes* de la *Société* de ton Compatriote. Mais si l'on doit s'en rapporter à d'autres grands Hommes aussi, les *Saints Peres* ne sont rien moins que ce que tu les crois. S'il suffit d'être ignorant, visionnaire, brouillon, tracassier, perturbateur, intolérant, pour mériter le titre de *Lumiere* du monde, la plûpart de ces Messieurs réunirent au suprême dégré ces belles qualités entr'eux : la morale, les dogmes, les mysteres de la Religion ne pouvoient passer par de meilleures mains pour être transmis à la Postérité ; & je ne m'étonne plus que leurs ouvrages aient été la source où les Théologiens des siecles postérieurs puiserent leurs argumens pour appuyer leurs opinions.

Quant à ton *Emmanuel Sa*, *Suarès* & leurs *semblables*, tu me permettras de te dire qu'ils ne méritent pas que je te réponde sur leur article.

Bienheureux *saint Polycarpe* ! s'écria *Diego*, mon ancien camarade, mon intime, mon ami *Jérôme*, est devenu Hérétique ! Il rejette l'infaillibilité des *Saints Peres* ; il se moque de *saint Suarès* & de ses *Compagnons*, il ne lui manque plus que de se moquer de notre *saint Pere* le Pape. O mon Ami ! mon cher Ami ! je ne m'étonne pas que la *sainte Hermandad* vous a voulu brûler. Plût à Dieu qu'elle l'eût fait ! je n'aurois point aujourd'hui le déplaisir de voir le meilleur Ami que j'aie sur la terre, marcher à grands pas dans le chemin de la perdition ; chemin trompeur & funeste, qui a mené *Martin Luther* & *Jean Calvin* en Enfer.... dans le fin fond de l'Enfer !.... Ah, mon cher *Jé-*

rôme ! renoncez aux opinions déteſtables où vous êtes. Ouvrez les yeux : liſez le huitieme Chapitre de la *Cayeda del Ciego de* Caramuel *d'Orviedo*, liſez la *Rienda del Aſno* de *Guſman de Badajox* ; ou, ſi vous ne ſavez point l'*Eſpagnol*, liſez les Œuvres du R.P. en Dieu, *Dom Vincent Ceillier*, Religieux Bénédictin de la Congrégation de *ſaint Maur*, & *François* comme vous, vous verrez les erreurs monſtrueuſes où vous êtes ſur l'article des *Peres* de l'Egliſe ; & puis un peu de réflexion ſur vous-même, vous fera déſabuſer ſur le compte de ces dignes *Enfants* du Glorieux *Saint Ignace*, que vous vilipendez ſi injuſtement.

Vous avez fait un pas vers le Précipice ; demain vous en ferez dix autres ; & après-demain cent autres ; en augmentant ainſi de vîteſſe à l'infini, vous vous trouverez ſur le bord de l'Abîme, vous y culbuterez, & les prieres de tous les *Saints* du Calendrier ne pourront vous en retirer. La route que vous prenez eſt une pente rapide & gliſſante, que l'on a d'autant plus de peine à abandonner, que l'on eſt éloigné du point où l'on y a fait le premier pas. Rétrogradez donc, mon cher *Jerôme*, il en eſt encore temps : & prenez garde, ſur-tout, de répandre vos opinions dans ce pays, où il n'y a ſorte d'abſurdités qui ne prenne cours, quand la fureur épidémique de dogmatiſer s'y allume. Le dernier ſiecle y a vu naître plus de cent quatre-vingt ſortes d'Héréſies en moins de ſix ans(1) : l'on

(1) *Quoniam hactenus in genere actum fuit de magno hæreſium in Anglia incremento*, dit Hernius, *& ſumma quoque turbonum Eccleſiæ orthodoxa genera aperta : ideo nunc particularius cuncta errorum monſtra in lucem protrahenda ſunt. Facilè enim concesſerim, quod multi dicunt, Angliam*

en verroit naître aujourd'hui cent quatre-vingt fois autant, si cette manie reparoissoit. Don *Lopès de Cagliara* dit que l'indifférence où sont actuellement les *Anglais* pour toutes sortes de Religions, est une marque qu'ils ne sont point éloignés de rentrer dans le sein de notre mere la *sainte Eglise*; mais je dis, moi, que c'est une marque aussi qu'ils sont très-disposés à saisir toutes les opinions nouvelles & dangereuses qu'on leur débiteroit. L'esprit vuide d'opinions est une cire molle, susceptible de toutes sortes d'impressions; c'est une table rase, qui n'attend que les caracteres que l'on voudra y graver.

Partez donc au plutôt, mon cher, tant pour votre bien que pour celui des autres. Prenez la

---

receptaculum infamis ejusmodi credendi, scribendi, docendi licentiæ factum; sed & illud non ignorandum est, longè majora pietatis incrementa fuisse: & non habere omnes sectas, hæreses, schismata, quod uni illi summis viribus opponere queant.

Catologus hic erit ingens, immanis & incredibilis. Cæterum haud quaquam dubitandum est, quin ejusmodi apud Anglos venditata sint, & hoc communis totius regni experientia testatur. Habebis conflugem horribilium effatorum. Et hoc quoque statuendum erit, non ullam esse sectam, quæ omnia hæc profiteri ausit. Quædam Enthusiastas, alia Scepticos, Antinomos, Arianos, Anabaptistas respicient.

Hæc igitur opiniones sunt, quæ ab anno CIↃIↃCXL, *maximè tamen.* XLV. XLVI. XLVII. *& sequentibus, in Anglia prævaluerunt.*

Après ce préambule, qui se trouve à la page 209 de son Histoire Ecclésiastique, l'Auteur fait l'énumération de toutes ces Hérésies, qui le menent jusqu'à la page 328, & que son Traducteur François a trouvé à propos de retrancher.

poste de *Douvres*, embarquez-vous pour *Calais*, passez par *Paris*, par *Lyon*, par *Turin*, par *Florence*, arrivez à *Rome*, jetez-vous aux pieds du *Saint Pere*, faites abjuration de vos erreurs, demandez-lui l'absolution de vos fautes, & revenez ici faire la pénitence qu'il vous aura enjointe.

Mais que vois-je ? mon camarade *Jérôme* rit de mes remontrances !... O aveuglement terrible !... obstination abominable ! ... ô mon cher ami *Jérôme* ! que de maux vont fondre sur ta tête ! ... l'esprit prophétique me saisit ... je les vois ... le Ciel & la terre sont conjurés contre toi ... malheureux ! viens à résipiscence, ou tu es perdu. Tout ce qui respire te déclare la guerre ... Les lions vont t'engloutir comme *Milon Crotoniate*; les tigres vont te déchirer comme *Abul-Méhédi*; les loups vont t'avaler comme *Hasan* de *Chyra*; les ours vont te dévorer comme les *Poliçons* de *Bethel*; les crocodiles vont te happer comme *Hugo* de *Preneste*; les serpens vont t'étrangler comme *Camille* d'*Orviette*; les vers vont te ronger comme *Hérode Agrippa*; & les chiens vont te manger comme le *Bacha* de *Girgio* : après tout cela, la foudre t'écrasera, la terre t'engloutira, & le Diable t'agrippera comme *Aubert* de la *Saussaye*, lorsqu'il se moqua du Curé d'*Alençon*.



CHAP.

CHAPITRE XLIV.

Changement de Matiere.

L'*Espagnol* finissoit à peine son Compliment, que le Lord *Foolishson* arriva. C'étoit une des pratiques que le *Vieillard* m'avoit laissées : il venoit me prier de lui copier quelques *Ariettes* nouvelles qu'il avoit reçues d'*Italie*. J'avois renoncé au métier de *Copiste* ; mais comme ce *Lord* payoit très-généreusement, je ne voulus point lui refuser ce qu'il me demandoit.

Lorsque ce Seigneur m'eût ordonné ce que j'avois à faire, il apperçut *Pere Jean* qui cuvoit son vin au coin de de la cheminée, & me demanda d'un ton de Gentilhomme qui étoit cet Original ? Le *Révérend* entendit ce mot, ouvrit les yeux, & répondit qu'il n'étoit Original ni Copie, mais qu'il s'appelloit *Pere Jean* de *Domfront*. L'air dont le *Révérendissime* prononça ces paroles déplut au *Lord*, qui lui demanda s'il ignoroit à qu il parloit ? — Je ne m'informe jamais à qui je parle, repartit *Pere Jean* : lorsque quelqu'un m'interroge, ou qu'il parle de moi, je conclus que c'est un homme, & je lui réponds comme à mon semblable. Le *Lord* surpris d'une telle repartie, me demanda si cet homme étoit ivre ? Je lui répondis qu'il avoit bu effectivement quelques flacons de trop ; mais que quand cela ne seroit pas, c'étoit sa coutume de ne se gêner pour personne. Le *Seigneur Anglois* plus surpris qu'auparavant, me demanda s'il étoit *Quaker* ? — Je ne suis, ni *Quaker*, ni *Juif*, ni *Anglican*, dit le *Révérend* ; je

porte des boutons à mon habit & un chapeau retroussé ; la raison seule mesure mes termes, & non l'orgueil & le préjugé. Si tu étois aussi raisonnable que tu le dis, reprit le *Lord*, tu te conformerois à l'usage ; tu saurois distinguer un homme de condition d'avec un crocheteur, & tu aurois pour le premier les égards dus à son rang. — Je ne connois d'autre rang dans le monde, répartit sa *Réverence*, que l'ordre immuable que la nature a établi entre les especes. Un homme est constamment un homme, & jamais une huître. Ces distinctions frivoles que le hasard a mises parmi ceux de notre espece, ne sont ni assez solides, ni assez considérables pour en imposer à un homme de bon sens. Celui qui n'est que crocheteur aujourd'hui, peut être demain Général d'armée, ou Ministre d'Etat ; il peut être le plus grand Prince de l'Univers ; de même que celui qui est au pinacle de la fortune, peut être réduit en vingt-quatre heures à faire des fagots. — Mais la vertu, les sentiments, dit le *Lord* ? La vertu, les sentiments, reprit *Pere Jean*, se trouvent indifféremment dans tous les états, & non attachés à aucun rang. Les champs sont couverts d'*Alexandres*, de *Césars*, de *Turennes*, de *Colberts*, qui labourent la terre, & les premieres dignités sont souvent remplies par des *Garots* & des *Calas*. La fortune distribue les rangs, & la nature les vertus : l'une ne consulte point l'autre dans ses distributions ; c'est pourquoi leurs dons se trouvent différemment distribués. — Et la naissance, dit le *Seigneur* ? — La naissance, poursuivit le *Révérend*, est aussi l'effet du hasard. *Foin* d'un homme qui est sorti de la côte de *Trajan*, s'il ne lui ressemble. L'extraction, les titres, les honneurs & les richesses, ne sont que de vains orne-

ments, qui n'en imposent pas moins aux fats qui en sont revêtus, qu'aux sots qui les admirent: mais un homme d'esprit pénetre à travers cet attirail, & juge si le perroquet vaut la cage (1).

C'est merveille que sauf nous, aucune chose ne s'estime que par ses propres qualités. Nous louons un cheval de ce qu'il est vigoureux & adroit;

———— Volucrem.
Sic laudamus equum, facili cui plurima palma
Fervet, et exultat rauco victoria circo (*).

non de son harnois: un levrier, de sa vîtesse, non de son collier; un oiseau, de son aîle, non de ses longes & sonnettes. Pourquoi de même n'estimons-nous un homme par ce qui est sien? Il a un grand train, un beau Palais, tant de crédit, tant de rente: tout cela est autour de lui, non en lui. Vous n'achetez pas un chat en poche; si vous marchandez un cheval, vous lui ostez ses bandes, vous le voyez nud & à découvert: ou, s'il est couvert, comme on le présentoit anciennement aux Princes à vendre, c'est par les parties moins nécessaires, afin que vous ne vous amusiez pas à la beauté de son poil, ou à la largeur de sa croupe, & que vous vous arrestiez principalement à considérer les jambes, les yeux & les pieds, qui sont les membres les plus utiles. (Voyez HORAT. *Lib.* I. *Satyr.* II. 86. *& seqq.*) Pourquoi estimant un homme, l'estimez-vous tout enveloppé & empaqueté? Il ne nous fait montre que des parties qui ne sont aucunement siennes, & nous cache celles, par lesquelles seules on peut vraiment juger de son estimation. C'est le prix de l'épée que vous cherchez non de la guaîne: vous n'en donnerez à l'adventure pas un quatrain si vous l'avez despouillée. Il le faut juger par

(*) Juv. Sat. VIII.

Le mérite essentiel d'une Statue consiste dans la Statue même, & non dans la matiere dont elle est composée. Un fat qui traverse *Paris* ou *Lon-*

---

lui-même, non par ses atours. Et comme dit très-plaisamment un Ancien : (*Senec. Epist.* LXXI. *pag.* 221. *Ed. Gron.*) Sçavez-vous pourquoi vous l'estimez grand? Vous y comptez la hauteur de ses patins. La base n'est pas de la statue. Mesurez-le sans ses échaces. Qu'il mette à part ses richesses & ses honneurs, qu'il se présente en chemise. A-t-il le corps propre à ses fonctions, sain, allegre? Quelle ame a-t-il? Est-elle belle, capable & heureusement pourvue de toutes ses pieces? Est-elle riche du sien, ou de l'autrui? La fortune n'y a-t-elle que voir? Si les yeux ouverts, elle attend les espéces traites, s'il ne lui chaut par où lui sorte la vie, par la bouche, ou par le gosier; si elle est rassise, équitable & contente : c'est ce qu'il faut voir & juger par-là les extrêmes différences qui sont entre nous. MONTAGNE, *Essais*, *Tome* I. *Liv.* I. *Chap.* XLII. *pag.* 516, 517, 518. *Edit. de la Haye*, 1727.

» BOILEAU a dit à peu près la même chose en ces » Vers ».

Dites-nous, grand Héros, esprit rare & sublime,
Entre tant d'animaux, qui sont ceux qu'on estime?
On fait cas d'un Coursier, qui fier & plein de cœur,
Fait paroître en courant sa bouillante vigueur :
Qui jamais ne se lasse, & qui dans la carriere
S'est couvert mille fois d'une noble poussiere :
Mais la postérité d'Alfane & de Bayard,
Quand ce n'est qu'une rosse, est vendue au hasard,
Sans respect des Ayeux dont elle est descendue,

dres dans un char doré, eſt un épouvantail de chenevieres qui fait peur aux idiots : mais l'homme ſage jette un coup d'œil ſur le fat & ſon train ; il l'apprécie à ſa valeur, & paſſe outre.

Ne me prendrois-tu pas pour un fat auſſi, dit l'*Anglois* en colere? — Je te prends pour ce que tu es, répartit *Pere Jean*. Si tu as l'ame noble & généreuſe, & le cœur d'un honnête homme, je reſpecte en toi le mérite & la vertu, & ce reſpect rejaillit ſur toi : ſi tu as de l'orgueil & le cœur mauvais, je te mépriſe & je me moque de toi. — De quel pays ſerois-tu par haſard? Je ſuis de ce monde-ci. La patrie du ſage eſt par-tout : il ne reconnoît pas cette patrie au langage de certaines gens ; aux murs d'une telle ville, au clocher d'un tel village, ni à la ſoupe qu'on y mange : lorſqu'il voit le ſoleil & les étoiles, il dit : *Je ſuis dans mon pays, & non dans un autre.* Mais ſi tu veux ſavoir où je ſuis né, je te dirai que c'eſt en France. — Quoi ! un *François* a l'audace de parler de la ſorte à un *Anglois*? Tout *François* raiſonnable parlera ainſi à un *Anglois* impertinent ; & tout *Anglois* qui a le ſens commun, ne fera point de différence entre un homme né au-delà de la *Manche*, & un autre en-deçà. Je ne nie point que les *François* ne méritent à certains égards le mépris que les *Anglois* ont pour eux ; mais pour mépriſer les autres avec quelque om-

---

Et va porter la malle ou tirer la charrue.
Pourquoi donc voulez-vous que, par un ſot abus,
Chacun reſpecte en vous un honneur qui n'eſt plus.

Satyre V. v. 29. & ſuiv.

bre de raison, il faut être soi-même sans défaut : or les gens de ton pays ont leurs ridicules, leurs foiblesses & leurs vices ainsi que les autres nations ; ils ont donc autant de tort de mépriser les *François*, que ceux-ci en ont de les admirer. Sottise de part & d'autre. — Sais-tu, dit le *Lord*, que si j'avois ici mes gens, je te ferois jeter par la fenêtre de ton taudis? — Ah! Monseigneur, s'écria *Diego*, savez-vous que le redoutable *Pere Jean* a tué un *Capucin* avec une cuiller à pot, & un *Marquis* avec un bâton de fagot, & qu'il a mis en fuite six cents & trente-deux Sauvages dans les déserts de la *Tartarie*? — Qu'il ait fait ce qu'il aura voulu, reprit le *Lord*, je le fais jeter dans la *Tamise* la premiere fois qu'il paroît dans les rues.

En disant ces paroles, le Seigneur *Anglois* partit, & *Pere Jean*, haussant les épaules, ne prit point la peine de le regarder aller.



CHAPITRE XLV.

Réflexions sur l'aventure du Chapitre précédent.

CETTE scene me mit dans une telle transe, que je n'eus point la force de parler pendant qu'elle dura. *Vitulos*, qui s'étoit éveillé au bruit que le *Lord* & le *Révérend* faisoient, fut d'abord si étonné qu'il ne savoit où il étoit. Mais quand l'*Anglois* fut parti, je dis à *Pere Jean* qu'il avoit eu tort de parler ainsi à un homme de qualité; que s'il n'avoit aucun respect pour sa personne, il devoit au moins en avoir pour son rang, & que cette affaire pourroit bien avoir des suites fâcheuses pour lui. — Je ne crains ni le *Lord*, ni les suites fâcheuses qu'il pourra me susciter, répondit le *Révérend*; son début, en parlant à ma personne, fut celui d'un impertinent, & sa conclusion fut celle d'unfanfaron ou d'un assassin, c'est-à-dire, d'un lâche. Si les loix d'un pays comportent que l'on doive respecter les gens de qualité, elles supposent en même temps qu'ils se rendront dignes de respect. — Le tort d'autrui, repris-je, ne nous autorise pas à avoir tort nous-mêmes. Si le *Lord* s'est oublié jusqu'au point de vous parler d'un ton impertinent, vous deviez lui faire sentir par votre modération, jusqu'à quel point il s'oublioit. Les procédés nobles & généreux d'un manant vis-à-vis un gentilhomme qui l'insulte, rappellent à ce dernier son devoir, ou le confondent. La grandeur d'ame ne consiste point à faire assaut d'impertinences & de grossiéretés : elle consiste à op-

poser des raisons à des sottises, ou à se taire lorsqu'on a affaire à des gens déraisonnables. — Ces conseils sont bons pour un lâche qui n'a pas le courage de se défendre, répliqua *Perè Jean.* Que l'on honore, si l'on veut, la poltronerie du beau nom de modération; je méprise un titre acquis à si bon marché. C'est tolérer le vice que de souffrir les injures: une répartie vigoureuse est plus propre à rembarrer un impertinent, qu'une réponse gracieuse: l'une le confond, l'autre l'enorgueillit. L'homme est tellement constitué, que l'indulgence l'endurcit, au lieu que la fermeté le corrige ou le rend plus circonspect. Si le *Lord* a le sens commun, il réfléchira à l'avenir avant que d'attaquer un homme comme moi. Au reste, je n'ai lu nulle part que l'on se garantisse des attaques d'une bête féroce par un compliment. — S'il y a vingt exemples, repris-je, qui prouvent que la fermeté corrige un homme, il y en a cent autres qui démontrent qu'elle l'aigrit. D'ailleurs, il ne faut pas seulement consulter l'intérêt de sa partie dans ces circonstances, mais aussi le sien propre. Si l'homme à qui vous avez affaire alloit tenir parole, que diriez-vous, que feriez-vous? — Je dirois, répartit le *Révérend*, que la crainte de mille morts ne doit jamais nous faire manquer à nous-mêmes (1),

(1) *Justum, & tenacem propositis virum,*
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus instantis Tyranni
Mente quatit solidâ, neque Auster;
Dux inquieti turbidus Adriæ;
Nec fulminantis magna Jovis manus:

& je me défendrois. Toutes les menaces du monde ne m'empêcheront point de sortir à mon ordinaire.

Jamais rien ne m'arrête ;
Je brave la tempête,
J'affronte le trépas ;
Si le Ciel en éclats
S'écrouloit sur ma tête,
Je ne tremblerois pas.

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

HOR. Lib. III. Ode 3.

——————— Altus Olympi
Vertex, qui spatio ventos hiemesque relinquit
Perpetuum nulla temeratur nube serenum,
Celsior exsurgit pluviis, auditque ruentes
Sub pedibus nimbos, & rauca tonitrua calcat :
Sic patiens animi per tanta negotia liber
Emergit, similisque sui ; justique tenorem
Flectere non odium cogit, non gratia suadet.

CLAUD. *de Mall. Theod. Cons.*



CHAPITRE XLVI.

Continuation du même Sujet.

PERE-JEAN parloit encore lorſque le *Compere* rentra ; & ce dernier fut à peine dans la chambre, que *Diego* s'écria : Ah, mon cher maître ! où avez-vous été ? Il eſt venu ici un maudit *Milord*, qui a inſulté le reſpectable *Pere Jean*, & qui s'en eſt allé, diſant qu'il le feroit jeter dans la *Tamiſe*.

Lorſque le *Compere* eut appris le détail de cette aventure, il peſta à ſon ordinaire, & nous dit : L'on ſoutiendra encore que *tout n'eſt pas mal* dans ce monde? Des hommes auront inventé de vains titres, de vains honneurs, de vaines diſtinctions, & ceux qui en feront revêtus viendront impunément inſulter les honnêtes gens dans leur logis, & finiront par les menacer de les faire noyer, parce que ces honnêtes gens auront uſé du droit que tout homme a naturellement de ſe défendre ? *Si tout étoit bien*, verroit-on de pareilles choſes? Si les loix étoient juſtes & ſuffiſantes, un fat oſeroit-il ſeulement s'imaginer qu'il puiſſe injurier & faire noyer un galant homme avec impunité? O Loix ! on a bien raiſon de dire que vous reſſemblez à des toiles d'araignées qui arrêtent les mouches, & que les hannetons briſent ! La faveur, la conſidération, la cabale, mettent un grand ſcélérat à l'abri des pourſuites de la Juſtice, & les mêmes choſes font que le foible a toujours tort. Si le *Lord* fait noyer mon oncle, qu'il a inſulté, il n'en ſera rien ; ſi mon cher oncle, qui a été in-

fulté, noie le *Lord*, on l'enverra à *Tyburn* (1).
Tel est le cours des choses dans ce monde.

L'insuffisance & l'injustice que vous prétendez exister dans les loix, dis-je au *Compere*, devroient justement faire que des gens tels que nous se conforment à l'ordre. Si l'on a quelque chose à appréhender en faisant le bien, l'on a tout à craindre en agissant mal. Mais les injustices, les vexations que les foibles essuient quelquefois, ne viennent pas tant de l'insuffisance des loix, que de la perversité de ceux qui en sont les dépositaires. Si l'on condamne un crocheteur qui a manifestement raison, en faveur d'un Grand qui a manifestement tort, cela ne vient point de ce que les loix portent qu'il soit ainsi: la plupart des loix qui existent dans l'Univers, quelque opposées qu'elles paroissent, tendent plus ou moins directement au même but, c'est-à-dire, à l'ordre & à la paix; il ne faut que considérer l'esprit du Législateur, & les circonstances qui les ont fait naître, pour le voir. En un mot, si mon cher *Compere* avoit une bonne mémoire, il se souviendroit que son condisciple *Whiston* lui dit à *Paris*, que quoiqu'il soit de la nature des choses d'ici-bas d'être imparfaites, les loix, telles qu'elles sont, causent tant de bien dans le monde, qu'elles feront toujours un objet respectable aux yeux d'un honnête homme.

L'ami *Jérôme* a raison, dit *Vitulos*, & le *Compere* a tort de piailler sans cesse contre les loix: elles sont ce qu'elles sont: les clabauderies dont il nous étourdit, & qui n'ont rien de commun avec le sujet dont il est question, ne les rendront

(1) Le lieu où l'on fait les exécutions à *Londres*.

ni plus parfaites, ni les hommes meilleurs. Voici les paroles d'un grand homme, qu'il feroit bien de mettre dans sa mémoire & d'en faire son profit, ainsi que nous, sans excepter même le *Révérendissime*. » L'advis que je donne icy à celuy » qui veut estre sage, dit *Charron*, est de garder » & observer de parole & de faict les loix & cous» tumes que l'on trouve establies au pays où l'on » est; & ce, non pour la justice ou équité qui » soit en elles, mais simplement pour ce que ce » sont loix & coustumes; non légerement con» damner ni s'offenser des estrangeres, mais bien » librement & sainement examiner & juger les » unes & les autres, n'obligeant son jugement & » sa créance qu'à la raison. Voici quatre mots. » En premier lieu, selon tous les sages, la reigle » des reigles, & la générale loy des loix, est de » suivre & observer les loix & coustumes du pays » où l'on se trouve: *sequi has leges indigenas ho» nestum est*. Toutes façons escartées & particu» lieres sont suspectes de folie ou passion ambi» tieuse, heurtent & troublent le monde.

» En second lieu, les loix & coustumes se main» tiennent en crédit, non parce qu'elles sont jus» tes, mais parce qu'elles sont loix & coustumes; » c'est le fondement mystique de leur authorité; » elles n'en ont point d'autre; & celui qui obéist » à la loy pour ce qu'elle est juste, ne lui obéist » pas parce qu'il doibt; ce seroit soubmettre la » loy à son jugement, & lui faire son procès, & » mettre en doute & dispute l'obéissance, & par » conséquent l'estat & la police, selon la sou» plesse & diversité, non-seulement des jugements, » mais d'un mesme jugement. Combien de loix au » monde injustes, impies, extravagantes, non» seulement aux jugements particuliers des autres,

» mais de la raison universelle, avec lesquelles le
» monde a vescu long-temps en profonde paix &
» repos, & avec telle satisfaction que si elles eussent
» été très-justes & raisonnables? Qui les voudroit
» changer & rabiller, se monstreroit ennemy
» du public, & ne seroit à recevoir : la nature
» humaine s'accommode à tout avec le temps; &
» ayant une fois pris son ply, c'est acte d'hostilité
» de vouloir rien remuer : il faut laisser le monde
» où il est; ces brouillons & remueurs de mesnage,
» sous prétexte de réformer, gastent tout.....
» Il advien[dra] quelques fois que nous ferons par seconde
» [par]ticuliere & municipale obligation,
» (obéissant aux loix & coustumes du pays) ce qui
» est contre la premiere & plus ancienne, c'est-à-dire,
» la nature & raison universelle; mais nous luy
» satisfaisons tenant nostre jugement & nos opinions
» justes & sainctes selon elle. Car aussi nous
» n'avons rien nostre & de quoy nous puissions librement
» disposer que de cela : le monde n'a que
» faire de nos pensées; mais le dehors est engagé
» au public, & luy en devons rendre compte : aussi
» souvent nous ferons justement, ce que justement
» nous n'approuvons pas. Il n'y a remede,
» le monde est ainsi fait (1) ».

Ce passage est admirable, dit *Pere Jean à Vitulos*, & mon neveu est un bavard, qui déraisonne de plus en plus. Mais cela n'empêche pas que si quelques coupe-jarrets, suscités par le *Lord*, s'avisent de me mettre la main sur la carcasse, je ne leur fasse sentir que les os de mon bras ne sont pas sans moëlle.

---

(1) De *la Sagesse*, Liv. I. Ch. VIII.

CHAPITRE XLVII.

Suite de cette Aventure.

LE lendemain de cette aventure, *Pere Jean* s'arma d'un gourdin plombé qu'il cacha sous son habit, se prépara à tout événement, & sortit à son ordinaire ; mais il ne vit aucune apparence que le *Lord* songeât à lui tenir parole. Le lendemain il sortit derechef, & il ne vit rien. [illegible] troisieme jour il sortit encore : pour cette fois, un matelot ivre [illegible] faisant semblant de l'être, lui chercha q[illegible] rès de *Billingsgate* (1). *Pere Jean* ne fit [illegible] blant d'entendre le matelot, & voulut passer outre : mais un autre se joignit au premier, & l'éclaboussa depuis la tête jusqu'aux pieds. Pour le coup le *Révérend* perdit patience : il appliqua un si furieux soufflet sur la face de ce dernier, qu'il l'envoya culbuter à plus de quinze pas. Alors un gras & puissant coquin qui se trouvoit là, irrité de l'affront que le Peuple *Anglais* venoit de recevoir d'un étranger, mit habit, chemise & perruque bas, défia le *Révérendissime* de se battre contre lui, & lui donna en même temps un coup de poing sur l'estomac : mais ce dernier lui en rendit un autre si terrible, qu'il lui enfonça trois côtes du côté gauche, & le jeta par terre sans mouvement & sans connoissance.

Cet exploit attira à *Pere Jean* l'applaudissement

(1) Endroit situé sur la *Tamise*, un peu au-dessous du *Pont de Londres*.

des passants : aucuns dirent qu'il étoit impossible que cet homme ne fût pas *Anglais*; que s'il ne l'étoit point, il méritoit non-seulement de l'être, mais encore de recevoir des lettres de bourgeoisie de *Londres*. Mais les camarades de ceux que *Pere Jean* avoit jetés par terre, s'armerent de tout ce qu'ils purent trouver, & l'assaillirent de toutes parts. Alors le *Reverendissime* tira son gourdin, tomba sur cette troupe d'assassins, & en jeta une demi-douzaine sur le carreau. Cela ne fit qu'irriter cette multitude : mais le *Redoutable* entra dans une telle colere, qu'à chaque coup qu'il portoit il jetoit bas son homme. Son combat de *Petersbourg*, & la défaite des Sauvages, n'étoient que jeu en comparaison de ceci. Un coup de pierre qu'il reçut à la mâchoire le rendit furieux ; il poussa un cri terrible : il saisit une solive qu'il rencontra par hasard, & tomba de plus belle sur ses ennemis. C'étoit fait de cette canaille entière, si elle ne se fût dissipée ; mais en moins de trois minutes tout étoit disparu, & *Pere Jean* se trouvoit maître du champ de bataille.

Ceux qui avoient été spectateurs de l'action, firent retentir l'air d'acclamations à l'honneur du vainqueur, en disant qu'il méritoit qu'on lui érigeât une statue à *Westminster*. D'autres crioient qu'il falloit lui faire son procès, & l'envoyer à *Tyburn*. Peu s'en fallut que les deux partis n'en vinssent aux mains pour soutenir leur opinion : mais les premiers l'emporterent ; ils entourerent *Pere Jean*, le ramenerent au logis au bruit de leurs acclamations réitérées, & s'opposerent à la garde qui vouloit l'arrêter, ou plutôt se faire assommer ; car le *Révérend* étoit dans une telle fureur, qu'il se feroit plutôt laissé hacher en piéces que de se rendre.

Lorſqu'il fut arrivé au logis, & qu'un de ceux qui étoient montés avec lui nous eût fait le détail de cette aventure, *Vitulos* & moi craignant de mauvaiſes ſuites, lui conſeillâmes de ſortir par une porte de derriere qui donnoit dans une autre rue, & de ſe retirer chez un Traiteur *français* de notre connoiſſance. Le *Révérend* regarda d'abord cette démarche comme une lâcheté; mais à la fin il entendit raiſon & diſparut. Il fit ſagement; car peu de temps après ſon départ il arriva un détachement de cinquante Grenadiers pour le prendre.

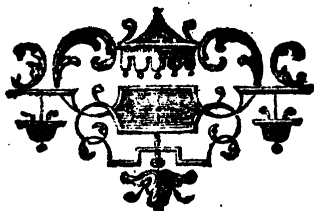
L'Officier qui étoit à la tête de ces cinquante hommes, nous demanda où étoit celui qu'il cherchoit. *Vitulos* lui répondit que nous n'en ſavions rien, & qu'il ne croyoit pas qu'il fût dans la maiſon; qu'en tout cas il en pouvoit faire la perquiſition. Le *Compere* lui dit qu'il feroit beancoup mieux de courir après ceux qui attaquent les gens dans la rue, par ordre d'un lâche, que de venir chercher un homme qui n'avoit fait qu'uſer du droit que la nature a donné à un chacun de ſe défendre. L'Officier demanda au *Compere* de quelle autorité il lui tenoit ce propos. Celui-ci lui répondit, que c'étoit de l'autorité que chacun avoit de prendre le parti de l'innocent contre le coupable. L'Officier ne prit point la peine de répliquer; il continua à faire fouiller par-tout; & voyant que le *Révérend* étoit éclipſé, il ſe retira.

Cette affaire avoit effectivement été ſuſcitée par le *Lord*. Nous apprîmes au moment que la garde venoit de ſortir de chez nous, qu'il s'étoit trouvé parmi les ſpectateurs de l'action; mais que pour faire voir qu'il n'y avoit aucune part, il avoit applaudi avec les autres à la vigoureuſe défenſe de *Pere Jean*.

Je trouvai ce procédé indigne d'un honnête

homme, & particuliérement d'un Seigneur d'une naissance aussi illustre que celle du *Lord*: mais la *Noblesse anglaise*, qui se distingue si glorieusement par la grandeur d'ame, la bravoure & la générosité, n'est pas plus à l'abri que celle des autres pays, de voir parmi elle quelque membre qui la déshonore.

Cette derniere nouvelle nous fit prendre le parti de faire dire à *Pere Jean* de sortir le soir de la maison où il étoit, & de se réfugier à *Oxford* ou à *Canterbury* jusqu'à nouvelle ordre; mais le *Révérend* méprisa cet avis, & s'obstina à demeurer à *Londres*. Aussi mal lui en prit-il; car deux jours après on le surprit dans son lit, & on le conduisit en prison.



CHAPITRE XLVIII.

Suite de cette Aventure.

A Peine *Pere Jean* fut-il en prifon, que l'on commença fon procès avec toute l'ardeur imaginable. On l'accufoit d'avoir tué fept perfonnes & d'en avoir eftropié quinze autres. Le *Révérend* fe défendit avec tout le courage & la préfence d'efprit dont il étoit capable. Il dit que *Lord Foolishfon* étant venu l'infulter dans fon logis, il lui avoit répondu avec vigueur; que pour cela ce Seigneur l'avoit menacé de le faire jeter dans la *Tamife*, & qu'il ne doutoit point que la querelle qu'on lui avoit cherchée ne vînt de fa part. Il nous nomma comme témoins de cette menace. On nous cita: nous comparûmes; nous dépofâmes la vérité; mais rien de tout cela ne prouva que l'infulte des deux matelots & ce qui s'enfuivit fuffent l'effet de la menace du *Lord*. Par malheur l'un de ces matelots étoit mort, & l'autre étoit difparu: tous ceux qui étoient bleffés dépoferent qu'ils s'étoient trouvés par hafard dans la mêlée, & fous les coups de *Pere Jean*, qui frappoit à tort & à travers, fans égard & fans diftinction. Le *Révérend Pere* n'avoit donc aucun témoignage favorable pour lui: au contraire, le *Lord* pouvoit prouver qu'il s'étoit trouvé là, & qu'il avoit été le premier à louer & exalter le courage de *Pere Jean*. Mais, à dire la vérité, l'on ne fe donna point la peine de faire de grandes recherches. Le *Révérendiffime* étoit un étranger fans appui, fans connoiffances; il avoit tué fept *Anglois*, il en avoit eftropié deux fois

autant, & on tenoit le bâton plombé dont il se servit au commencement du combat; & le *Lord* qu'il accusoit étoit d'une famille considérable : il ne faut point s'étonner si le tort fut de son côté. L'on ne disconvenoit point que le *Lord* n'eût fait la menace en question ; mais on regardoit cela comme un emportement de jeune homme, dont on ne devoit tirer aucune conséquence. Un des Juges s'avisa même de dire qu'il n'étoit pas possible qu'un homme de condition se portât à une action si infâme. Enfin *Pere Jean* voyant que ses Juges étoient très-indisposés en sa faveur, il leur tint le discours suivant :

Messieurs, chacun de vous ne sent-il point au fond de son ame, que s'il étoit prouvé que j'eusse menacé de faire jeter un *Lord* d'*Angleterre* dans la *Tamise*, & que trois jours après cette menace quelques scélérats ayant attaqué ce *Lord*, il en eût tué quatre fois autant que j'ai fait; chacun de vous, dis-je, ne sent-il pas qu'il avoueroit, non-seulement que la défense du *Lord* seroit une action héroïque, comparable à tout ce que *Robert Blake* (1) & *Jean Churchil* (2) ont fait de plus glorieux

---

(1) Fameux Amiral d'Angleterre pour les *Parlementaires*. Son premier exploit fut la défaite des *Espagnols* près de *Santa-Cruz*. Il défit en 1652 la Flotte *Hollandoise* commandée par *Tromp*, *Ruyter* & *de Wit*, quoique les *Hollandois* disent le contraire. L'année suivante il canonna *Tunis*, & brûla les vaisseaux des *Tunisiens*; il débarqua en même temps avec 1200 hommes, & tailla en pieces 3000 hommes qui s'opposerent à son passage; delà il s'avança vers *Alger* & *Tripoli*, & se fit rendre tous les Esclaves *Anglois*, &c. Il mourut en 1657.

(2) C'est le célebre Duc de *Malborough*.

& de plus éclatant, mais encore qu'il seroit donné ordre de me faire saisir & de me mettre en prison, jusqu'à ce qu'il fût pleinement constaté que je n'aurois eu aucune part directe ni indirecte à cette affaire. Pourquoi donc ne me rend-on pas la même justice & la même satisfaction qu'on rendroit à ce *Lord*? Si le rang de ma Partie la met à l'abri d'une formalité aussi rigoureuse, il ne l'exempte point de toutes les recherches, de toutes les informations qu'on pourroit faire en ce cas: son honneur l'exige, & peut-être que ma vie en dépend. Les loix sont faites pour tout le monde, par conséquent la justice l'est aussi; & je ne crois pas qu'il y ait d'homme en ce pays, non plus qu'ailleurs, qui reconnoissant l'autorité des loix, s'arroge le privilége absurde d'être au-dessus d'elles. Si les ancêtres de ma Partie ont mérité d'être anoblis par leurs vertus, ils n'ont certainement point accepté cet honneur, sous condition que leurs descendants pourroient être impunément des scélérats. Mais tel est le cours des choses de ce monde: la moindre action vertueuse d'un homme de rang est toujours exagérée; les bassesses, les crimes dont il est coupable sont constamment déguisés: l'on craint de déshonorer une famille, comme si des honnêtes gens devoient porter la peine due aux actions d'un méchant homme. Ce préjugé aussi injuste que ridicule, a rendu la plupart des gens de condition incapables d'apprécier leurs propres actions. Tout ce qu'ils font de bien est, selon eux, héroïque; tout ce qu'ils font de mal est une vétille: c'est un attentat sacrilége aux droits de la Noblesse, que de mesurer leurs actions à l'aune de la raison & de l'équité.

Un noble, véritablement noble (1), pense bien différemment: il se croiroit déshonoré s'il savoit que l'on appréciât ses vertus au poids de l'opinion. Il ne se fait pas gloire de vertus d'emprunt, mais de celles de son propre fond. Il sait que ses ancêtres ont laissé des biens & un nom, dont il a hérité; mais il sait en même temps qu'il n'en

(1) S'il faut comparer ces deux especes de noblesses, (la naturelle & la personnelle) la pure naturelle à bien juger est la moindre, bien que plusieurs en parlent autrement, mais par grande vanité. La naturelle est une qualité d'autrui & non sienne, *genus & proavos, & quæ non fecimus ipsi, vix ea nostra puto : nemo vixit in gloriam nostram, nec quod ante nos fuit nostrum est*; & qu'y-a-t-il de plus inepte que de se glorifier de ce qui n'est pas sien? Elle peut tomber en un homme vicieux, vaunéant, très-mal nay, & en soy vrayement vilain. Elle est aussi inutile à autruy, car elle n'entre point en communication ny en commerce comme fait la science, la bonté, la beauté, les richesses. Ceux qui n'ont en soy rien de recommandable que ceste noblesse de chair & de sang, la font valoir, l'ont toujours en bouche, en enflent les joues & le cœur, (ils veulent mesnager ce peu qu'ils ont de bon,) à cela les cognoist-on, c'est signe qu'il n'y a rien plus, puisque tant & toujours ils s'y arrestent. Mais c'est pure vanité, toute leur gloire vient par chetifs instruments, *ab utero, conceptu, partu*, & est ensevelie sous le tombeau des Ancêtres. Comme les criminels poursuivis ont recours aux autels & sépulchre des morts, & anciennement aux statues des Empereurs, ainsi ceux-ci destitués de tout mérite & subjet de vrai honneur, ont recours à la mémoire & armoiries de leurs majeurs. Que sert à un aveugle que ses parens ayent eu bonne vue, & à un begue l'éloquence de son ayeul? & néanmoins ce sont gens ordinairement glorieux, altiers, mesprisant les autres: *Contemtor animus & superbia com-*

est point ainsi de leurs vertus (1) ; c'est un trésor qui leur est propre, & d'où il ne peut tirer que l'exemple & l'émulation : il regarde la noblesse de son extraction comme un aiguillon qui le pousse sans cesse à se distinguer du commun des hommes, & non autrement.

Si ce que je vous dis vous est connu, ainsi qu'à moi, Messieurs, pourquoi donc ne me rendez-vous pas la justice qui m'est dûe? pourquoi ne vous donnez-vous pas toutes les peines que vous vous donneriez sans doute en toute autre occasion pour découvrir la vérité? Si ce qu'on nomme bienséance exige que vous vous prêtiez dans le commerce de la société aux usages établis, il n'en est pas de

---

mune Nobilitatis malum. CHARRON, *de la Sagesse, Liv.* I. *ch.* LV.

(1) *Stemmata quid faciunt? Quid prodest Pontice, longo*
Sanguine censeri, pictosque ostendere vultus
Majorum, & stantes in curribus Æmilianos,
Et Curios jam dimidios, nasumque minorum
Corvini, & Galbam auriculis nasoque carentem?
Quis fructus generis tabulâ jactare capaci
Corvinum, posthac multâ contingere virgâ
Fumosos Equitum cum Dictatore Magistros,
Si coram Lepidis malè vivitur?
Tota licet veteres exornent undique ceræ
Atria, Nobilitas sola est, atque unica, Virtus....
Ergo ut miremur te, non tua; primum aliquid da,
Quod possim titulis incidere præter honores,
Quos illis damus, & dedimus quibus omnia debes.

JUVEN. Sat. VIII.

même dans votre Tribunal ; tous égards doivent y être proscrits sans exception : ici tous les hommes sont égaux & doivent être tels, ou le mot de Justice est un vain nom, dont l'objet n'a aucune réalité.

On m'accuse d'avoir tué & blessé ; mais je n'ai tué ni blessé personne qu'à mon corps défendant. Un homme me cherche querelle, j'ai la patience de supporter ses injures & de passer outre : son camarade se plaît ensuite de me couvrir de boue, cette patience m'échappe, je lui donne un soufflet, rien de plus naturel que cela. Un troisieme me provoque au combat, & m'applique un coup de poing sur l'estomac ; je lui en rends un autre : rien encore de plus naturel que ce ce que je fais là. Vingt ou trente amis de ces gens-là me tombent sur le corps, je saisis un gourdin que je porte, je me défends, j'en jette sept sur le carreau & j'en blesse quinze ; rien encore de plus naturel qu'une telle défense.... *Mais le gourdin étoit plombé ; c'est une arme traîtresse & meurtriere, qu'il est défendu de porter dans tous les Etats policés......* Voudroit-on qu'un homme menacé depuis deux jours d'être jeté dans la riviere, ne portât pour toute arme qu'une baguette ? Il seroit absurde de faire une telle supposition.

Ce que je viens de vous dire, Messieurs, est la pure vérité. Tout autre que moi auroit demandé de remettre la défense de sa cause à quelque Avocat, dont la rhétorique captieuse imposât & séduisît plutôt qu'elle ne démontrât. Un tel procédé est indigne de moi. Je ne suis point Orateur, & je méprise tous ceux qui le sont. J'ai exposé mon cas avec simplicité, cela suffit : tous Juges integres devroient se trouver offensés qu'on leur parlât autrement.

Il ne me reste plus qu'à vous dire, que j'attends avec toute la tranquillité possible la décision de cette affaire. Si elle se termine à mon avantage, tant mieux pour vous; sinon, tant pis. Il s'agit ici de rendre justice, ou de faire une injustice: je suis le patient, vous les agents: cette affaire vous regarde donc plus particuliérement que moi.



CHAP.

CHAPITRE XLIX.

Suite de l'emprisonnement de Pere Jean.

LE Lecteur croira sans doute que les Juges *Anglois* auront eu l'équité de renvoyer *Pere Jean*, ou du moins de faire toutes les perquisitions possibles pour justifier son innocence? Point du tout: il fut condamné le lendemain à être pendu à *Tyrbun*.

Quelqu'un dira peut-être que si *Pere Jean* n'avoit pas mérité la mort dans cette occasion, il l'avoit méritée dans d'autres, & que le Ciel ne laisse jamais rien impuni. Je répondrai à cela qu'il ne s'agit que de cette fois-ci, & non d'autres, & que le Ciel n'a point recours aux injustices des Hommes pour punir les coupables. Si j'ai avancé quelque part que les peines & les récompenses méritées étoient les suites naturelles du crime & de la vertu, cela regarde l'autre vie. Quant à celle-ci, si les maux que nous y souffrons viennent une fois du mal que nous avons fait, ils en viennent au moins quatre du mal que font les autres. Notre destinée tient ici bas à trop de circonstances, pour que l'on puisse toujours dire avec exactitude, *un Tel vient d'être fait Maréchal de France, parce qu'il le mérite; un Tel vient d'être condamné à mort, parce qu'il le mérite aussi.*

Quoi qu'il en soit, nous eûmes à peine appris cette déplorable nouvelle, que nous courûmes tous qnatre à la prison pour voir le pauvre *Pere Jean*. Nous le trouvâmes à table à côte d'un baril de vin. — *Palsambleu*, mes Amis, s'écria-t-il en nous voyant, vous me prenez sur le fait. *Socrate* fit sacrifier un Coq à Esculape, & moi je sa-

crifie un Dindon à mon appétit. Or çà, mettez vous là, & faites comme moi. Je m'en vais partir pour la gloire, & vous demeurez : cela revient au même, car tôt ou tard vous en ferez autant. Mon cher Oncle, dit le *Compere*, je n'aurois point cru que c'eût été si tôt, ni d'une maniere si funeste. — A te dire la vérité, reprit le *Révérend*, je n'avois pas cru non plus que c'eût été cette semaine, du moins. Quant à la maniere dont je vais mourir, que ce soit de celle-ci, ou d'une autre, cela m'est égal : la forme n'y fait rien ; mais la briévété de l'expédition y fait beaucoup, & je n'en trouve point de plus courte que celle dont je vais faire l'épreuve. — Mais la honte ! ... — Il n'y a point de honte à mourir, poursuivit *Pere Jean* ; il n'y en a qu'à mériter la mort. Il est encore indifférent de mourir en public ou dans son lit : d'avoir dix personnes autour de soi, ou d'en avoir mille. Je suis condamné à souffrir une minute ; c'est peu de chose si je suis coupable, & peu de chose encore si je suis innocent. La Nature porte tous les jours des sentences bien plus cruelles envers certaines Personnes. Les unes, minées d'une Consomption funeste, d'une Phtysie brûlante, avalent à longs traits le calice de la mort, qui n'arrive qu'après avoir éprouvé de mille manieres jusqu'à quel point la patience & les forces humaines peuvent aller. D'autres sont condamnés à souffrir des années entieres les douleurs d'une Goutte opiniâtre, d'un Cancer dévorant, & d'expirer ensuite dans des tourmens effroyables. Après cela seroit-il raisonnable que je me plaignisse ?

Ma foi dit *Vitulos*, mon Confrere a raison. Il meurt innocent, il est vrai ; mais il vaut mieux mourir innocent que coupable. D'ailleurs, le genre de mort auquel il est condamné, est le meilleur

qu'on puisse choisir. Si ceux qui meurent de cette mort avoient le sens commun, ils la regarderoient comme un bonheur, plutôt qu'avec horreur; mais ils sont comme ceux que l'on saigne: la peur leur fait plus de peine que le mal. Pourquoi mourir pendant deux, trois ou quatre jours, tandis qu'il ne tient qu'à eux de ne mourir qu'un moment? Mais telle est la nature de la plupart des hommes; ils ne souffrent que dans la crainte, & ne jouissent que dans l'espoir. Or çà, asseyons-nous, & bûvons un coup à l'heureux voyage de mon cher Confrere.

Nous nous assimes donc, & nous nous mîmes à boire pour faire plaisir au *Révérend*.



CHAPITRE L.

Suite du même sujet.

LORSQUE nous eûmes bu quelques rasades, le *Compere* commença par déclamer à son ordinaire sur le *bien* & le *mal*, & contre l'auteur de ce dernier. — Si *tout étoit bien*, s'écrioit-il à tout moment, si le monde étoit gouverné de la maniere dont mon Compere *Jérôme* le prétend, verroit-on en ce jour le plus honnête homme de la Terre, traité comme le dernier des scélérats? Grand Dieu! tu connois le cœur de mon cher Oncle : si tu es aussi puissant, aussi bon, aussi juste qu'on le dit, ne permets pas que l'innocence soit confondue, & que la méchanceté triomphe (1).

Malgré ces déclamations, le *Compere*, ainsi que nous, ne laissoit pas de boire de temps en temps quelque coup, parce que le *Révérendissime Pere Jean* le vouloit ainsi. Mais comme la tristesse échauffe le sang, le vin fit bientôt son effet : nous nous trouvâmes tous ivres en moins de deux heu-

(1) Mon cher Jupiter! s'écrioit *Theognis*; ta Majesté & ton pouvoir sont grands; personne ne connoît mieux que toi le cœur & l'esprit de l'Homme; rien n'égale ta Puissance, ô souverain Arbitre de l'Univers! Comment donc se peut-il faire que tu te plaises à voir l'Honnête-Homme & le Méchant jouir du même sort, comme si la Vertu & le Vice seroient égaux à tes yeux?

res. Alors chacun de nous déploya son caractere. *Pere Jean* entonna d'une voix de tonnerre quelques chansons à boire (1), & son confrere *Vitulos*

(1) Quelques Lecteurs trouveront peut-être extraordinaire que le *Réverendissime* fût disposé à chanter aux approches de la mort : ils n'auront vraisemblablement pas lu l'histoire des grands hommes morts en plaisantant. Ils ne sçauront pas que l'Empereur *Adrien*, étant sur le point de rendre l'ame, tint le propos suivant :

Animula, vagula, blandula,
Hospes, comesque corporis,
Quæ nunc abibis in loca?
Pallidula, rigida, nudula,
Nec (ut soles) dabis joca.

» Ma petite ame, petite folâtre, petite flatteuse, hôte & compagne chérie de mon corps, que vas-tu devenir présentement, toute pâle, toute tremblante, toute nue? C'en est fait : tu ne folâtreras plus, comme tu avois coutume de faire «.

J'ai mis la Traduction de ce morceau en Prose ; car je n'en ai trouvé aucune en Vers François qui en valût la peine. *Prior* & *Pope* ont tâché de le rendre en *Anglois* : mais il s'en faut beaucoup que leurs Vers approchent de l'Original, tant pour la briéveté, que pour la délicatesse & le naturel qui y regnent. En tout cas voici ces Vers, & le Lecteur en jugera.

Poor litile, pretty, flutt'ring Thin!
Must we no longer live together
And dost Thou prune thy trembling Wing,
To take thy Fligt Thou know'st not whither?
Thy humorous Vein, thy pleasing Folly
Lies all neglected, all forgot:
And pensive, wav'ring, melancholy,

le seconda; le *Compere* redoubla ses déclamations, *Diego* se mit à chanter le *Miserere*, & moi à pleurer (1). Le tintamare que nous fîmes fut tel que le

Thou dread'st, and hop'st Thou know'st not what.
PRIOR.

Ah fleeting Spirit! wandring Fire
That long has varm'd my tender Breast!
Must thou no more this frame inspire?
No more a pleasing chearful Guest?
Wither, ah whiter art thou flying!
To what dark undiscover'd Shore?
Thou seem'st all trembling, shiv'ring, aying,
And wit and humour are no more.
POPE.

(1) Rien ne fait mieux connoître la variété de l'Esprit humain, que cette scene singuliere. Un homme doit mourir, il chante: parmi ses amis, les uns tempestent, les uns prient; & les autres pleurent. Quelle est donc la vraie maniere d'envisager les choses? ou par combien de faces les choses peuvent-elles être envisagées ici-bas? Par une seulement. La Vérité est une & simple; mais la variété, la diversité des opinions, sont infinies. Je ne sçaurois m'empêcher de rapporter à ce sujet un des plus beaux passages qu'on lise dans *Philon*. Le voici:

» Ce qui nous doit empêcher d'ajouter foi à tant d'opinions incertaines, répandues presque par tout le monde, & qui nous prouve que les Grecs, pour être trop décisifs, tombent dans l'erreur aussi bien que les Barbares, c'est que l'éducation, les coutumes reçues, les Loix anciennes, varient étrangement; en sorte qu'il n'y a pas une seule de ces choses en quoi tout le monde convienne: au contraire, dans chaque pays, dans chaque nation, dans chaque Etat, dans chaque Ville, dans cha-

Geolier croyant que nous nous battions, accourut avec la Garde pour mettre le holà ; mais lorsqu'il vit de quoi il s'agissoit, il se mit à rire & retourna d'où il étoit venu.

Enfin, lorsque le soir approcha l'on nous avertit de nous retirer. Mais nous nous trouvâmes dans une situation à ne pouvoir nous tenir sur nos jambes. C'est pourquoi l'on fit venir une charrette ; & lorsque nous eûmes fait nos *adieux* à sa *Révérence*, l'on nous mit dessus tous les quatre, l'on nous ramena au logis, où chacun s'endormit & ne s'éveilla que plus de dix heures après.

Comme je fus le premier qui ouvrit les yeux,

---

que Village, bien plus dans chaque Maison même, il y a une grande diversité de sentimens: car les Hommes ont à cet égard d'autres idées que les Femmes, & les enfants pensent autrement que les Peres & les Meres. Ce que l'un juge déshonnête, l'autre le trouve honnête ; & ce que l'un estime honnête, l'autre le croit déshonnête. L'un trouve telle ou telle chose juste : l'autre la tient injuste. Je ne suis point surpris que le vulgaire ignorant, qui est ordinairement esclave des Loix & des coutumes de sa Patrie, de quelque maniere qu'elles ayent été établies, qui dès le berceau, pour ainsi dire, est accoutumé de leur obéir comme à autant de maîtres & de tyrans, & dont l'esprit étant de bonne heure abaissé par une force majeure, ne sauroit s'élever à aucune pensée noble & hardie ; que ce vulgaire, dis-je, s'en rapporte aveuglément aux traditions de ses ancêtres, en laissant son esprit dans une parfaite inaction, affirme ou nie sans examen. Mais je ne sçaurois assez m'étonner, que les Philosophes, qui font profession de chercher l'évidence & la certitude, se divisent en plusieurs Sectes, dont chacune forme des décisions différentes, & quelquefois même opposées, sur toutes les choses grandes & petites «.

je faillis tomber à la renverſe, lorſque je vis le *Révérendiſſime Pere Jean* entrer dans la chambre. — L'ami, me dit il avec tranſport, je viens d'enfoncer la priſon, & je me ſauve. Prends garde d'éveiller ces animaux-là, de crainte du tintamare de l'*Eſpagnol*. Je vais prendre quelque argent; & je pars pour *Paris*. Si j'arrive à bon port, je ſerai logé à l'*Hôtel* d'*Engien*, rue du *Champ-fleuri*. Adieu. — En diſant ces mots, il tira quelques guinées de la bourſe commune, & diſparut.

Je pris d'abord cette apparition pour une illuſion occaſionnée par le trouble où mes ſens étoient encore. Cependant j'éveillai le *Compere*, *Vitulos* & *Diego*, auxquels je contai ce que je venois de voir, ou de croire voir. Les deux premiers ſe mocquerent de moi: *Diego* ſoutint que l'on avoit ſans doute avancé l'heure de l'exécution, & que c'étoit l'ame de *Pere Jean* qui m'étoit venu dire adieu: tellement que je ne fus certain du fait, qu'environ quatre heures après qu'il vint ſix Sergens viſiter la maiſon, & nous demander ſi nous ne ſavions aucunes nouvelles de notre Camarade qui s'étoit évadé, ainſi que tous les autres priſonniers qui avoient été à portée de paſſer par le trou qu'il avoit fait (1).

Lorſque ces Sergents furent partis, je demandai au *Compere*, ſi ſon cher *Oncle* avoit le bonheur d'arriver en *France*, s'il croiroit encore que

---

(1) Quelque Lecteur un peu difficile me demandera avec quel inſtrument *Pere Jean* a pu faire ce trou, &c. Je répondrai que je n'en ſais rien: & que ce Lecteur difficile devroit ſe contenter de ſçavoir que *Pere Jean* s'évada, & rien de plus. Un Auteur n'auroit jamais fini s'il vouloit contenter tout le monde.

tout fût mal? — Pourquoi non, me répondit-il ? n'as tu pas entendu que ces Sergents ont dit que tous les prisonniers qui avoient été à portée de passer par le trou que mon *Oncle* avoit fait, s'étoient échappés ? Il y a sans doute quelques assassins parmi ces derniers, qui éviteront la peine due à leurs forfaits, & qui recommenceront leur ancien train de vie sur de nouveaux frais. — Avouez du moins, repliquai-je, que s'il y a du *mal* dans le monde, il y a aussi quelque *bien* : car si cette aventure va mettre le crime à l'abri de sa punition, l'innocence va se trouver à celui de l'injustice. — Le *Compere* ne me répondit rien ; il me tourna le dos pour écouter *Diego*, qui prêchoit sur la confiance que l'on doit avoir en Dieu dans les tribulations.



CHAPITRE LI.

Changement de Matieres.

ENVIRON six jours après nous reçumes une lettre, par laquelle nous apprîmes que *Pere Jean* étoit arrivé sain & sauf à *Calais*. Cette nouvelle nous causa une joie extrême. Nous pliâmes bagage dès l'instant même, & nous nous mîmes en route pour *Paris*. L'attachement que j'avois pour mes Amis, le desir que j'avois de rejoindre le *Révérend*, l'emporterent sur l'aversion que j'avois conçue contre les Pays où régne le *Catholicisme*; peut-être que ce que je venois de voir dans les Pays où régne le *Protestantisme* y contribua un peu aussi.

Lorsque nous fûmes arrivés à *Paris*, nous trouvâmes effectivement le *Révérend* là où il nous avoit dit. Et notre joie, en le revoyant, ne fut pas moindre que celle de notre réunion à *Londres*.

Notre premier soin après cela fut de chercher un logement; nous en trouvâmes un dans la *Vieille Rue du Temple*, chez un Sculpteur Ami du *Compere* dès notre premier séjour en cette Ville. Alors chacun de nous reprit son train ordinaire: le *Compere Mathieu* se mit à écrire, *Pere Jean* à boire, *Vitulos* à se divertir, *Diego* à prier, & moi à méditer.

Lorsque le *Compere* eut fini son *Traité du Manichéisme*, il nous le lut. *Pere Jean* & *Vitulos* le trouverent fort bien écrit, & beaucoup moins dangereux qu'ils se l'étoient imaginé: pour moi je n'en

jugeai point de même ; je trouvai cet Ouvrage malin, pernicieux, capable de faire les plus fortes impressions sur l'esprit des jeunes gens. Il étoit rempli de fades plaisanteries, à la vérité, de pointes, d'hyperboles, & de beaucoup de polissonneries : mais c'étoit particuliérement par-là que je jugeois de l'effet qu'il pourroit faire. — Le cœur de la plupart de nos jeunes *Français* est dépravé, disois-je en moi-même ; leur goût est bizarre : or ce Livre contient précisément ce qu'il faut pour être reçu avec tous les applaudissements imaginables ; & c'est à la faveur de l'espece d'enthousiasme où il va jeter ses Lecteurs idiots, que le venin qu'il contient fera l'effet le plus funeste. Si cet Ouvrage étoit un Traité en regle du *Manichéisme*, le *Compere* ne pourroit y dire que ce qu'on a dit avant lui sur ce point, & les objections que l'on auroit à y opposer se trouveroient toutes faites : mais les meilleures répliques ne tiennent gueres contre une plaisanterie favorablement reçue. Le tort se range ordinairement du côté de celui qui a raison, tandis que le plaisant a tous les droits du monde. Un sophisme, un raisonnement mal fondé, ne tiennent point vis-à-vis un homme d'esprit ; mais une plaisanterie le déconcerte. Aussi est-ce à l'abri de cette derniere que les incrédules du jour se sont retranchés : c'est de là qu'ils lancent leurs traits empoisonnés contre les dogmes les plus respectables. Ayant vu quelques Grands Hommes qui, persuadés que les raisonnements les plus solides ne peuvent rien contre l'erreur & la superstition, ont pris le parti de les tourner en ridicule, ils ont voulu faire de même ; mais au lieu de s'en tenir à l'erreur seule, ils ont attaqué la vérité, & qui plus est, la source même de la vérité.

Je pris donc la liberté de dire au *Compere* mon ſentiment ſur ſon Livre ; mais le *Compere*, au lieu de me répondre, me rit au nez. Je lui demandai alors s'il auroit le front d'oſer préſenter un tel Manuſcrit à un Libraire? — Pourquoi non, me répondit-il? je ne trouve rien dans mon Ouvrage qui répugne à la vérité ; or je ne dois point rougir à le publier. Quand même mon Livre ſeroit rempli d'erreurs & d'abominations, il n'en ſeroit que mieux reçu de Meſſieurs de la *Librairie*. La plupart de ces Gens-là ſe ſoucient fort peu qu'un Livre ſoit bon ou mauvais, lorſqu'ils voient leur profit à l'imprimer. L'intérêt eſt la Religion des Libraires, & l'argent eſt leur Dieu. les peines les plus ſévéres, les menaces les plus terribles, ne peuvent les empêcher de ſacrifier à ſon autel. Comme il importe fort peu aux Apothicaires que les malades crevent, moyennant qu'ils ſe défaſſent de leurs drogues, il n'importe pas davantage aux Libraires d'empoiſonner la Société entiere, pourvu qu'ils vendent leurs Livres. Si tu écoutois ces Animaux raiſonner entr'eux lorſqu'ils ont fait l'acquiſition de quelque Ouvrage pernicieux, tu leur entendrois dire : *Voilà un excellent Livre ; il va ſe vendre comme du pain. Mais prenons bien garde de nous laiſſer pincer en le vendant : cachons-le dans notre grenier ; & quoique nous en ayons mille Exemplaires, diſons toujours aux gens qui en ſouhaitent, que c'eſt le dernier, & faiſons-le bien payer.*

Il n'y a point de tours que ces Meſſieurs n'inventent pour tromper la Police, le Public, & pour ſe tromper les uns & les autres. S'ils ont à imprimer un Ouvrage dont ils craignent quelques ſuites fâcheuſes, ils le feront ſur du papier & avec

des caracteres étrangers, & y mettront le premier nom de Ville & d'Imprimeur qui leur viendra dans la tête. S'ils envoient quelques Livres prohibés dans certains Pays, ils ont toujours le Suisse ou le Valet-de-Chambre de quelque Grand Seigneur, qui reçoivent les Balots sous l'adresse de leur Maître, & les font passer chez celui pour qui ils sont destinés. S'ils proposent cinq cens Exemplaires d'un Ouvrage en souscription, ils en tireront mille. S'ils font le Catalogue de quelque Vente, & qu'il y ait un Livre rare d'une telle date, ils y mettront celle d'une édition moins recherchée, pour désorienter les Etrangers qui pourroient en faire hausser le prix, & ils ont le Livre pour rien: si la tricherie est découverte, la fausse date passe pour une faute d'impression: j'en ai vu qui rendoient en ce cas un Ouvrage imparfait, pour l'acheter à bon compte, & le recompléter ensuite. Si six de ces Messieurs s'entendent dans une Vente, & qu'ils aient envie de six cens *numéros* qui soient les mêmes, ils ne hausseront point l'un sur l'autre; ils acheteront ce nombre entr'eux, ils le partageront, & boiront encore par-dessus le marché à la santé du Propriétaire qu'ils auront volé; estimant qu'il vaut mieux faire un grand profit sur cent exemplaires, qu'un petit profit sur six cens: ou bien, ils établiront une Société permanente, & feront en sorte d'avoir à vil prix la plupart des Livres d'une Vente, pour les revendre à profit commun dans une autre, comme font en *Hollande* le Libraire *Rarissime* & ses *Associés*. Ils ne sont point plus scrupuleux dans les commissions dont on les charge. Si quelqu'un d'entre leurs Confreres, soit étranger ou autre, imprime un Ouvrage, par exemple, en

4 Volumes *in-8°.*, ils le contreferont en trois Volumes in-12. pour le donner à quelques sous de moins, & couper l'herbe à leur Camarade. Il est vrai que celui-ci leur rend bien la pareille dans une autre occasion. S'ils voient de ne pas trouver leur compte dans une Contrefaction en moins de Volumes que l'Edition originale, ils en feront une, soi disant augmentée de quelques Notes, qui n'ont point le sens commun, ou d'une mauvaise Table, griffonnée par quelque chétif Auteur qu'ils ne manquent point d'avoir à leurs ordres: ou ils l'enrichiront de quelques mauvaises *figures* gravées par quelques Apprentis de *Paris*, par quelque Graveur de *Hollande*, ou par tel autre Original du calibre de l'habile homme qui égratigne les Planches des Journaux *Anglois*. Enfin, si je voulois faire une énumération de toutes les subtilités de ces Messieurs-là, il y auroit de quoi faire un Livre aussi gros que celui qui contient les Tours de *Maître Gonin*; & je ferois voir à toute la Terre que les Procureurs portent à tort le titre glorieux de *premiers Fripons de l'Univers.*

Mais tels que soient les Libraires, continua le *Compere*, je ne laisserai point de me servir de leur ministere pour publier mon ouvrage; ainsi que Dieu, si l'on en croit la *Légende*, s'est servi quelquefois du ministere du Diable pour publier la vérité.

Je ne repliquai rien à mon cher *Compere*: car il étoit homme à continuer sa *Litanie* jusqu'au lendemain. Je me contentai de porter tel jugement que je trouvai à propos sur ce qu'il venoit de me dire, & de rendre justice au fond de mon ame aux Libraires honnêtes gens que j'avois connus dans le cours de mes voyages.

CHAPITRE LII.

Evénemens funeſtes.

TROIS mois après notre arrivée à *Paris*, le Livre de mon cher *Compere* parut. Les idiots reçurent cet ouvrage avec avidité, parce qu'il les faiſoit rire; mais les connoiſſeurs découvrirent bientôt le venin qu'il contenoit, & l'apprécierent à ſa valeur. Tellement que le bruit qu'il fit flatta infiniment l'amour-propre de ſon Auteur; car il aimoit que ſes Ouvrages fiſſent du bruit; mais la joie du pauvre *Compere* fut troublée par une maladie qui l'attaqua un ſoir à la ſortie de table.

Le Révérendiſſime *Pere Jean*, en ſa qualité de *Médecin*, ordonna d'abord quelques remedes qui parurent faire un très-bon effet; mais le lendemain le mal du *Compere* redoubla de façon, que ſon cher Oncle trouva à propos de faire venir deux autres Médecins, pour conſulter enſemble ſur la nature & l'état de cette maladie. La conſultation finie, ces Meſſieurs convinrent du traitement & du régime que le malade devroit obſerver, & *Pere Jean* ſe chargea de la cure.

Quelques ſoins que le *Révérendiſſime* ſe donnât, il ne put arrêter le progrès du mal de mon cher *Compere*. En trois jours de temps, il ſe trouva dans un tel état que l'on déſeſpéra de ſa vie. *Vitulos* fut donc rechercher les mêmes Médecins: il ſe tint une nouvelle conſultation; l'on y conclut qu'il falloit que le malade partît, & *Pere Jean* ſe chargea de lui annoncer la nouvelle.

Lorſque ces *Meſſieurs* furent ſortis, le *Révérend*

s'approcha du lit de son Neveu, & lui dit que quand *Hypocrate*, *Gallien* & *Boerhaave* reviendroient sur la terre, ils ne pourroient lui sauver la vie. —— Tout ce que je te recommande, continua-t-il, c'est de ne point faire ici le sot : il s'agit de mourir avec cette tranquillité d'ame, avec cette fermeté d'esprit dont je t'ai donné l'exemple dans les prisons de *Londres*, d'où je ne croyois sortir que pour aller faire un saut sur rien. Tu t'es plaint toute ta vie du mal qu'il y a dans le monde : or ce monde ne va être plus rien pour toi. Je le répéte, meurs donc d'une mort digne de toi.

Lorsque *Pere Jean* eut fini son compliment, il nous dit de donner à son Neveu tout ce qu'il desireroit, & s'en alla au Cabaret.

Le *Révérendissime* étant parti, je m'approchai du lit du *Compere*, & je le trouvai comme pétrifié par la nouvelle qu'il venoit d'apprendre. Il gissoit immobile ; la rougeur que la fiévre lui occasionnoit, avoit fait place à une pâleur mortelle, ses yeux étoient fermés... Il ne les ouvrit enfin que pour jetter un regard vers le Ciel, en s'écriant :

Affreuse image du Trépas,
Qu'un triste honneur m'avoit fardée !
Surprenantes horreurs ! épouvantable idée,
Qui tantôt ne m'ébranliez pas !
Que l'on vous connoît mal quand on vous envisage
Avec un peu d'éloignement !
Qu'on vous méprise alors, qu'on vous brave aisément !
Mais que la grandeur du courage,
Devient d'un difficile usage
Quand on touche au dernier moment !

Je fus ſurpris de voir le *Compere* dans cette ſituation d'eſprit : je m'attendois à le voir mourir avec cette fermeté d'ame qu'il avoit fait paroître toute ſa vie, lorſqu'il parloit de ſon dernier moment ; mais cette vaine Philoſophie, dont il avoit fait tant de bruit, ne put ſeulement lui procurer le courage de faire quelque contenance, ni de diſſimuler un inſtant (1).

---

(1) *Hi ſunt, qui trepidant, & ad omnia fulgura pallent,*
Cùm tonat : exanimes primo quoque murmure cœli.

JUV. Sat. XIII.

—— Sed metus in vita pœnarum pro malefactis,
Eſt inſignibus inſignis, ſceleriſque luela ;
Carcer, & horribilis de ſaxo jactu deorſum ;
Verbera, Carnifices, Robur, Pix, Lumina, Tedæ,
Quæ tamen & ſi abſunt, at mens ſibi conſcia facti
Præmetuens, adhibet ſtimulos, torretque flagellis :
Nec videt intereà, qui terminus eſſe malorum
Poſſit, nec quæ ſit pœnarum denique finis.
Atque eadem metuit magis hæc ne in morte graveſcant.
Hinc Acheruſia fit — vita. —

LUCRET. Lib. III.

—— Sua quemque premit terroris imago.
Heu quantum pœnæ miſero mens conſcia donat,
Quòd Styga, quòd manes, infeſtaque tartara ſomnis
Videt! — infera monſtra flagellant.

LUCAN. Lib. VII.

Je crus d'abord que la frayeur de mon cher *Compere* venoit de l'idée horrible que la plupart des hommes se forment de la mort ; mais je m'apperçus bientôt que cette frayeur avoit une toute autre cause Des remords cruels le dévoroient... Hélas ! ils l'avoient dévoré toute sa vie ! l'humeur atrabilaire & insupportable où il se trouvoit quelquefois étoit sans doute l'effet du trouble de son ame. Les différens Systêmes qu'il forgeoit à tous momens, qu'il soutenoit l'un après l'autre avec tant d'opiniâtreté, étoient comme des Forts où il se croyoit mettre à l'abri des reproches de sa conscience. Son esprit l'avoit égaré, & l'amour-propre l'empêchoit de se redresser : il fuyoit de précipice en précipice, & par-tout les remords portés sur les aîles de la Vérité venoient l'assaillir....

Je ne saurois exprimer combien l'état de mon pauvre *Compere* me toucha. Je saisis le premier instant favorable pour le consoler. — Si votre vie, lui dis-je, fut un tissu d'égaremens criminels, les frayeurs qui vous agitent en ce moment sont extravagantes. Vous passez d'une extrémité à l'autre. S'il vous reste assez d'esprit pour reconnoître vos fautes, il doit vous rester assez de raison pour savoir que celui que vous avez accusé d'impuissance, & peut-être d'injustice, est toujours votre Pere. Si votre ame est encore susceptible de quelque affection, ce ne doit pas être de cette frayeur désespérante que vous témoignez ; ce doit être d'un repentir sincere de vos péchés. Le désespoir d'un pécheur fait injure à la Divinité & l'irrite ; un retour véritable, une tendre confiance, une soumission entiere l'appaisent. Si Dieu est bon, il est miséricordieux : mais pour que nous sentions les effets de sa miséricorde, nous devons

faire tout ce qui dépend de nous pour nous en rendre dignes : si nous retournons à Dieu, il revient à nous ; il ne nous demande rien au-delà de nos forces, & des moyens de réconciliation qui nous sont donnés : mais il veut absolument l'emploi de ces forces & de ces moyens ; sa bonté fait le reste.... — Ah, mon cher *Jérôme* ! s'écria le *Compere*, ces remords effroyables dont je suis bourrelé sont les avant-coureurs des supplices horribles qui me sont destinés...... — Il ne put continuer ; les sanglots & les larmes lui couperent la parole, & il ne recouvra de calme que pour entrer dans une espece de léthargie qui dura plus de quatre heures.

Je ne pus m'empêcher de faire ici les réflexions les plus affligeantes sur la nature de l'esprit humain. — Il faut, dis-je en moi-même, que l'orgueil, la vanité, la présomption, aient un empire bien absolu sur l'homme, pour que, malgré les égaremens criminels & funestes où il sait qu'il se plonge, il puisse tenir toute sa vie contre le cri de la conscience & la voix de la Religion. Il n'est point étonnant qu'un homme plongé dans la débauche & dans la crapule, tel que le redoutable *Pere Jean*, puisse parvenir à un tel point d'endurcissement que son ame, féroce autant que courageuse, devienne insensible à la crainte & aux remords ; mais qu'un homme éclairé, qui voit, qui connoît ses erreurs, auquel la conscience reproche sans cesse ses fautes, qu'un tel homme, dis-je, puisse tenir sa vie entiere contre des motifs si puissans ; c'est ce que je ne puis comprendre. Le trouble & l'effroi furent de tout temps le partage des superstitieux, & leur bourreau (1) : hélas ! ils ne

(1) Il n'y a point de peur qui trouble l'Homme com-

feroient point le fupplice d'un Philofophe à fa mort, s'il avoit écouté le premier remords qu'il fentit dans le cours de fa vie. Mais quelle extravagance! quel aveuglement! de méprifer par orgueil, ou plutôt de fuir comme un tourment, ce qui n'eft qu'un motif deftiné à nous ramener à la réfipifcence, dans la voie de la vérité & de la vertu? *Les remords*, dit un favant Homme, *font les*

---

me celle que la Superftition lui infpire : car celui-là ne craint point la Mer qui ne navigue point; ni les Combats, qui ne fuit point les Armées; ni les Voleurs de grands chemins, qui ne fort point de fa Maifon; ni la calomnie, qui n'a rien; ni l'envie, qui mene une vie privée; ni les Tremblemens de Terre, qui demeure dans les *Gaules*; ni la foudre, qui habite l'*Ethiopie*; mais, celui qui craint les Dieux, craint toutes chofes. La Terre & la Mer, l'Air & le Ciel, les Ténébres & la Lumiere, le Bruit & le Silence, il craint même jufqu'à un Songe: En un mot, le Sommeil fait oublier à l'Efclave la févérité de fon Maître, & au Malheureux la pefanteur des fers dont il eft garrotté, l'inflammation d'une plaie, la malignité d'un ulcere, les douleurs les plus aiguës donnent quelque relâche pendant la nuit à ceux qui en font tourmentés, mais la Superftition ne fait point de Trêve, pas même avec le Sommeil: elle ne permet pas à une Ame de refpirer un feul moment... Mais le pis eft que les fupeftitieux n'ont pas même l'efprit, lorfqu'ils font évcillés, de fe rire de tout cela, & de concevoir qu'il n'y a rien de réel dans ces Fantômes qui les épouvantent. Enfin, quoiqu'ils foient fortis de leur Songes, ils s'entretiennent encore de leur illufion, & redoutent une ombre chymérique qui ne leur peut faire aucun mal.... Mais ce qui paffe toute imagination, c'eft que la mort même, qui vient mettre fin à la vie de l'Homme, non-feulement n'engloutit pas la Superftition; au contraire on diroit qu'elle la fortifie; & l'imagination paffant les limites

Huissiers de la Divinité. Ils nous avertissent de nos égaremens ; ils nous citent sans cesse devant le Tribunal de celui que nous avons offensé : nous fuyons, nous croyons que c'est pour y être jugés & condamnés .... hélas ! ce n'est que pour y reconnoître notre tort, que pour éprouver les effets de la miséricorde de notre Pere commun, & nous faire rentrer dans le sentier où il veut que nous marchions.

J'allois pousser mes réflexions plus loin, mais les lamentations que l'*Espagnol* faisoit sur la mort prochaine de son Maître, qui augmentoient de moment à autre, m'en empêcherent. Tantôt il crioit, il gémissoit ou beugloit comme un Taureau : tantôt il parloit à Dieu, à la Vierge, à tous les Saints, & puis au *Compere* qui ne l'entendoit pas. — Vous allez mourir, se mit-il à dire à ce dernier, & je ne vous verrai plus : vous allez mourir sans confession, sans absolution, sans Viatique & sans extrême - Onction ; car vous ne voyez plus, vous ne parlez plus, vous n'entendez plus ; & quand même vous parleriez, que vous verriez, & que vous entendriez encore, voici mon camarade *Jérôme* qui, tout dévôt qu'il est, ne veut point que je cherche le moindre Prêtre,

---

du Tombeau, porte les craintes jusqu'au-delà de la vie... Les portes de l'Enfer s'ouvrent pour laisser voir à l'Ame superstitieuse, des Rivieres de feu, le noirs Torrens du Stix : Là elle apperçoit d'épaisses Ténébres remplies de Spectres hideux, Figures affreuses à voir, qui poussent des cris & des gémissemens effroyables. Là se présentent à son imagination des Juges, des Tourments, des Bourreaux, enfin des Abymes & des Cavernes pleines de miseres & de douleurs. PLUTARQUE, *Traité de la Superstition*, pag. 1. 2. 3.

pour vous consoler dans ce dernier moment, pour vous absoudre de vos fautes, & vous ouvrir la porte du Paradis. D'ailleurs nous n'avons ici, ni Cierge béni, ni Eau benite, ni Reliques qui puissent tenir l'ennemi de votre ame éloigné de ces lieux. J'avois autrefois un morceau de la Tunique de *saint François*, je l'ai perdu; j'avois un *Agnus Dei*, on me l'a volé; j'avois un Rameau de la Pâque-Fleurie, le *Rédoutable* l'a brûlé!... Bienheureux *saint Anacréon* (1)! qui avez succédé à *saint Lin* dans le Siége de *Rome*! je ne suis qu'un misérable pécheur, qu'un chétif *Espagnol*.... qu'un pauvre Gentilhomme, né du commerce illégitime du Sous-Gardien des *Cordéliers* de *Bilbao* avec la Sacristine des *Carmélites* de la même Ville; je n'ose par fois élever ma voix indigne jusqu'au Ciel; priez, s'il vous plaît, le glorieux *saint Michel* Archange, & toujours Vierge, de descendre ici-bas avec sa rondache, sa pertuisane & son corselet, de se placer à côté du lit de mon doux Maître, de le garder des embûches de *Satan* à son heure derniere, & de conduire son ame saine & sauve en Paradis, lorsqu'elle quittera son corps: sans quoi, c'est fait de lui. La Philosophie est quelque chose d'admirable tandis que l'on vit, mais elle ne sert de rien à la mort. Il faut des secours d'un autre genre à mon cher Maître. Ceux des Hommes lui manquent, il ne peut en recevoir que d'en haut. .... Peut-être, hélas! n'aura-t-il point le temps de se repentir de ses fautes; mais je m'en repens pour lui.....

Mais que vois-je? mon doux Maître va pas-

(1) Il veut dire *S. Anaclet*.

ser.... Bienheureuse Vierge Marie! quelles grimaces il fait! Voyez donc comme il roule les yeux.... Ah, mon cher Maître! dites votre *In manus*: c'est fait de vous!.... c'est fait de vous!... c'est fait de vous!... Mais il ne peut plus parler..... mon cher *Vitulos*, dites-le pour lui, ou donnez-lui du moins une cuillérée de bouillon: ayons de la charité pour nos semblables, si nous voulons qu'on en ait pour nous..... C'est la faute de ce maudit *Jérôme*, si mon Maître meurt. mon Maître avoit une santé de fer: il auroit vécu autant qu'un Patriarche, mais depuis quelque temps il le contredit en tout. Il l'accuse de je ne sais quel *Manichéisme*, comme s'il y avoit de *Manichéisme* à croire que si Dieu fait pour quatre sous de bien, le Diable en fait pour six de mal. Dieu voudroit sauver tous les hommes: hélas! *Satan* lui en escamote au moins quatre-vingt-dix-neuf sur cent. Le vilain Animal a plus de pouvoir qu'on ne pense; il en a tant, qu'il a été la cause de la mort de son Maître même.

Mais mon doux Maître n'est point encore trépassé. Il ouvre les yeux.... il me regarde..... Ah, Philosophe incomparable! si tu reviens de cette maladie, je promets à *saint Roch* un Cierge quinze fois plus gros que celui que je donnai à *saint Dominique*, lorsqu'il nous tira de la misere par le canal du Marquis de *Barjolac*, qui vient d'être tué d'un coup de fusil dans la rue *Fromenteau*, ainsi que je l'ai appris du Portier des *Quinze-vingts*... *Diego* alloit continuer; Mais la présence du Révérendissime *Pere Jean* de *Domfont*, qui rentra en ce moment, le fit taire.

Lorsque le *Révérend* se fut apperçu que le *Compere* respiroit encore, il dit: — Ma foi je croyois mon Neveu déjà dans les espàces imaginaires. Si

j'avois su cela, je ne serois point rentré si-tôt. Je n'aime point à troubler les gens qui n'ont plus rien à faire en ce monde qu'à mourir. Aussi longtemps qu'il y a quelque espoir de guérison chez un malade, je suis homme à me mettre en quatre pour le secourir: passé cela, je le laisse: une femmelette suffit près de lui pour lui rafraîchir la langue & le gosier avec quelque Syrop propre à cela. Ces cris, ces pleurs, ces remontrances que l'on fait à un mourant l'étourdissent; cette foule de spectateurs l'étouffent & l'éblouissent. Un homme qui meurt a assez de besogne en lui-même, sans l'accabler de fadaises, de fornettes & d'un vain attirail. S'il meurt volontiers, s'il est détaché de tout ce qu'il laisse en ce monde, il est insensé de lui en rappeller le souvenir par des pleurs inutiles. S'il regrette la vie, sa famille, ses parents, ses amis, les cris & les gemissements de ceux qui lui sont chers, feront qu'il les regrettera encore davantage. Toutes ces précautions, ces propos, ces regrets, ces exhortations sont aussi hors de saison. Un homme qui a vécu un certain nombre d'années doit savoir mourir un quart-d'heure, comme disoit *Montmorency* au *Cordelier* qui le prêchoit; (1) & la foule de spectateurs ne peut, comme je

(1) *Anne de Montmorency*, Pair, Maréchal & Connétable de France, l'un des plus grands Capitaines du XVI. Siecle. Il s'étoit trouvé à huit batailles, dans quatre desquelles il avoit eu le souverain commandement. Ayant été blessé à mort à la Bataille de *Saint Denis*, un Cordelier se mit en devoir de l'exhorter; mais ce Grand Homme lui dit d'un ton ferme & assuré; *Pense-tu, mon ami, qu'un Homme qui a vécu près de 80 ans avec honneur, n'ait point appris à mourir un quart-d'heure?*

l'ai dit, que rendre l'agonie d'un mourant plus douloureuse. Il y a de l'inhumanité à faire souffrir un homme, pour se procurer la singuliere satisfaction de le voir expirer. Qui en a vu un, en a vu mille. Vouloir en voir davantage est une curiosité barbare, qui ressemble à celle de ceux qui ne peuvent être assez près de l'échaffaut toutes les fois qu'on roue quelque malheureux.



CHAPITRE LIII.

Suite de la Maladie du Compere.

PERE-JEAN parloit encore, lorſque le *Compere* ſortit de ſa léthargie. Comme cet état l'avoit fatigué extraordinairement, on lui donna à boire, & le *Révérend* jugea à propos de ne luî dire mot. Mais le *Compere* rompit lui-même ce ſilence: il demanda à ſon oncle s'il ne croyoit pas qu'il pût en échapper. Celui-ci lui répondit que non, & qu'il devoit s'attendre à partir de ce monde avant vingt-quatre heures.

Eſt-il poſſible, s'écria le *Compere*, que perſonne ne puiſſe me ſauver la vie, ou du moins me la prolonger quelques jours? Ah! mon cher oncle, que vais-je devenir? Je ſuis un homme perdu. Je ſors d'un aſſoupiſſement funeſte, pendant lequel mon eſprit s'eſt repréſenté des choſes horribles. J'ai vu l'enfer ouvert, & les ſupplices effroyables que l'on y fait ſouffrir à ceux qui, comme moi, n'ont ſuivi dans leur vie que ce que la perverſité de leur ame leur inſpiroit. Qu'il va m'en coûter pour la vaine ſatisfaction que j'ai eue de me ſingulariſer par mes opinions criminelles! Je vous ai trompés, mes amis, & je me ſuis trompé moi-même. — Mon cher maître, dit l'*Eſpagnol*, s'il étoit permis à votre ſerviteur *Diego de la Plata* de vous donner quelques petits conſeils; je vous dirois que ces lamentations que vous faites ſont excellentes; mais qu'il conviendroit plutôt que vous employaſſiez cet intervalle de connoiſſance que le Ciel vous envoie, pour

examiner votre conſcience & vous confeſſer enſuite. Je connois le *P. Anſelme*, *Récollet*, qui a aſſiſté *Louis-Dominique Cartouche* à la mort ; il a reçu de *Rome* le pouvoir d'abſoudre tous les cas réſervés ; je vais le chercher. — Hélas ! mon cher *Diego*, dit le *Compere*, crois-tu qu'il y ait encore du pardon pour moi ? — Oui-dà, mon doux maître, reprit l'*Eſpagnol* ; il y en a bien eu pour *ſaint Longin*, qui avoit percé le côté de Notre-Seigneur. — Va donc, dit le *Compere*, cours, & reviens au plus vîte avec cet homme de Dieu..... — Ventre-bleu, s'écria *Pere Jean*, ſi quelque *Frocard* a l'audace d'entrer ici, je l'étripe, & je le pends à la cheminée comme une andouille. — Tout beau, mon cher confrere, dit *Vitulos* ; ſi vous aimez votre neveu, laiſſez-lui la ſatisfaction de mourir comme il veut. Les mourants ſont comme les enfants ; ils ont des fantaiſies, il faut s'y prêter. Que ce ſoit un *Moine* ou un autre qui aſſiſte le *Compere* en ce moment, peu importe, moyennant qu'il ſe tranquilliſe, & quil avale la pilule ſans faire la grimace. — Je ne ſuis point de ce ſentiment-là, dis-je à mon tour ; ce moment eſt trop précieux pour abandonner un homme à lui-même, ou entre les mains de quelque Béat, qui eſt plus capable de lui faire tourner la tête, que de lui procurer des ſecours ſolides & néceſſaires. Il ne s'agit point ici de remplir de fadaiſes & de puérilité la cervelle d'un malade ; il s'agit de lui donner une idée ſublime & majeſtueuſe de l'Auteur de la nature, une idée nette & diſtincte de la Religion, & d'affermir ſa foi ſur tous les dogmes qu'elle preſcrit : il s'agit enſuite de lui rappeller ſes fautes, de lui inculquer un repentir ſincere, un ferme propos de s'amender, s'il retourne en ſanté, ainſi qu'une confiance ſolide en

la miséricorde de celui qu'il a offensé. Je me charge de m'acquitter, autant qu'il me sera possible, de toutes ces choses envers le *Compere*, & je le prie de m'écouter..... — J'allois continuer; mais le *Compere* me témoigna que je lui ferois plaisir de me taire, & pria derechef l'*Espagnol* d'aller lui chercher un confesseur.

Pere Jean voyant cela, dit à son neveu de mourir de la façon qu'il l'entendroit, & sortit.



CHAPITRE LIV.

Suite de cet Evénement.

DIEGO partit donc, ainsi qu'il en avoit été requis, & ne tarda gueres à amener son Pere *Anselme*.

Lorsque ce Religieux fut entré, il nous fit tous sortir de la chambre, & se mit en devoir de confesser le *Compere*. Comme il n'y avoit qu'une cloison entre cette chambre & le cabinet où nous nous étions retirés, & qu'ils parloient assez haut l'un & l'autre, nous entendîmes tout ce qu'ils dirent. Le *Compere*, baigné de larmes, se confessa d'abord de tout ce que le *Récollet* voulut. Alors celui-ci lui fit une remontrance pathétique, qu'il accompagna de peintures si ridicules de l'enfer, d'un tableau si dégoûtant du paradis, que je faillis plusieurs fois d'aller prendre le Moine par le collet, & de le jeter en bas de l'escalier.

Enfin le *Récollet* finit par dire au malade qu'il n'y avoit point de pardon pour lui, s'il ne donnoit un tiers de son bien aux pauvres, un tiers aux ames du purgatoire, & le reste à l'Eglise; ce que le *Compere* promit de faire. Mais comme l'effet valoit mieux que la promesse, le Religieux insista, & le malade nous fit appeller pour lui remettre sa part de la bourse commune; mais on lui répondit que *Pere Jean* avoit la clef de la cassette. En attendant qu'il fût de retour, Pere *Anselme* ordonna au *Compere* de jeûner au pain & à l'eau pendant six ans, s'il revenoit de sa maladie, & d'entrer au bout de ce temps-là dans le Tiers-Ordre de *S. Fran-*

çois. Le *Compere* promit non-seulement toutes ces choses, mais il demanda en outre s'il ne seroit pas plus sûr pour lui de mourir dans l'habit de cet Ordre. Le *Récollet* répondit que oui; mais comme il ne lui étoit point possible de lui fournir cet habit dans le moment, il ajouta que son capuchon suffiroit. En conséquence il encapuchonna le *Compere*, & lui ceignit le cordon séraphique autour des reins. Le *Compere* ainsi accoutré, commença à envisager la mort avec courage & résignation. — Mes chers amis, nous dit-il, je sens en ce moment une satisfaction que je n'avois point encore éprouvée. Joignez vos prieres aux miennes, pour demander à Dieu que les marques vénérables dont je suis revêtu soient les instruments de mon triomphe sur Satan, & les preuves les plus completes de mon humilité.

Comme *Diego* étoit sorti aussi-tôt qu'il eût introduit le *Récollet*, il rentra en ce moment avec un *Carme* qu'il avoit été chercher; & un *Jacobin* qu'il avoit vraisemblablement été prier de venir aussi, arriva presqu'en même temps.

Lorsque ces nouveaux venus virent le *Récollet*, & qu'ils se virent l'un & l'autre, ils demanderent à l'*Espagnol* s'il se moquoit d'eux; mais le *Récollet* leur demanda à son tour si ce n'étoit pas plutôt de lui qu'ils se moquoient: de sorte que de propos à autres les Moines s'échaufferent, & se mirent à faire un carillon si épouvantable, que la maison en trembla. Bref, ils alloient en venir aux mains lorsque *Pere Jean* rentra.

Le *Révérend* ne sut d'abord s'il rêvoit ou s'il veilloit. La vue de ces trois Moines en dispute, celle du *Compere* en capuchon, le firent reculer d'étonnement: mais ayant repris ses esprits, il saisit un manche à balai, tomba sur cette *Mona-*

caille, & les alloit assommer tous, si *Vitulos* & moi n'y eussions mis le holà. Les trois Religieux prirent d'abord le *Révérend* pour le diable. Le *Carme* effrayé, se sauva sous le lit; le *Jacobin* se mit à crier miséricorde, & lé *Récollet* l'exorcisa. D'un autre côté *Diego* étoit tombé évanoui, le *Compere* se démenoit sur son lit, un chien que nous avions aboyoit à tout rompre, & le chat épouvanté étoit grimpé aux vîtres, où il poussoit des miaulements effroyables.

Lorsque la colere de *Pere Jean* fut un peu appaisée, il fit sortir le *Carme* de son réduit, & il ordonna aux trois Moines de s'embrasser. — Or çà, *Caffards*, de par tous les Diables, dit-il, qui faites le métier de reconcilier les pécheurs avec Dieu, reconciliez-vous tout-à-l'heure les uns avec les autres, ou je vous arrache la fressure. — Hélas! Monsieur, dit le *Jacobin*, ne savez-vous pas que nous ne nous reconcilions jamais avec personne? Ces bons Peres ont la gloire de leur Ordre à soutenir, & moi j'ai celle du mien. *Défressurez-nous* si vous le voulez, vous ne nous ferez faire aucune bassesse. —Sors donc d'ici, race de vipere, reprit *Pere Jean*, & va vuider ton différend dans la rue avec ces deux coquins-là. — Et mon capuchon, dit le *Récollet*? — Sors d'ici au plutôt, ou je t'anéantis. — En même temps le *Révérend* sauta à son sabre qui étoit pendu contre la muraille, & les trois Moines faillirent à se casser le cou, en dégringolant les escaliers.

Lorsque cette Monacaille fut disparue, je dis à *Pere Jean*: Votre *Révérence* vient de faire encore un bel exploit. Voici bien une autre affaire que votre querelle de *Londres*. Là vous n'aviez affaire qu'à un *Lord*; ici ce sera au Corps entier des Ecclésiastiques. — Eh! que me peut-il arriver de pis

qu'à *Londres*, répondit le *Révérend*? Le *Lord* y a voulu me faire assassiner, & la Justice me faire pendre. Je suis si accoutumé à vivre parmi les dangers, que je n'en crains plus aucun. — Vous auriez dû au moins avoir quelqu'égard pour l'état de votre neveu. — Et cette race infernale en avoit-elle elle-même des égards pour mon neveu? Si je n'étois venu mettre ces originaux à la raison, le charivari qu'ils faisoient auroit duré jusqu'au soir. Au reste, peu importe que la mort de mon neveu soit avancée ou reculée de quelques moments, puisqu'il faut qu'il parte. . . . .

Or çà, notre ami, continua le *Révérend*, en s'adressant au *Compere*, te voilà pas mal accoûtré avec ton capuchon? Je me suis toujours bien douté que tu ferois quelques folies à l'heure de la mort; mais je ne croyois pas que ç'auroit été celle de mourir encapuchonné. Tu t'es fait gloire toute ta vie d'être le martyr de la plus sublime Philosophie, & tu finis par être celui de la plus vile superstition; fin vraiment glorieuse, & digne de ceux qui, comme toi, n'ont jamais raisonné qu'au hasard & sans principes; mais plutôt par envie de faire du bruit, que par celle d'instruire les hommes. Vas, je te renie pour mon neveu, & je ne veux plus te voir. Il y a des sottises qui sont dignes de pitié, mais les tiennes sont dignes de mépris. Adieu. — En finissant ces mots, le *Révérend* prit son havresac & fut se loger à deux ou trois maisons au-dessus de celle où nous étions; & quelques instances que *Vitulos* & moi lui fîmes, nous ne pûmes le retenir.

CHAPITRE LV.

Mort du Compere Mathieu.

LE *Compere* ne prêta gueres d'attention, ni à ce que ſon cher oncle lui dit, ni à ſon départ. La ſcene qui venoit de ſe paſſer lui avoit cauſé une émotion ſi conſidérable, qu'il avoit perdu les trois quarts du bon ſens qui lui reſtoit. Enfin il entra dans une ſeconde léthargie, que nous crûmes être la derniere: mais au bout de deux heures il reprit ſes ſens, & redemanda ſon *Récollet*. On lui dit qu'il reviendroit plus tard: mais comme cela ne le contentoit pas, je pris le parti d'aller prier notre hôte le Sculpteur d'aller chercher quelque Eccléſiaſtique.

Le Sculpteur revint un moment après, avec un Prêtre ſéculier. Celui-ci étoit un vénérable vieillard, qui faiſoit tout uniment ſon métier, qui n'avoit peut-être point parlé deux fois en ſa vie de la *Conſtitution*, & qui n'avoit jamais lu les *Nouvelles Eccléſiaſtiques*. Il aborda le *Compere* d'un air ouvert & affable; & après quelques propos, il le pria de permettre qu'on lui ôtat ſon capuchon, parce que cela devoit le gêner: ce que le *Compere* permit.

Lorſque ce Prêtre eut appris que le malade s'étoit confeſſé, il lui dit: mon cher enfant, il me paroît que vous êtes dans un âge à avoir éprouvé de combien de miſeres cette vie eſt remplie, & à ſavoir que la mort d'un vrai Chrétien eſt la fin de ſes miſeres. Enviſagez donc votre dernier moment comme un port aſſuré, où vous ſerez à l'abri de

toutes les tempêtes. Mettez votre confiance en la miséricorde du Pere commun de tous les hommes. Si vous aviez négligé de marcher dans les voies de la justice, repentez-vous de tout votre cœur, & demandez-lui pardon de vos égarements. Si vous n'avez pas eu toute la foi que notre Religion auguste exige, ayez maintenant cette foi ferme & sincere, & croyez tout ce qu'elle prescrit. Les disputes & les déréglements qui déshonorent le Sanctuaire, l'exemple des esprits forts du siecle, la corruption de notre nature, vous auront peut-être fait secouer le joug de la Religion de vos peres; ils vous auront conduit à cette espece d'incrédulité qui est malheureusement si commune aujourd'hui. Rentrez donc dans cette Religion; croyez que Dieu a envoyé son divin Fils sur la terre pour éclairer les hommes, & pour les tirer de l'esclavage où la chûte de leur premier pere les avoit plongés: croyez que ce Fils de Dieu est Dieu lui-même: croyez, en un mot, tous les dogmes & les mysteres que l'Evangile contient, & que l'on vous a vraisemblablement enseignés dans votre jeunesse. Ces mysteres augustes, quelqu'impénétrables qu'ils soient, n'en sont pas moins dignes de notre foi & de notre vénération. Si vous jetez les yeux sur l'histoire de l'Eglise, vous verrez qu'on ne les a jamais attaqués sans motif d'intérêt, de vengeance ou d'ambition. Si les mêmes passions ont régné quelquefois chez ceux qui étoient faits pour être les défenseurs de la pureté de la Religion, il y a de l'extravagance à s'en prendre à elle. Nous ne devons point juger de l'Evangile par les hommes qui le prêchent sans le pratiquer: nous devons juger l'Evangile par l'Evangile même, & par les discours de ceux qui, en le prêchant, se conforment à ce qu'il prescrit.

Je n'entrerai point ici dans des discussions trop étendues, continua l'Ecclésiastique ; les circonstances ne me le permettent pas. Je n'occuperai point non plus vos derniers moments de cent propos inutiles, qui ne servent qu'à jeter un malade dans le trouble & l'effroi, ou dans une superstition odieuse & criminelle : il me suffit de savoir si vous avez un repentir sincere de vos fautes, une ferme confiance en Dieu & aux mérites de Jesus-Christ.

Le *Compere* ayant répondu que oui, le Prêtre continua ses exhortations, & dit des choses si touchantes, que le malade, *Vitulos* & moi fondîmes en larmes. Enfin le bon Vieillard se disposoit à chercher le Viatique, lorsque le *Compere* entra tout-à-coup en agonie & expira. Quelques heures plutôt il seroit mort comme un sot, & il mourut comme un Saint.

Le Lecteur me dispensera de lui exprimer la douleur où cette mort me plongea ; il doit en juger par l'attachement tendre & sincere que j'avois pour mon cher *Compere*.

La fureur qu'il avoit de philosopher l'avoit conduit d'erreur en erreur, & lui avoit attiré, ainsi qu'à moi, bien des peines & des traverses ; ce qui l'avoit rendu farouche sur la fin de sa vie. D'ailleurs il avoit le cœur bon ; il étoit humain & compatissant : ces vertus seules feroient son éloge. S'il fit des folies, ce ne fut pas plus par envie d'en faire, que par haine pour celles des autres.

Cette mort acheva de troubler l'esprit du pauvre *Espagnol*. Le *Compere* fut à peine expiré, qu'il fallut l'emmener hors du logis, pour le vacarme qu'il y faisoit ; & trois jours après on fut obligé de le conduire aux Petites Maisons. Nous ne restions plus que trois ; *Pere Jean*, *Vitulos* & moi ; mais

nous nous séparâmes bientôt. Le *Révérend* se fit Capitaine de Dragons; son confrere retourna chez les Capucins, & moi je demeurai à *Paris*.

Le Prêtre respectable qui avoit assisté le *Compere* dans ses derniers moments, fut dorénavant ma seule compagnie. Il me permit de prendre mon logement chez lui. Sa douceur, sa charité, sa piété, m'attacherent à lui pour jamais. Ses discours, ses instructions, ses lumieres & son zele me ramenerent à mon ancienne croyance : il me démontra par des arguments invincibles, la vérité des Dogmes que j'avois rejetés si légérement; & je compris enfin que si les passions & la mauvaise foi peuvent entraîner les hommes dans des erreurs dangereuses en matiere de Foi, toute la sincérité possible peut nous y entraîner de même, lorsqu'en pareil cas nous ne voulons nous en rapporter qu'à nos foibles lumieres.

FIN.



TABLE

DES CHAPITRES

Contenus en ce Volume.

Fin de la Table.

